

# LE MONDE LIBERTAIRE

LE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

*adhérente à l'internationale des fédérations anarchistes*

<http://monde-libertaire.org>



# ALIMENTATION

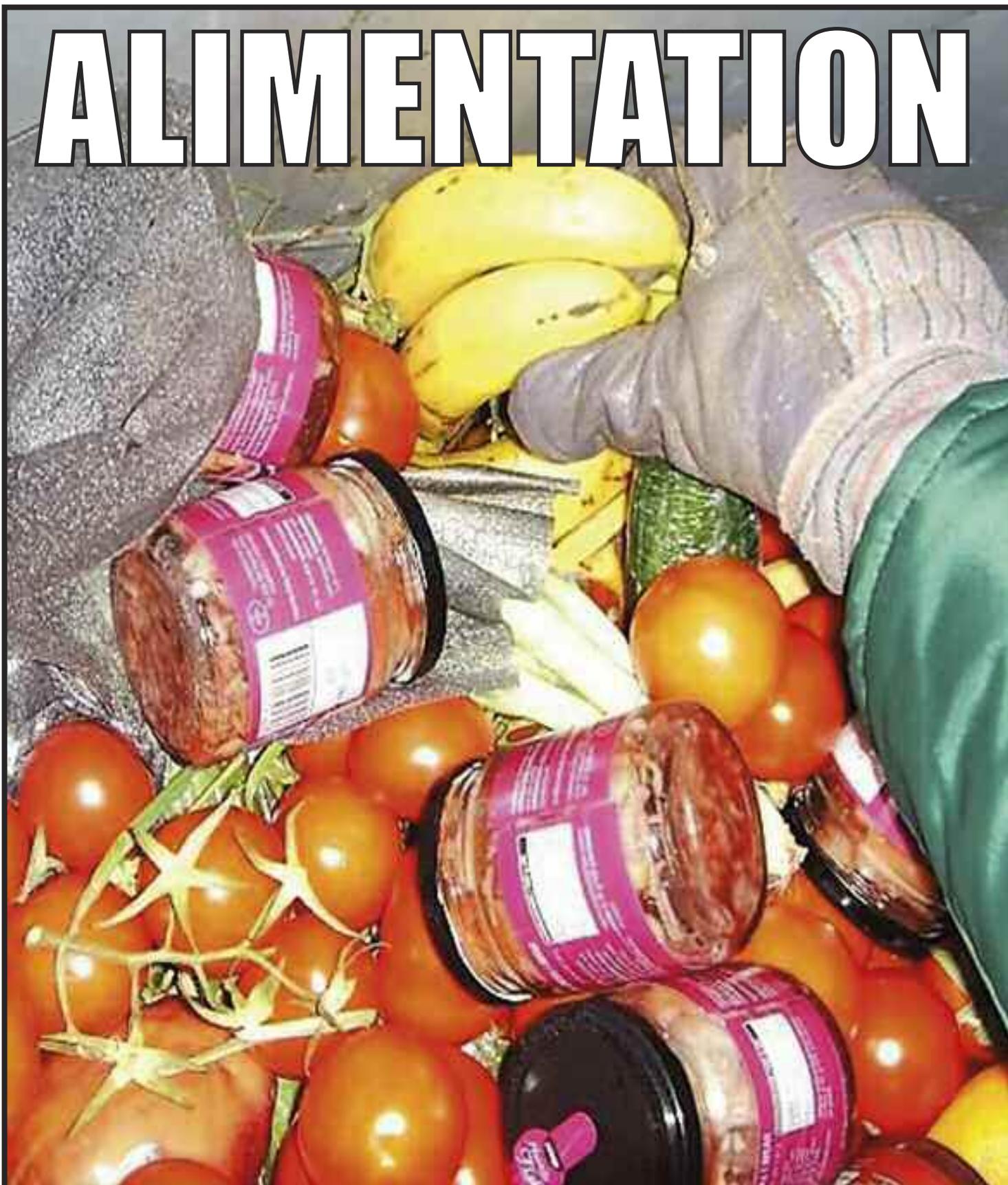


TABLE DES MATIÈRES

3. Edito.

TERRAINS DE LUTTES

- 4. Parler de La Plaine collectivement.
- 8. Bure : L'association de malfaiteurs, c'est l'État.
- 9. Une prise de parole libre à Gentioux.
- 10. Intervention du groupe d'Aubenas, 11 novembre 2018, thème « les civils ».
- 11. L'immixtion arbitraire des militaires dans la vie de la jeunesse française.
- 14. Loi ELAN : un cadeau aux vautours de l'immobilier.

(A)NTRE ANAR

HISTOIRE

16. 1848-1849 : Le printemps des peuples ?

PASSE-PORTS

19. Le monde comme il va (3). Les camps de réfugiés.

PHILO

20. Néolibéralisme et autorité : un pléonasme plutôt qu'un oxymore.

ÉCOLOGIE

22. Réhabi(li)ter la Terre

DOSSIER DU MOIS : ALIMENTATION

- 26. Camp d'été 2018 de la Fédération Anarchiste – Saison I, premier épisode. De natura rerum - PART I.
- 29. La Marmite.
- 31. Concilier bonne alimentation et pauvreté.
- 32. Vivre et laisser vivre.
- 32. S'alimenter sans détruire le monde ?
- 37. Des colibris et des fables.
- 39. Alimentation : enjeux éthiques, écologiques et sociaux.
- 43. Grenouilles façon Élysée Reclus : plat de de « résistance » pour les végé-

- tarien.ne.s
- 44. Tu ne mangeras point le sang de ta mère.
- 45. Prédateur Social

(IN)CULTURES

FICHES DE LECTURE

- 47. « Les territoires du vivant » de Mathias Rollet.
- 48. « Bullshit jobs » de David GRAEBER.
- 49. "Sécurité Maximale / Le miroir déformant" de Paul Malo
- 50. À ta santé, Gaston Couté !
- 51. Une bombe de cellulöid.
- 52. « Aux armes détectives » ! La vengeance des femmes dans le polar. (Entretien)

54. Les Editions du ML, nouveauté de décembre.

THEÂTRE

55. Thiaroye - Point de non-retour - d'Alexandra Badea.

CINEMA

56. Carmen et Lola : Femmes, gitanes et lesbiennes.

CREATIONS POUR LE ML

- 57. Louis Arti sur « l'Individu dans l'anarchie ou l'inverse »
- 58. Annuaire des groupes et liaisons de la fédération anarchiste

*Le Monde Libertaire. Direction de la publication : Claudine Annereau. Imprimé sur les presses du Ravin bleu. 7, rue Marie Pia. 91480 Quincy-sous-Sénart. Commission paritaire: 0614 C 80740 Dépot légal 44145 1<sup>er</sup> trimestre 1977 - Routage 205*

# Abonnez-vous !

**Sans pub, sans concessions, réalisé par une équipe entièrement bénévole, le Monde libertaire existe uniquement grâce à ses lecteurs réguliers.**

**Comme toute la presse militante, nous sommes extrêmement fragilisés par les coûts énormes de diffusion en kiosque. Les abonnements sont le seul moyen d'atteindre l'équilibre financier qui nous permettra de continuer à diffuser nos idées auprès du plus grand nombre. Il nous manque 300 abonnés pour parvenir à cet équilibre nécessaire.**

## Soutenez nous, abonnez-vous, abonnez vos amis !

### le Monde libertaire mensuel BULLETIN D'ABONNEMENT

**3 formules d'abonnement, 2 possibilités de règlement**

Diffusion à réabonnement complet à : LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES - Services Abonnements, 146 rue Anatole - 75011 Paris

**FRANCE METROPOLITAINE ET DOM. COM**  
Rédaction de tout nos abonnements en France métropolitaine pour les abonnements réguliers. Contact pour les autres cas.

**Abonnement à durée libre**  
la solution facile et économique !

- Standard : 11,75 €/trimestre
- De soutien : 23,25 €/trimestre
- Réduit : 5,00 €/trimestre

→ Vous recevrez tous les numéros en France Libre et plus d'articles.  
→ Vous recevrez les numéros en supplément le préfinancement volontaire.  
→ Vous recevrez le service postal en France, par e-mail et en ligne.

**EN AN :**  
**11 numéros + règlements**  
Les règlements sont en ligne sur le site www.ml.org

- Abonnement standard : 31 €
- Abonnement - soutien : 65 €
- Tarif réduit collectivités : 39 €
- Détaché : 0

**Un ou plusieurs numéros**  
 Numéro "ML à l'étranger" en 40 €
- Abonnement (France) : 34 €
- Abonnement + soutien : 67 €

**FRANCFER**  
Pour les abonnés de France métropolitaine et de la région parisienne, le service postal est assuré par la Poste. Les autres pays sont assurés par des sociétés de distribution internationale.

**Monnaie Française & Suisse**  
 Abonnement (France) : 34 €  
 Abonnement + soutien : 67 €

**Reste du monde**  
 Abonnement (France) : 34 €  
 Abonnement + soutien : 67 €

**FRANCE METROPOLITAINE ET DOM. COM**

**FRANCFER**

**Reste du monde**

**Validité des données personnelles automatiques pour votre abonnement au Monde Libertaire (abonnement à durée libre uniquement)**

11,75 € (tarif de base) - 11 numéros

23,25 € (tarif de soutien) - 11 numéros

5,00 € (tarif réduit) - 11 numéros

**Données personnelles**

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Code postal : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_

Pays : \_\_\_\_\_

**Non règlement**

par chèque postal, mandat ou virement (à l'ordre de LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES - Services Abonnements, 146 rue Anatole - 75011 Paris)

par mandat postal pour les abonnements à durée libre (sans service postal) - 146 rue Anatole - 75011 Paris

par mandat postal pour les abonnements à durée libre (avec service postal) - 146 rue Anatole - 75011 Paris

**Vous souhaitez recevoir :**

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

**Écrite et envoyée en France :**

**ORGANISME CHANGIER**  
**PUBLICATIONS LIBERTAIRES**  
146 RUE ANATOLE 75011 PARIS  
N° NATIONAL 531177 - N° SIRET 5311770000

# Éditorial

## Alimentation et politique

On oublie trop souvent le statut politique de l'alimentation. Le dossier de ce mois-ci essaye de présenter les différents enjeux politiques relatifs à notre consommation essentielle.

Il est en effet indéniable que la façon de se nourrir ne peut être totalement détachée du mode de production dans lequel nous sommes insérés : se nourrir c'est certes toujours remplir une fonction physiologique (consommer des calories pour vivre) mais également s'inscrire dans un système de production et de distribution. Le système que nous connaissons est celui du capitalisme. En cela la nourriture est un reflet de nos sociétés : l'accès à l'alimentation est inégal en fonction des revenus et de plusieurs autres variables, et on retrouve dans la production agro-alimentaires le même type de problèmes que dans les autres secteurs, tournés – c'est devenu une platitude de l'énoncer – vers la recherche du profit.

De ce fait trois thématiques majeures émergent de notre dossier. D'une part le thème de la critique du mode de production actuel, inégalitaire et gaspilleur, énonçant d'un côté la norme d'une « alimentation équilibrée » et faisant peser la responsabilité de la « bonne consommation » sur les individus alors que l'industrie nous abreuve de produits toujours plus nombreux et surnuméraires. D'autre part le thème de la critique écologique de notre mode de production. L'industrialisation de la production entraîne un double problème, à la fois relativement à la mondialisation des échanges, ce qui produit également des problèmes économiques et politiques – on connaît les ravages de l'huile de palme, mais également de la consommation de quinoa ou d'autres produits étiquetés plus « responsables », sur les lieux de production – et à la crise environnementale qui s'annonce de plus en plus irrémédiablement. L'alimentation devient ici, comme d'autres domaines, un vecteur de compréhension des inégalités

planétaires engendrées par l'élargissement des échelles de l'échange. Enfin le thème, non des moindres, de l'éthique est central dans notre époque. La domination de l'animal par l'homme, accentuée par les techniques de production intensives tristement illustrées par les scandales des abattoirs ou de conditions d'élevage déplorables, est en effet un questionnement récurrent, problématisant nos habitudes de consommation et nos pratiques alimentaires. En cela les thématiques – souvent conflictuelles y compris chez les libertaires – du végétarisme voire du végétalisme ou du véganisme sont inévitablement présentes dans le dossier.

Le Comité de rédaction du Monde lib-

ertaire n'entend pas dans ce numéro dicter ce que doivent faire les individus, mais uniquement donner la parole à plusieurs points de vue sur les questions politiques de l'alimentation, de façon à ouvrir des débats potentiels ainsi que des réflexions sur ces thématiques qui, bien que quotidiennes, sont souvent relayées comme secondaires.

Nathanaël pour le CRML

Petit erratum quant à une fausse attribution de citation dans le dernier édito : la citation attribuée à Victor Hugo est en réalité celle de Jaurès. Comme le dit Platon dans *Le Capital* : l'erreur est humaine.

### Communiqué

*Le CRML mandaté au 76° Congrès de la FA de novembre 2017 jusqu'au 77° Congrès de mai 2018, présente ses excuses aux lectrices et lecteurs pour la publication bien involontaire d'un article contenant une phrase antisémite dans le ML n°1796 de juin 2018, en raison d'un bouclage hâtif avant de remettre le mandat au Comité de Rédaction du ML nous succédant.*

*L'antisémitisme est contre les principes de base de la Fédération Anarchiste. Nous condamnons cette phrase "Quant aux sionistes, ils ont la mémoire courte et ont décidément bien appris de leurs boureaux [sic]..." dans l'article de la page 19, signé Michel Di Nocera, intitulé "Combien de temps allons-nous nous taire face au génocide commis par l'Etat théocratique sioniste israélien en Palestine".*

LE MONDE  
**LIBERTAIRE**.NET  
LE JOURNAL DE VOTRE LIBERTÉ POLITIQUE ET LA RÉDACTION ANARCHISTE



Pour une information plus réactive, rejoignez-nous également sur le Monde libertaire en ligne.

**<https://www.monde-libertaire.fr/>**

Vous pouvez également vous tenir informé.e de la vie de la Fédération anarchiste sur

**<https://www.federation-anarchiste.org/>**

# Parler de La Plaine collectivement

*Une consigne collective pour parler de La Plaine : des petits textes comme des fragments de ce début de lutte, agencement de différentes vues parcellaires de l'expérience que nous vivons. Bribe de pensée, anecdotes, récit d'un moment fort, point d'analyse sur quelque chose que nous pourrions ensuite creuser, pense-bête, savoir-faire ramassé durant ces trente jours, petites victoires ou sales défaites... L'idée derrière tout ça, c'est aussi de pouvoir garder traces et mémoire de ce que nous vivons, à chaud, pour voir ce qu'il en reste dans le sillage ces expériences multiples vécues seul.e ou en collectif). Les photos sont de Tomas Gnétik et de Patxi Beltzaiz*

*Samedi 27 octobre*

Bienheureux les fêlés car ils laisseront passer la lumière" disait Audiard. A La Plaine comme en bien d'autres endroits, des brèches ont été ouvertes et depuis quelques jours la place semble baigner dans une chaude lumière. Certain.es parleront d'illuminé.es, nous nous contenteront d'être lumineuses et lumineux. Ils tenteront de bétonner ces brèches, nous laisseront nos racines trouver les failles pour mieux exploser leur asphalte.

*Jeudi 11 octobre*

Dernier marché de la plaine, celui qu'on a connu avec ses fripes et ses bons plans.

Ce jour-là les forains ne reviendront pas, leur départ est accompagné des forces de l'ordre. Ces mêmes forces de manière musclée permettent dans la foulée l'installation de palissades en béton pour bloquer les accès de la Place...

Mais nous étions nombreux.ses ce jour-là unis au rythme d'un air connu de tou.te.s : "Touchez pas à la Plaine" !

Le chant comme dynamique fédératrice, non violente nous a permis de tenir au contact des boucliers et des lacrymogènes.

Le chant nous porte en tant que chanteur.se au-delà de la peur, et pour

chacun.e il apaise les tensions et nourrit l'énergie de la lutte.

Au cours des 15 premiers jours de résistance et d'occupation, la chanson de la Plaine sera diffusée à quelques centaines de personnes pour que cette arme sensible soit de plus en plus collective.

*Chronique personnelle après un mois de lutte de la Plaine.*

Après un mois, la lutte de la Plaine est un échec. Nous avons perdu notre marché et nous avons perdu nos arbres. La place ressemble désormais à un vaste champ de bataille. Un champ de bataille emmuré. Nous avons perdu le plus important : l'accès à la place. Le cœur névralgique du quartier et celui de la lutte. Si chaque jour est toujours une épreuve pour eux, le chantier continue d'avancer à petits pas. Jusqu'à présent ils parviennent à leurs fins, difficilement mais sûrement. Ils pourraient tenir 3 ans comme ça.

Après un mois, la lutte de la Plaine est un succès. Nous avons poussé les élites marseillaises dans leurs retranchements. Notre combat a largement contribué à montrer leur vrai visage. Celui du mensonge, de l'incompétence et du mépris de classe. Nous avons constitué un mouvement de grand ampleur. Nous avons

noyé beaucoup de nouveaux de liens et renforcé ceux qui existaient. Nous avons vécu des moments d'euphories lors des courtes victoires, des parenthèses inoubliables de bonheur et de créativité. Nous nous sommes surpris par notre capacité collective à faire bouger les lignes physiques et psychologiques. Nous sommes un mouvement qui perdurera et continuera à produire des étincelles, peut-être des incendies. Nous sommes en train de créer un antécédent important dans l'urbanisme marseillais et dans l'histoire de la lutte de notre ville.

Qu'aurions-nous pu faire de mieux ? Que pourrions-nous faire de mieux ? Le mouvement de la Plaine a une grande qualité : il n'a pas de leader(s) clairement identifié.e(s). Et personne en son sein ne semble aspirer à le devenir. Nul ne peut contester que ce mouvement est naturellement anti-autoritaire : des assemblées publiques où l'on palabre longuement, quelques commissions vaguement identifiées, des groupes affinitaires et une bonne dose d'actions spontanées. Mais est-ce la panacée ? Une lutte en échec partiel, une stratégie quasi-absente malgré la solidité des convictions et de l'argumentaire, une communication interne fastidieuse, beaucoup d'énergie consacrée à savoir si et quand il y aura du monde et pour quelle action, et probablement bon nombre de personnes mo-

tivées qui n'ont pas trouvé leur place dans ce collectif organique. Nous ne pouvons pas nous passer de notre spontanéité, nous en crèverions. Mais nous crèverons aussi très sûrement si nous n'arrivons pas à rendre plus efficiente notre énergie débordante.

J'ai quelques vagues propositions en tête. Nous avons besoin de mieux animer et réguler le déroulé des assemblées, de clarifier et de fluidifier les commissions et les canaux de communication, de fixer un cap commun qui aille bien au-delà de la prochaine action ou manif. Et nous avons besoin d'avancer ensemble sur des questions qui reviennent tout le temps en filigrane des discussions : à quoi pouvons-nous bien espérer parvenir si toute action pouvant être perçue comme « violente » est systématiquement rejetée en tant que tactique collective ? à quoi pouvons-nous bien espérer parvenir sans action illégale de masse ? J'ai envie de citer Gaspard d'Allens dans son récent article dans Reporterre: "Un jour, peut-être, nous arrêterons de fredonner des plaintes victimaires, de jouer à l'« innocentisme ». Nous accepterons la guerre des mondes. Nous prendrons simplement actes collectivement et nous nous organiserons en conséquence."

Nous avons tous plein de questions et de propositions en tête. Mais notre tête est noyée dans la lutte. Nous vivons Plaine, nous rêvons Plaine. Les assemblées quasi-quotidiennes sont denses et éprouvantes. Nous avons vécu un mois de réaction urgente en continue.

Le futur nous offrira sûrement des espace-temps de respiration pour mieux nous organiser. Merci à ceux qui parviendront à porter et à faire vivre ce fardeau qu'est l'organisation d'un mouvement sans hiérarchie.

#### *Repolitiser l'espace par le conflit*

Nous sommes beaucoup à espérer, à la Plaine, que le conflit présent au cœur de notre quartier depuis plusieurs semaines mène à un arrêt des travaux, et à une réelle concertation pour une rénovation rationnelle de la place Jean Jaurès, beaucoup moins coûteuse et en adéquation avec l'existant. Pour autant, il y a également une manière de voir cette situation conflictuelle quasiment comme une fin



en soi ; que cela débouche sur l'arrêt des travaux ou pas, avoir fait émerger ce conflit dans l'espace public, de manière concrète et visible, et l'entretenir comme on le fait, est un objectif qu'il semble déjà bon d'avoir atteint. Voyons pourquoi.

La gentrification, l'embourgeoisement des quartiers populaires, s'accompagne presque mécaniquement d'une neutralisation politique de l'espace public. Elle est à la ville ce que plus généralement le consumérisme est à la production capitaliste des marchandises : un moyen de camoufler la violence inhérente à ce système en en lissant les conflictualités de classes sous-jacentes ; c'est-à-dire, empêcher de penser la production capitaliste de la ville comme l'expression de la violence d'une classe sociale sur une autre, et y substituer une représentation lissée où tout semble aller pour le mieux, où tout le monde a été concerté, où tout le monde est heureux car « libre » de consommer la ville à sa guise. Cette vision

consommer de la ville a comme corollaire un espace public débarrassé de tout aspect politique et dans le même temps, pour les habitant-e-s, l'impossibilité de penser leur ville autrement, hors du capitalisme.

Le conflit qu'on a amené et qu'on a entretenu sur la Plaine a pris plusieurs formes : le recours démesuré à la force policière dès le premier jour de chantier ; la pose de barrières qui sont vite tombées, d'un mur qui lui aussi a été attaqué à plusieurs endroits ; régulièrement, les tentatives de blocage du chantier et l'escorte policière des ouvriers et des machines ; etc. Tout cela pourrait sembler vain face à des dirigeant-e-s et des investisseurs qui ont la force de leur côté, et absolument aucun intérêt à ce que ce chantier s'arrête. Mais si le capitalisme se caractérise aujourd'hui, comme on l'a remarqué, par un lissage des conflictualités qui le prémunie contre toute remise en question profonde, alors, ramener du conflit dans l'espace public est déjà une fin en soi, en ce que ça redonne à ce dernier

une dimension politique qui lui avait été confisquée par le pouvoir. C'est aussi, par ces actes d'opposition concrets, une manière, finalement, de se le réapproprier en tant qu'espace d'existence politique.

#### *Violence. Violences.*

Bruit des tronçonneuses. Arbres qui tombent du haut de leurs 50 ans. Nuages de gaz lacrymogènes. Coups sourds des matraques. Sourires narquois, fiers et méprisants des "forces de l'ordre". Entre 12 et 18 fourgons de CRS venus de Paris et Lyon. Mitraillettes en bandouillère. Bruit des bottes. Charges. Os cassés. Hôpital. Arrestations. Gardes à vue, prolongées. Qui jette un oeuf jette un boeuf. Juge qui déblatère, monologue, radote, infantilise, casse les oreilles, use le mental. Sentences de sursis. Certificats d'ITT des BACeux et BACeuses. Dommages et intérêts pour les policiers victimes de leurs courbatures et de leurs attaques.

Travaux ni réglementés ni réglementaire. Ni sécurisé ni sécuritaire. Passage en force. Ouvriers manutentionnaires otages d'un chantier haït et haïssable. Projet ni concerté ni désiré. "Requalification" contre "rénovation". Chasser les pauvres du centre-ville. Il y en a encore bien trop au

cœur de Marseille. Tuer le quartier de la Plaine. Faire mourir les commerces, les artisans. Virer 300 forains et foraines. Tuer les usages alternatifs et marginaux. Évacuer les familles populaires. Déplacer les pauvres en périphérie. Massacrer les arbres. Détruire. Casser. Couper. Arracher. Briser. Cœurs brisés.

#### *Résistances. Existence.*

Avoir su, je serais montée dans les arbres, avant que ce soit, pour en empêcher leur mort. Nombreuses et nombreux celles et ceux qui joignent les hauteurs. Alliées et alliés qui se rejoignent, se regroupent, se soudent, se banderolisent, crient, chantent, hurlent. Les heures passent. La pluie tombe. Chaque jour. Le ciel aussi est triste. Chaque jour, aux aurores, des personnes veillent, appellent, relaient, alertent, s'ajoutent, s'allient. Et on continue de grimper, de toiser ces CRS monotones qui se grattent la matraque. Et on les moque, les harcèle, on se défoule comme on peut. Une fois, tard, par le feu.

Actions. Réactions. Occupation.

Expérimentations populaires et collectives. Occupation de la Place en passe de

devenir chantier. Pas encore. Pas tout de suite. Besoin de vivre. De lutter. D'être. De collectif. "À qui la Plaine ? À toutes et tous !". Usages plus multiples que jamais. Assemblées quotidiennes grandissantes, vivantes, chiantes, enrichissantes. Histoire commune qui se construit. Chacun et chacune apprend des autres, on tisse ensemble. On se non-mixte aussi. Ça cuisine, ça barbecue. Ça suffit les merguez, il y a trop de végétariens et de végétariennes ici. Alors, on fait de la salade niçoise. Sans thon. Ah oui? Oui. Compris. On tient les feux de joie et de peines jusque tard dans la nuit. Ça boit, ça fume. Ou pas. Ça dort dans les arbres. Dormir tard, ou pas du tout, pour se lever très tôt, pour être là avant les destructeurs de vie. Café et sourires du matin, tout va bien. Tout va bien aller. Nettoyage collectif, crêpes, bibliothèque, rencontres, jardinage collectif au pied des arbres tués, constructions de jardinières avec les pavés, montage d'un skate-park, matchs de foot sur le terrain peint au sol, fanfare, roue cyr, balades, concerts, ateliers, discussions, construction d'une agora, arrivée et montage du Gourbi n°8 venu de Notre-Dame-des-Landes. Ah, c'était vraiment un magnifique week-end sur la Plaine. Un songe.





Mensonge. Le leur. Une aberration. Celle du pognon. Aarrg. Vomi. Dégoût. Haine. Destruction à 4h30 du matin sous les lampes torches des crs pour que les ouvriers puissent tronçonner sans vergogne ledit Gourbi, l'agora, les bancs, les tables. Créations et constructions collectives. Parties en moignons. Et les (ir)responsables de tout ça, abjects, vils, cupides, édiles, manipulateurs n'en restent pas là.

#### *Mur. Murmures.*

Défilés de camions remplis de béton. 3jours. Plus de 300 pans de béton en forme de L. 2,5 m de haut. 400.000 euros. Ceinture de béton. Violence symbolique et on ne peut plus concrète, solide. Horizon gris. Bruits des bottes encore. Choc des blocs. Notre Place est emprisonnée et kidnappée. Les rues deviennent des couloirs. Cachés de la vue et du su, les arbres pourront être massacrés, faussement transplantés, coupés. Comme les habitantes et habitants, oui, avons les jambes sciées, le cœur brisé, la boule au

ventre, le gaz en travers de la gorge. Mais aussi la détermination rageuse qui gronde...

Et tout ça, c'était avant les morts et les mortes, les disparus et disparues de Noailles.

Marseille, Marseille, soulève-toi ?

Le marché me manque. A deux minutes de chez moi.

Maintenant, où je vais acheter mes mi-bas, mes culottes, mes casseroles, mes verres à bas prix ?

Je déambulais, jouant parfois des coudes, fouinant, fouillant, au milieu de cette foule compacte et bariolée.

Je rêve que le marché revienne. Car, comme me l'a dit un forain : « C'est l'âme de la Plaine »

*02 novembre*

Ce soir ils s'endormiront en sachant que leurs murs ne tiennent pas en place.

Et que la place ne sera pas tenue par leurs murs.

Ils se rappelleront qu'avec l'automne, les feuilles et les murs tombent.

Et que désormais leur chantier peut être ouvert aux quatre vents.

Ils se souviendront que l'oracle leur avait dit que ce projet n'aurait pas lieu.

Et qu'à la Plaine se fait une place commune qui n'a rien d'un lieu commun.

Désormais à Marseille il se murmure que la Plaine c'est quand même un quartier en place.

Et que les multiples brèches ouvertes sur ce plateau peuvent désormais lézardées d'autres quartiers.

Des habitants  
et des usagers de la plaine

# Bure : L'association de malfaiteurs, c'est l'État

« Il est inacceptable que, dans le contexte d'une lutte, le soutien financier, matériel, humain, alimentaire, l'accueil, le soutien juridique, la communication soient réduits à une association de malfaiteurs », *Coordination Stop Cigéo*.

Vive la chute du « Bure de Merlin » !

Le projet Cigéo (centre industriel de stockage géologique) tente d'imposer l'enfouissement dans une poubelle nucléaire de déchets issus des réacteurs nucléaires représentant 99,6 % de la radioactivité : 320 km de galeries à 500 m sous terre, 5 énormes cheminées d'aération chargées d'évacuer l'hydrogène souterrain, 680 hectares d'installations de surface.

C'est dans ce petit coin de Lorraine que se joue l'avenir du nucléaire dont toute la filière dépend d'une solution pour les déchets, les piscines de La Hague arrivant à saturation.

L'État avait donc choisi cette zone rurale, touchant la Meuse et la Haute-Marne, en voie de désertification, afin d'éviter toute résistance locale, arrosant d'euros ces petites communes, en faisant ainsi un laboratoire du consentement, ainsi que le reconnaît un rapport officiel de mai 1989 : « Pour le projet d'enfouissement, la contrainte principale est la capacité de la population à accepter le principe du stockage, beaucoup plus que les avantages techniques relatifs des différents types de sols ».

Pourtant, depuis plus de 20 ans, une opposition s'est organisée : construction d'une Maison de la Résistance, constitution d'associations telle Bure Zone Libre, regroupées dans la Coordination Stop Cigéo. Diverses personnes sont venues s'installer, suite notamment au « Campement antiautoritaire et anticapitaliste contre le nucléaire et son monde » d'août 2015, soit dans des villages voisins soit dans le Bois Lejuc, où les cheminées devraient surgir de terre, donc lieu vital pour Cigéo surveillé par des milices privées.

En 2016, durant l'« été d'urgence » où diverses initiatives sont prises, les opposants font tomber le mur construit sans autorisation dans le bois Lejuc et fêtent dans l'allégresse la chute du « Bure de Merlin ».

État nucléaire = État totalitaire

Dès 2017, l'État décide de reprendre l'offensive : Il n'y aura pas de ZAD à Bure car l'autorité de l'État et les lois y seront respectées », Bruno Leroux, ministre de l'intérieur.

Une criminalisation de la lutte est organisée : perquisitions, saisie dans la Maison de la Résistance de tous les outils de communication (téléphones, ordinateurs, photocopieuse..), présence perma-

nente d'une centaine de gendarmes contrôlant et filmant quotidiennement.

Après ses policiers, l'État envoie ses juges : en 6 mois, 40 procès pour outrages, refus d'identité, une vingtaine d'interdictions de territoire, une soixantaine de mois de prison avec sursis, des milliers d'euros d'amende.

Une information est ouverte avec suspicion d'« agissement en bande organisée », conduisant à une accusation d'« association de malfaiteurs ».

Après le déploiement de 500 gendarmes, le 22 février 2018, venus imposer l'« État de droit » à une dizaine d'occupants sous les yeux écarquillés des hiboux du Bois Lejuc, la répression s'accroît encore. ; nouvelles perquisitions, notamment au



domicile de l'avocat des opposants, où lui est « emprunté » son ordinateur. Après 60 heures de garde à vue, 5 personnes sont mises en examen et 2 autres placées sous statut de témoin assisté, dont l'avocat. Pendant toute la durée de l'instruction, qui peut durer des années, ils doivent « s'abstenir d'entrer en relation entre eux » et des interdictions de territoire sont prononcées. Une action est actuellement engagée devant la Cour de Cassation pour faire annuler ces dispositions qui paralysent le

fonctionnement des associations d'opposants.

Nous partageons totalement le contenu d'une Tribune publiée par la Coordination Stop Cigéo, que la Fédération Anarchiste vient de signer :

« Nous invitons un large front de mobilisation à se constituer en réaction à la criminalisation et l'asphyxie de toutes les formes de contestation politique : que ce soit sur le terrain des luttes syndicales et sociales lors des derniers mouvements sociaux, dans les luttes de territoire à

Notre Dame des landes, sur le Grand Contournement Ouest à Strasbourg, sur celui des luttes migratoires à Calais ou Briançon... »

Élan noir

Pour plus d'information :

[nousmestousdesmalfaiteurs.noblogs.org](http://nousmestousdesmalfaiteurs.noblogs.org)

Émissions de Radio Libertaire du 6 avril 2015, 20 février 2017, 26 novembre 2018, accessibles ici :

<http://trousnoirs-radio-libertaire.org/>

# Une prise de parole libre à Gentioux

*Texte du collectif libertaire Creuse-Citron*

Si nous tenons à ce rassemblement à Gentioux, c'est parce que nous sommes contre l'ordre établi, ordre militaro-policié au service d'un Etat toujours en guerre à l'extérieur et à l'intérieur du pays.

Les pantins qui nous gouvernent, quelles que soient leurs étiquettes et leurs emballages, ont toujours été au service des grands groupes capitalistes, particulièrement des fabricants d'armes et des bétonneurs. Quand les bombes françaises auront fini de détruire le Yémen, Bouygues et consorts auront de juteux marchés de reconstruction.

A l'intérieur du pays, en Etat d'urgence permanent, la chasse est continue contre ceux qui lèvent la tête et se rebellent, qu'ils soient syndicalistes, zadistes, accueillant des exilés, ou autres.

Mais aujourd'hui le cynisme des gouvernants a franchi un cap. Leur parole se libère sans contrainte : nous entrons dans une ère de tolérance zéro clairement assumée. Dans une ambiance d'individualisme exacerbé, il n'y a plus

guère que la participation à la farce électorale qui soit tolérée et encouragée.

Pendant combien de siècles, femmes et hommes continueront-ils à voter pour choisir leurs seigneurs et maîtres ?

Être antimilitariste et penser qu'un Etat puisse avoir un rôle positif à jouer est schizophrénique.

Certains s'adressent à l'Etat pour exiger la réhabilitation des fusillés pour l'exemple. Nous pouvons le comprendre, eu égard à notre soutien indéfectible à tous les déserteurs et insoumis à la connerie militaire. Mais pourquoi vouloir gommer l'ignominie de l'Etat français ? Vouloir faire admettre ses torts à l'Etat, c'est admettre qu'il puisse se conduire différemment, c'est conforter son existence ! Rémi Fraisse, Jérôme Laronze et bien d'autres +ont aussi été assassinés pour l'exemple. Exigera-t-on leur réhabilitation ?

On ne demande rien à l'Etat, on le combat.

Nous sommes, ici, devant un monument aux morts non officiel, jamais

inauguré par les nervis de l'Etat français, car il ne se réfère ni à la patrie ni à la France. Et nous y venons

pour réaffirmer notre antimilitarisme radical : à bas toutes les armées, toutes les machines de guerre, fussent-elles présentées comme « du peuple » ou « révolutionnaires ». La guerre n'est jamais une solution pour les peuples et ne peut servir qu'à asseoir le pouvoir des classes dominantes.

Pour nous, il ne saurait être question d'envisager l'utilisation de la coercition pour parvenir à une société sans domination. Cette cohérence entre la fin et les moyens est ce qui nous différencie radicalement d'autres tendances révolutionnaires.

Antimilitaristes nous sommes, mais zadistes aussi pour construire des alternatives concrètes qui abolissent les notions de hiérarchie, d'autorité, de représentativité et de soumissions à des lois que nous ne reconnaissons pas.

C'est, aujourd'hui, une bonne façon de mettre la croix en l'air.

Ni Dieu, ni maître, ni Etat, ni patrie.

# Intervention du groupe d'Aubenas, 11 novembre 2018, thème « les civils »

Bonjour à toutes et tous et réciproquement 11 novembre 1918, y a un siècle... La der des ders... Quatre ans de monstruosité stoppés par une signature au bas d'une feuille de papier. La der des ders... finis, terminés les conflits. La der des ders qu'ils disaient. Y a un siècle, on pourrait peut-être prendre une bouteille et sabrer le champagne ? Non, pas sabrer, surtout pas... Terminés les conflits, la der des ders qu'ils disaient. Ça vaut bien un petit banquet, un goûter des généraux à la Boris Vian. Vian qui a dit « Le jour où personne ne reviendra d'une guerre, c'est qu'elle aura été bien faite. »

Cette phrase de Boris Vian nous ramène à une époque révolue. Le temps où les guerres ne tuaient que des militaires. Puis, avec le temps, les guerres

se mirent à tuer aussi quelques civils.

De nos jours les guerres tuent essentiellement des civils, beaucoup de civils, énormément de civils.

Les civils, ça s'agresse, ça se bombarde, ça se mutile, ça se déchiquette, ça se tue, ça se massacre ça se viole, ça s'opprime, ça s'expulse, ça se déporte, ça se perd dans l'itinérance mémorielle.

Les civils ça se recouvre d'un uniforme pour aller tuer d'autres civils.

11 novembre 1918, chaque village se met à compter, trier : les bons morts qui auront leur place sur un monument à leur honneur comme celui des Vans\* inauguré le dimanche 10 avril 1921 en présence d'un certain Philippe Pétain, les mauvais morts qu'il faut vite oublier

parce que fauchés par des pelotons d'exécutions et puis tous ces morts qui n'ont droit à rien parce qu'enfants, femmes vieillards, simplement civils et inoffensifs.

Pas de flamme du civil inconnu, pas de discours pour les 300 000 civils français morts durant la première boucherie. Ce n'est pas grave puisqu'un hommage est rendu aux maréchaux. Ces maréchaux qui étaient bien planqués loin du front. Ces maréchaux qui envoyaient les civils recouvert d'un uniforme se faire trouer la peau pour un bout de terre.

Itinérance mémorielle, cérémonies, goûter des généraux.

Bon appétit Messieurs, ô sinistres intègres. Chiffres révélés vendredi 2 no-



vembre dans le cadre d'une conférence de presse qui se tenait à Amman en Jordanie, par le directeur de l'Unicef pour le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord : Au Yémen, un enfant meurt toutes les 10 minutes à cause des maladies, et de la malnutrition. Et pour ceux qui en réchappent...

Bon appétit Messieurs, ô cyniques intégraux. Pour ceux qui en réchappent, il y aura peut-être des bombes saoudiennes vendues par la France. La France qui fournit également au ré-

gime de Ryad des roquettes, des blindés, des canons, des fusils de sniper et autres mécaniques mortifères. Le régime de Ryad n'étant pas le seul client de l'industrie de mort française.

11 novembre 1918, y a un siècle, la der des der. Aujourd'hui, grande Halle de la Villette, Forum sur la paix. Une soixantaine de maîtres du monde. Et pendant ce temps meurent des civils qui n'ont pas été mis au courant que le 11 novembre 1918, y a un siècle... la

der des der, promis juré, craché... gerbé...

A bas toutes les armées, à bas tous les États trafiquants d'armes, à bas toutes les usines d'armement et à bas tous les emplois qui y sont liés.

\* Les Vans, commune ardéchoise à 15 km de Joyeuse.

# L'immixtion arbitraire des militaires dans la vie de la jeunesse française

Le retour du service national, du service militaire (ou de la conscription pourquoi pas ?) est malheureusement d'actualité en France. La dénomination et le contenu changent selon la couleur politique mais, de l'extrême droite (évidemment !) à l'extrême-gauche (hé oui !), on est de plus en plus nombreux à s'accorder sur la nécessité d'un encadrement militaire de la jeunesse, soi-disant, afin d'éradiquer son désœuvrement. Ben voyons !

Le jeune empereur des français, Emmanuel I<sup>er</sup>, et sa clique de thuriféraires à ses ordres ont baptisé cela, eux, le SNU : le Service National Universel. Mais attention surtout ! Nos gouvernants nous précisent bien gentiment qu'il ne fallait surtout pas appeler le SNU un service militaire car celui-ci exclurait toute militarité du dispositif, selon leurs dires. Donc, apparemment, pas de garde à vous (ça claqué pourtant !), pas de salut militaire (oui chef !), pas de marche au pas

(une-deux-une-deux), etc. Mouais ! Et ma ration de topinambours là-dedans ?

Plus sérieusement (enfin, je vais essayer), le SNU vient d'être inscrit (depuis juillet) dans la Constitution, ce qui pourrait accélérer sa mise en place, prévue pour le moment en 2020, après une consultation de la jeunesse appelée concertation territoriale. Oh ! Comme c'est gentil tout plein ça de nous demander notre avis... Qui de toute façon ne servira à rien ! Ajoutons encore que le SNU serait obligatoire, aussi bien pour les garçons que pour les filles. Notre souverain actuel souhaiterait donc imposer à tous,tes cette contrainte à laquelle il a lui-même perfidement échappée. Oui, le playboy de la Rép..., pardon, le président de la République aurait dû faire l'armée mais, en grand seigneur qu'il est, il a habilement manœuvré pour ne pas la faire !

Laissons à présent ce SNU, un significatif retour en (marche) arrière, de côté, en espérant toutefois ne pas avoir

à en reparler à l'avenir, pour nous intéresser à ce qui existe déjà en matière d'encadrement militaire de la jeunesse, à savoir la JDC.

La JDC, Journée Défense et Citoyenneté (dénommée jusqu'en 2011, JAPD, Journée d'Appel et de Préparation à la Défense) est une journée d'appel imposée à tous les citoyens français sans distinction de sexe avant l'âge de 18 ans (La possibilité de régulariser jusqu'à l'âge de 25 ans existe bien mais à quelles conditions !). La JDC n'est que la troisième étape, et le gros morceau, du Parcours de citoyenneté, processus obligatoire pour tous les jeunes de nationalité française. Voyons d'abord les deux premières, avant de revenir dessus ensuite.

La première étape de ce parcours (du combattant ? Nan !) de citoyenneté et qui n'augure rien de bon tout de même, est intitulée Enseignement de défense. Elle est dispensée en classe de

troisième dans le cadre des cours d'enseignement moral et civique ainsi qu'en classes de première et de terminale dans le cadre des cours d'éducation civique, juridique et sociale. Rien que le nom des cours font déjà peur : l'État, cet irréprochable bienfaiteur, avec tous ce que l'on sait sur lui et ses dirigeant.e.s, présent.e.s ou passé.e.s, irréprochables et bienfaiteurs/bienfaitrices également bien sûr, qui se permet de donner des cours de morale et de civisme à nos enfants ! Déjà, on croit rêver ! Alors si en plus, dans ses cours, en y parle de défense nationale !! Là, c'est le pompon, si je puis dire !! On commence donc la propagande militariste et patriotique assez tôt, tant que les cerveaux sont encore assez obéissants et malléables, pour mieux enfoncer le clou par la suite. Le ministère des Armées nous apprend que, lors de cet enseignement de défense, il s'agit de sensibiliser la jeunesse au devoir de défense et rajoute, je cite, que la formation civique des élèves exige une réflexion sur la politique de défense, sur les conditions de la sécurité, et la diversification des menaces dans le monde d'aujourd'hui. Il ne fait pas de doute que cet enseignement est orienté de façon à ce que les élèves prennent conscience que des ennemis les menacent afin qu'ils adhèrent aux principes militaires et aux logiques patriotiques et nationalistes.

La seconde étape de ce charmant petit Parcours de citoyenneté est le Recensement. La/le jeune venant d'avoir 16 ans, dispose de trois mois pour se faire recenser à la mairie de son domicile. Ainsi, elle/il recevra en échange une jolie attestation « bleu blanc rouge » de recensement, souvent accompagnée d'une encore plus jolie brochure (kaki ?) vantant les mérites de l'armée, et surtout, il/elle sera désormais en mesure de se faire convoquer à la JDC. Mais ce n'est pas fini : l'administration aura bien entendu pris soin de collecter au passage des données diverses et variées sur les jeunes (numéros de portable par exemple, n'est-ce-pas Monseigneur Wauquiez ?) et aussi de les inscrire d'office, par la même occa-

sion, sur les listes électorales. Pratique, même plus besoin de demander ! Et à quand le vote obligatoire ? C'est clair, on active par ce biais, le début du fichage de la population, à l'aide duquel les autorités peuvent déjà, notamment, déceler les individus à problèmes, ceux qui n'entrent pas bien dans le moule.

Après ces précisions nécessaires quant à ces deux premières étapes déjà bien hallucinantes de ce parcours de citoyenneté, attaquons maintenant celle qui en constitue son apothéose, j'ai nommé, la Journée Défense et Citoyenneté, JDC pour les intimes.

En 1998, après des années et des années d'aberrations, d'exactions, de contraintes, de soumission, de violences, de polémiques et j'en passe, mais aussi, de refus, de résistance et de résilience, on décide enfin de mettre un terme à l'une des plus grandes absurdités au combien liberticide et chronophage que l'homme ait inventé, je vous le donne en mille, le service militaire obligatoire. À ce propos, je vous conseille l'excellent livre de Patrick Schindler, *Contingent Rebelle* (Éditions L'Échappée, 2017), qui offre un témoignage poignant et quasi exhaustif sur ce qu'était vraiment le service militaire. On y sent le vécu, c'est prenant et déstabilisant, surtout pour celles et ceux qui n'ont pas connu la chose. Mais revenons à nos moutons (Ce qualificatif animalier est, dans le cadre de cet article, tout à fait fortuit). On abolit donc le service militaire obligatoire, une décision salubre bien sûr, mais, comme il fallait s'y attendre, on case autre chose à la place. Certes, moins contraignant mais tout de même, car on tient à continuer d'inculquer des notions militaires et patriotiques à la jeunesse française.

La JDC (Rappel : dénommée JAPD jusqu'en 2011) fait donc son apparition en 1998. Son objectif est en accord avec sa désignation : traiter des questions de citoyenneté et de défense. Mais aussi, et plus encore, et c'est là que ça devient intéressant, l'armée en profite pour... faire sa pub.

Pendant plus de huit heures, les jeunes appelé.e.s, garçons et filles de

moins de 18 ans pour la plupart je le rappelle, réparti.e.s dans des groupes de 50 individus environ, encadré.e.s par du personnel militaire (et civil parfois) et mis.es sous l'autorité d'un chef de session, sont contraint.e.s de subir une propagande patriotique et militariste. On leur explique d'abord que la liberté à un prix (En attaquant les autres ?) et que nous vivons dans un monde instable (La faute à qui et à quoi déjà ?) qui exige une réponse adaptée et que, par conséquent, une défense est nécessaire. Ensuite, on tente de responsabiliser les jeunes en leur indiquant qu'elles/ils ont un rôle à jouer et des devoirs envers la nation. Conclusion des militaires : Un engagement citoyen de votre part serait le bienvenu par exemple. Et, Attention, vous devez vous sentir concernés car, un jour, il se peut que vous ayez à vous défendre ! Remarquez qu'on insiste bien sur le fait qu'il s'agit seulement de se défendre, comme si l'armée française n'attaquait jamais ! Pfff ! Puis enfin, et surtout, l'armée déploie tout son talent pour présenter à son public d'un jour, lequel n'a rien demandé, les multiples métiers et spécialités qu'elle prétend englober en son sein et se positionne ainsi comme une opportunité professionnelle sûre et valorisante pour une jeunesse de plus en plus inquiète de son avenir. Bref, on veut recruter du jeune et on fait tout ce qu'il faut pour ça ! Engagez-vous qu'ils disaient...

Non, Mesdames et Monsieur les militaires, les jeunes n'ont pas à se sentir responsables de la situation dans laquelle se trouve le monde car eux, contrairement à vous, n'y peuvent absolument rien. Pas plus qu'ils n'ont donc à vous épauler dans vos sales besognes belliqueuses et répressives entachées de larmes et de sang que vous essayez tant de leur cacher. Ou pire encore, ils ne sont pas appelés (Enfin si mais que pour cette journée hein !?) à devenir comme vous, des exécutants aux ordres des dirigeants assoiffés de pouvoir et faisant les fortunes des marchands d'armes. Et ce, même si vous leur offrez durant cette sinistre journée au cours de laquelle certain.e.s doivent bien se marrer quand même, un petit-déjeuner, un déjeuner et une collation.

Aaah, ben la voilà ma ration de topinambours !

De plus, et conformément à ses principes, l'armée interdit strictement lors de la JDC, tout signe d'appartenance politique, philosophique ou religieuse, ainsi que toute manifestation ou acte de propagande. Évidemment, Mesdames et Messieurs les soldats, vous avez tellement peur que l'on vous mette face à vos contradictions qu'il ne faille surtout pas vous provoquer avec des symboles qui ne sont pas les vôtres ou des slogans qui dénoncent votre servilité aveugle et votre abrutissement infâme. La dépersonnalisation de l'individu et son uniformisation sont également des principes qui vous sont chers, car nécessaires pour adhérer à vos valeurs.

L'armée impose donc un code vestimentaire et comportemental faisant parti d'un règlement qu'elle édicte lors de son discours d'accueil à la JDC et au cours duquel elle rappelle à ses convives d'un jour (Enfin, on espère !) qu'ils sont soumis, tant qu'ils demeurent enfermés dans ses murs, au statut particulier d'appelé ! Ce qui, par conséquent, lui donne le droit d'exiger des jeunes une certaine obéissance et surtout, de les exclure en cas de non-respect de ses règles. Vous me direz sans doute, amies lectrices et amis lecteurs, « Mais qu'est-ce-que ça peut leur foutre à ces jeunes qui se moquent de toute cette pantalonnade de se faire exclure de cette journée à la con ? Et pourquoi sont-elles/ils venu.e.s d'ailleurs ? » Attendez, vous allez voir. L'exclus.e se retrouve en position irrégulière vis-à-vis de ses obligations envers le service national, ce qui entraîne la non remise de son beau certificat bleu blanc rouge et individuel de participation à la JDC. « Mais punaise ! Et alors !! Ça lui fait une belle jambe d'avoir ou pas ce bout de papier tricolore !!! » me répondrez-vous certainement. Eh ben justement non ! Et c'est là que se situe toute la perversité que notre cher État-nation français a mis dans ce processus patriotique et militaire qui, je le rappelle, est obligatoire

pour toutes les françaises et tous les français entre 16 et 25 ans. Le hic est énorme, et même à peine croyable si l'on réfléchit un peu. Je suis même certain que la plupart des gens ne connaissent pas l'existence de cette ignominie avant d'y avoir été confrontée. Moi-même, lorsque mon camarade Pierre me l'a apprise, j'en suis resté bouche bée ! J'en profite pour le remercier au passage car c'est lui qui m'a inspiré l'idée de cet article. « Ouais ben vas-y accouche !! » En fait, sans ce certificat, le jeune ne pourra, ni s'inscrire aux concours de la fonction publique, « Pas trop grave ça ! », ni passer son permis de conduire « Ah !? Pas cool ça !! », et là, tenez-vous bien, ni passer son bac et encore moins s'inscrire dans une université publique. « Quoi !!? Non mais tu déconnes là !!!?? » Malheureusement... non, amies lectrices et amis lecteurs.

Je résume : Dans notre belle République française, si vous n'avez pas passé toute une journée enfermée dans une caserne à vous faire bassiner la tête de conceptions, de visions et de discours militaristes et patriotiques proférés par des militaires ne cherchant qu'à vous recruter, vous n'avez pas le droit de prétendre à conduire un véhicule motorisé, pas le droit de passer votre bac et pas le droit d'aller à l'université publique ! Ça, c'est dans le pays des droits de l'homme et des libertés !! Vive la République ! Et vive la France !!

Jusqu' à présent, si je ne m'abuse, je n'ai pas entendu grand monde, à part dans les rangs libertaires, se lever contre cette abominable asservissement qui sévit en France depuis vingt ans !

Avant de conclure cet article qui, encore une fois sera refusé par le comité de rédaction de Valeurs actuelles (!!), je souhaite encore évoquer un élément supplémentaire du programme jeunesse initié par le ministère de Armées françaises, à savoir, les Cadets de la Défense.

Brièvement, il s'agit d'accueillir, hors temps scolaire et dans un cadre militaire, des jeunes de 12 à 18 ans. Le

programme ? Le voici : une découverte de l'armée et ses métiers, un enseignement moral et civique ainsi que la pratique d'activités éducatives, culturelles et sportives. L'armée étant bien connue pour ses beaux métiers, sa morale irréprochable, son civisme exceptionnel, son approche éducative tellement pleine de bon sens et, sa culture extrêmement ouverte, riche et variée, je vous laisse imaginer les dégâts qu'elle peut faire dans les cerveaux des adolescent.e.s. qui passent entre ses mains ! Des gamin.e.s de 12-13-14 ans ! Sans commentaires !

Ces Cadets de la Défense, ça vous fait penser à quoi vous ? Heureusement que ce n'est pas (encore) obligatoire !!

Au lieu d'apprendre à nos enfants qu'une menace perpétuelle les guette et qu'une défense militaire est nécessaire, ne serait-il pas plus judicieux de favoriser leur émancipation en les laissant libres de penser et d'agir ? Rappelons que les guerres n'ont d'autres vocations que d'assouvir les ambitions d'une poignée de puissants et d'enrichir les industriels qui en font le commerce, tout en tuant surtout les pauvres. Une éducation libertaire, sans militarisation donc, au passage, admirablement exposer dans la plupart des remarquables ouvrages pédagogiques d'Hugues Lenoir par exemple, apparaît alors immanquablement comme un des remèdes phares aux principaux maux qui rongent notre planète.

Frédéric Pussé,

Groupe de Metz de la  
Fédération Anarchiste

Septembre 2018

# Loi ELAN : un cadeau aux vautours de l'immobilier

*Adopté par le parlement le 16 octobre, le projet de loi ELAN (Evolution du Logement et de l'Aménagement et du Numérique) fait l'objet d'un recours devant le Conseil constitutionnel. Il devrait être promulgué d'ici fin 2018.*

*Voici les principales dispositions qu'il contient avec nos commentaires.*

## *Situation des squatteurs et des occupants sans titre*

Même si des parlementaires ont tenté de la leur supprimer, sauf décision contraire de justice, la trêve hivernale s'appliquera aux squatteurs et occupants sans titre de locaux vacants. La mobilisation a empêché la criminalisation des squatteurs (sanctions pénales avec amendes et prison).

## *Marchand de sommeil et leurs victimes*

Aucune mesure n'est prise pour les victimes des marchands de sommeil. Rien concernant leur mise à l'abri, leur relogement. Les occupants comme les squatteurs sont dans des situations dramatiques, victimes du mal logement. Ils doivent être relogés sans condition quelle que soit leur situation administrative. Seule « note positive » les sanctions contre les marchands de sommeil sont durcies ; reste à les appliquer.

## *Durcissement à l'égard des locataires pour cause d'impayés*

En cas d'impayés de loyer, la procédure peut mener à l'expulsion du locataire. Désormais avec la nouvelle loi, il faudra avoir repris le paiement des loyers pour « bénéficier » d'une suspension de l'expulsion et d'un nouveau bail. S'ouvrira alors pour les locataires jugés de bonne foi, une période probatoire de deux ans. Mais attention, si les impayés recommencent le propriétaire peut faire expulser immédiatement. Avec le chômage et la précarité, bien des familles sont dans l'in-

capacité de reprendre le paiement du loyer du logement. L'application de cette mesure pénalisera les plus pauvres et fera croître le nombre d'expulsions locatives.

## *Bail mobilité dans le privé de un à dix mois non renouvelable*

Après le travail précaire, le bail précaire. Accepter la limitation de ce nouveau bail aux étudiants, stagiaires, à celles et ceux qui suivent une formation, c'est faire rentrer le loup dans la bergerie. C'est faire entrer la précarité dans le droit au logement. C'est prendre le risque qu'il ne se généralise jusque dans le logement social. Les bailleurs privés pourront sans problème augmenter les loyers à chaque changement de locataire. Le gouvernement qui prétend par cette mesure venir en aide aux jeunes en recherche de logement, se montre là encore, l'ami fidèle des bailleurs privés en leur permettant d'accroître leur rente locative. Il aurait été mieux inspiré en supprimant les cautions solidaires et en limitant les exigences des bailleurs.

Le manque de contrôle incitera les propriétaires à alterner avec les locations du type Airbnb en été et location sans risque le reste de l'année, le paiement étant garanti par le dispositif Visale d'Action Logement (assurance loyers impayés).

Bail révisable tous les trois dans les HLM Alors que la durée d'un bail pour un logement social est fixée pour une durée indéterminée, la loi ELAN s'en prend à un de ses principes essentiels : le main-

tien dans les lieux. Désormais chaque organisme HLM réexaminera tous les trois ans les conditions d'occupation de logement. La raison invoquée est la suivante : il faut davantage de mobilité dans le parc social. Les familles vivant des zones tendues, là où la demande est supérieure à l'offre apprécieront. Les locataires vont vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de leur tête. Alors qu'il leur a fallu attendre de longues années, leur appartement sera remis en question tous les trois ans. C'est la porte ouverte au bail à durée déterminée dans les HLM.

## *Vente de logements sociaux au secteur du privé*

Avec la loi ELAN, c'est la loi SRU qui se voit détricotée. Cette dernière, relative à la solidarité et au renouvellement urbain, oblige des municipalités à construire au moins 25% de logements sociaux. Avec la nouvelle loi, les logements d'HLM pourront être vendus et resteront comptabilisés dans le parc social pendant 10 ans contre 5 précédemment. Cerise sur le gâteau, la vente se fera en « bloc d'immeubles » puis la revente à la découpe.

## *Loi ELAN et les architectes*

Ce nouveau texte de loi supprime l'obligation d'organiser un concours d'architecture pour les organismes d'HLM. C'est une remise en cause de la loi MOP de 1985 (Maîtrise d'Ouvrage Publique). Elle réduit également le rôle des architectes dont les avis obligatoires deviennent consultatifs pour les projets se

rapporant à la résorption du bâti insalubre. Les architectes se sont mobilisés et ont combattu le projet de loi en s'alliant à des associations pour le droit au logement et/ou la défense des personnes handicapées.

*Parties du projet de loi examinées par le Conseil constitutionnel*

Concernant l'accessibilité des personnes handicapées aux logements neufs (la loi ELAN prévoyant la quasi-suppression des normes dans le logement neuf). Si la loi Handicap de 2005 mentionnait 100% de logement neufs accessibles, la loi ELAN mentionne des logement neufs évolutifs, c'est-à-dire susceptibles d'être adaptés après travaux. Elle divise par cinq le nombre de logements adaptés aux handicapés. Donc pour ces derniers, 80% de logements évolutifs et seulement 20% de logements accessibles. Cette disposition est un grave recul et compromet le maintien à domicile des personnes handicapées et des personnes âgées.

*Loi Littoral : en marche vers le bétonnage*

Cette loi votée à l'unanimité en 1986 par les parlementaires vise à « encadrer l'aménagement de la côte pour la protéger des excès de la spéculation immobilière et permettre le libre accès au public sur les sentiers littoraux ». En autorisant la construction dans les « dents creuses » (les parcelles vides situées entre deux bâtiments construits dans un hameau en bord de mer) les parlementaires assouplissent la loi Littoral et encouragent le bétonnage des côtes.

Il est plus qu'urgent de s'opposer à cette politique libérale d'un système capitaliste qui prévoit autant de dérogations qu'il faut pour déroger à une loi qui grignote (même de manière infime) ses profits. Ne comptons pas sur le Conseil constitutionnel pour modifier un tant soit peu cette loi antisociale et de tous les dangers. Ne comptons pas non plus sur une nouvelle majorité politique pour l'abroger. Des associations militent efficacement et obtiennent des résultats, des collectifs se mobilisent pour le droit au logement, construisant l'unité dans le respect de chacun et l'indépendance du mouvement social. Il est plus que temps de rappeler nos revendications et de le faire sans cesse.

Réquisition effective des logements vides

et conversion du grand nombre de bureaux vides en appartements (à Paris, banques et assurances sont propriétaires d'un impressionnant parc immobilier). Obligation effective pour les maires de respecter le minimum légal de construction d'habitat social sans pouvoir se défilier en s'en tirant par le paiement d'une amende.

Annulation pure et simple des dettes locatives des familles frappées par le chômage.

Et pour obtenir ce minimum de mesures plus qu'urgentes, n'oublions pas que tout ce que nous avons gagné jusqu'à présent c'est par nos luttes et nos mobilisations. Pas question de tergiverser ; poursuivons et amplifions ici et partout le combat pour un logement digne, pérenne, sans condition aucune pour toutes et tous.

Jean-Jacques Chatelux  
Groupe anarchiste Salvador-Seguí



*Marchand de sable, à ne pas confondre avec les marchands de sommeil qui, eux, sont bien réels...*

# 1848-1849 :

## Le printemps des peuples ?

La chute de l'empire napoléonien a fourni aux grands États monarchiques qui dominaient l'Europe – Russie, Autriche et Prusse – l'occasion de faire peser une chape de plomb étouffant toute liberté d'association, de pensée. La première fissure à ce dispositif apparut en France en 1848, avec une révolution qui posa clairement la question sociale. La révolution s'étendit ensuite à l'Europe, où la question sociale se posa implicitement, si on peut dire, mais où les deux grands problèmes à l'ordre du jour étaient la question de l'unité nationale, pour l'Allemagne, et la question de l'indépendance nationale, pour les Slaves dominés par l'Autriche, la Russie et la Prusse.

Les événements vont alors se dérouler très vite, en soulevant des questions extrêmement complexes. Pour évoquer la Révolution de 1848, je fais ici faire référence à deux documents, l'un de Bakounine, l'Appel aux Slaves, l'autre d'Engels qui en est la réponse, Le Panslavisme démocratique. Ces deux documents ne fournissent évidemment pas la clé permettant de comprendre les événements dans le détail, mais leur évocation donnera, j'espère au lecteur l'envie d'en savoir plus.

### L'Appel aux Slaves

Bakounine rédigea l'Appel aux Slaves après l'insurrection qui éclata à Prague le 12 juin 1848 – une insurrection qu'il tenta d'empêcher parce qu'il savait qu'elle était vouée à l'échec, mais à laquelle il participa une fois qu'elle fut déclenchée.

Bakounine dira plus tard que le contexte était certes objectivement révolutionnaire, mais que les hommes à

la hauteur de la situation manquaient. La période qui suivit l'insurrection de Prague fut très déprimante pour Bakounine. Pour résumer, on peut dire que l'alliance qu'il préconisait entre Allemands luttant pour l'unité nationale et Slaves luttant pour l'indépendance nationale ne suscitait d'enthousiasme ni d'un côté ni de l'autre. Démoralisé, isolé, sans argent, écœuré par les démocrates allemands, c'est dans cette disposition d'esprit qu'il rédige l'Appel aux Slaves qui, on le verra, est tout autant un appel aux Allemands, et dont le contenu est largement déterminé par l'analyse qu'il fait de l'évolution présente de la révolution en Allemagne.

Vienne est reprise le 31 août par les troupes impériales, constituées de contingents slaves et dirigées par Jellachich, un Slave. Le parlement autrichien est exilé en Moravie et le prince Schwarzenberg, que Bakounine qualifie « d'arrogant oligarque », devient chef du gouvernement. Milan est reprise par les Croates du général Radzeski. L'assemblée constituante de Prusse est dissoute. « Gâtés par la révolution, qui leur était quasiment tombée du ciel sans le moindre effort de leur part, presque sans effusion de sang, les Allemands se refusèrent longtemps à reconnaître la force grandissante du gouvernement et leur propre impuissance. » Les événements de Vienne et de Berlin, ajoute Bakounine, leur apprirent que pour garder leur liberté, ils devaient prendre des mesures sérieuses : « Toute l'Allemagne se prépara dès lors secrètement à une nouvelle révolution. » (Confession.)

L'Appel aux Slaves fut plusieurs fois modifié pour des raisons tactiques :

pour avoir un aperçu réel des positions de Bakounine, il faut donc examiner les différentes versions du texte.

Exemple : à l'instigation de ses amis démocrates de Berlin, Bakounine supprime les passages où la question sociale est évoquée trop ouvertement : « Deux grandes questions s'étaient posées comme d'elles-mêmes dès les premiers jours du printemps : la question sociale et celle de l'indépendance de toutes les nations, émancipation des peuples à l'intérieur et à l'extérieur. »

On peut lire des passages comme ceux-ci :

« La révolution sociale se présente donc comme une conséquence naturelle, nécessaire de la révolution politique » ;

Pour résoudre la question sociale, « il faut renverser les conditions matérielles et morales de notre existence actuelle »...

« La question sociale apparaît donc d'abord comme le renversement de la société. »

Tel est donc l'essentiel du texte supprimé, dans lequel la solution de la question nationale est en fait subordonnée à la solution de la question sociale.

La première partie de l'Appel aux Slaves est un rappel de la politique passée et des erreurs commises faute d'union entre tous les démocrates. La suite de l'Appel est une exhortation à s'organiser. Pour cela, Bakounine réaffirme – comme Engels l'avait d'ailleurs fait dans un premier temps – que le bien-être des nations ne peut être assuré s'il existe en Europe un seul peuple courbé sous le joug. Il rappelle

précisément aux Slaves ces moments privilégiés lors desquels, avec les Allemands, ils avaient combattu à Vienne pour le salut de tous.

« Qu'il fut grand et beau ce mouvement qui s'étendit sur toute l'Europe et la fit tressaillir ! Touchés par le souffle révolutionnaire, Italiens, Polonais, Slaves, Allemands, Magyars, Valaques de l'Autriche et Valaques de la Turquie, tous ceux enfin qui agonisaient sous le joug étranger se levèrent en frémissant de joie et d'espérance. »

Les ennemis que Bakounine désigne ne sont pas les peuples ni les nations mais les empires prussien, autrichien, russe, turc. L'Appel ne laisse à aucun moment penser que Bakounine souhaite la prépondérance de la Russie sur les autres nations slaves, ni l'hégémonie des Slaves sur les autres peuples.

Dans cet Appel, Bakounine défendait l'idée d'une alliance entre les allemands qui luttaient pour un régime démocratique et les Slaves qui luttaient pour leur émancipation nationale. Une telle alliance, pensait-il, aurait rendu la révolution invincible. Il se heurta aux réticences dans les deux camps, mais surtout chez les Allemands, Marx et Engels en tête, qui n'entendaient aucunement céder les territoires slaves que l'empire autrichien et la Prusse occupaient depuis des siècles, et en particulier la Bohême.

Avec l'éclairage des textes que Bakounine écrivit dans sa maturité, on comprend que la seconde révolution qu'il souhaitait alors était impossible. Les conditions politiques d'une révolution démocratique avaient changé. La bourgeoisie libérale allemande ou germano-tchèque n'avait pas le souffle de la bourgeoisie française de 1789. A demi rassasiée, impatiente de jouir, elle est surtout, dit Bakounine, « menacée d'en bas » par le prolétariat. Les Danton, les Saint-Just, ont été remplacés par une « cohorte mélancolique et sentimentale d'esprits maigres et pâles » (L'Empire knouto-germanique, éd. Champ libre, VIII 139).

Engels : le Panslavisme démocratique

Dans un texte intitulé Le panslavisme démocratique, publié dans la Nouvelle Gazette rhénane (14 février 1849), Engels va réagir contre l'Appel de Bakounine de manière extrêmement violente. Le Panslavisme démocratique s'inscrit dans la longue série de calomnies contre le Russe qui continuera pendant sa détention, de 1849 à 1861, puis après son évasion de Sibérie et qui s'amplifiera pendant la période où il militait dans l'Internationale.

Lorsqu'il faisait en juillet 1848 le bilan de l'action historique des Alle-

mands pendant les soixante-dix dernières années, Engels était accablant : envoi de troupes contre l'indépendance américaine, guerre contre la révolution française, contre la liberté de la Hollande, interventions contre la liberté en Suisse, en Grèce, au Portugal, démembrement de la Pologne, asservissement de la Lombardie, de Venise, et même, en Russie où les Allemands constituent « les principaux soutiens du grand et des petits autocrates ». (La Nouvelle Gazette rhénane, 2 juillet 1848.)

Tout à coup, le ton change, les « infamies commises dans d'autres pays avec l'aide de l'Allemagne », dont la responsabilité retombait « pour une grande part, sur le peuple allemand lui-



même », deviennent des actes civilisateurs. Les Allemands, dont Engels avait dénoncé six mois plus tôt les aveuglements, leur « âme d'esclave », leur « aptitude innée à fournir des lansquenets » et des « valets de bourreau », deviennent maintenant les instruments du progrès et de la civilisation. En juillet 1848 il nous disait que « les peuples opprimés par la faute de l'Allemagne seraient parvenus depuis longtemps à un état normal de civilisation » ; maintenant, en février 1849, il parle des « mesquines aspirations nationales » des Slaves.

Que s'est-il donc passé ?

Il ne suffit pas d'expliquer ce renversement par la simple haine d'Engels contre Bakounine, ni par la peur de voir les positions de ce dernier prendre de l'importance. Même si le langage employé dans l'Appel aux Slaves a pu énerver Engels – langage que lui-même et Marx employaient d'ailleurs peu avant : fraternité, main tendue, etc. – il n'est pas pensable que l'intention de Bakounine lui ait échappé, c'est-à-dire la réalisation de l'unité d'action des démocrates allemands, hongrois et tchèques. C'est peut-être précisément là que le bât blesse. Engels avait parfaitement perçu que si cette unité se réalisait, elle aboutirait nécessairement à la constitution d'un État slave dans le centre de l'Europe – en gros l'équivalent de l'actuelle Tchécoslovaquie – et toute son argumentation, dans *Le panslavisme démocratique*, consiste à rejeter catégoriquement cette éventualité. Engels insiste au contraire de façon lancinante sur l'idée que les Slaves méridionaux ne sont pas capables et ne méritent pas de fonder un État, que leurs revendications nationales ne sont pas justifiées, et que leur maintien dans l'orbite germanique est ce qui pourrait leur arriver de mieux du point de vue de la civilisation.

Les Slaves sont les « instruments principaux des contre-révolutionnaires », ils fournissent les troupes qui répriment les révolutions, « dont les brutalités furent imputées aux Allemands » – mais Engels se garde de dire que c'étaient des armées autri-

chiennes. C'est comme si la gauche française rendait responsables du massacre des Communards les Bretons qui constituaient l'essentiel des troupes versaillaises. Les Slaves, en résumé, se sont placés du côté de la contre-révolution, « et pour cette lâche et ignoble trahison envers la révolution, nous tirerons un jour des Slaves une vengeance sanglante... » (Engels, *Le panslavisme démocratique*.) Alors que jusqu'à présent seuls les Russes étaient l'objet de la haine des Allemands, « la haine des Tchèques et des Croates s'y est ajoutée et (...) en communauté avec les Polonais et les Hongrois, nous ne pouvons affermir la révolution que par le terrorisme le plus déterminé contre les peuples slaves ».

A la fin de son texte, Engels appelle d'ailleurs à la « lutte, la lutte à mort, impitoyable contre les Slaves traîtres à la révolution ; la guerre d'extermination et le terrorisme sans merci – non dans l'intérêt de l'Allemagne, mais pour la révolution ! »

La raisonnablement en termes de *Realpolitik* ne se limite pas à l'Europe et aux Slaves. Le droit des peuples est totalement absent de la machinerie conceptuelle marxienne. Engels est là en parfaite cohérence avec le Manifeste communiste et avec « La critique moralisante ». L'annexion par les États-Unis de territoires mexicains est approuvée au nom de la civilisation parce que les « énergiques Yankees » développeront mieux la riche Californie que « les paresseux Mexicains » qui « ne savaient pas quoi en faire ». Rosa Luxembourg appuya plus tard le point de vue d'Engels.

De même, « la conquête de l'Algérie est un événement important et de bon augure pour le progrès de la civilisation », dit Engels : « elle a déjà forcé les beys de Tunis et de Tripoli et même l'empereur du Maroc à entrer dans la voie de la civilisation ».

En 1848, Bakounine n'est pas anarchiste, il ne le deviendra que vingt ans plus tard. Son point de vue est celui d'un démocrate socialisant partisan de l'indépendance nationale, pas seulement des Slaves, mais de l'ensemble

des peuples dominés. Le point de vue d'Engels, et celui de Marx évidemment, se fonde sur leur récente théorie de l'histoire qui veut que le progrès historique est porté par le capitalisme qui brise les structures sociales archaïques, et sur l'idée qu'en Europe centrale la germanisation des peuples slaves est pour eux un facteur de progrès. Le printemps des peuples pour Marx et Engels fut en fait le printemps de l'Allemagne, un printemps raté puisque l'unification du pays ne se fit qu'en 1871, non pas par une révolution démocratique, mais avec la création d'un nouvel empire allemand au prix de l'écrasement d'une insurrection prolétarienne, la Commune de Paris.

Mais c'est une autre histoire.

René Berthier

A consulter :

La liberté des peuples, Bakounine et les révolutions de 1848, Jean-Christophe Angaut, ACL

Les marxistes et la question nationale, 1848-1914, Claudie Weill, Georges Haupt, Michaël Löwy, Maspero.

Marx, Engels et la politique internationale, Miklos Molnar, Idées/Gallimard

L'autre Bakounine. – Allemagne et question slave : 1848-1861. René Berthier, <http://monde-nouveau.net/spip.php?article170>

Bakounine, colonialisme et impérialisme, René Berthier, <http://monde-nouveau.net/spip.php?article642>

Bakounine panslaviste ? René Berthier, <http://monde-nouveau.net/spip.php?article629>

Textes sur la question slave et l'Europe du Nord – 1862-1864, Présentation et notes de René Marie Berthier.

# Le monde comme il va (3)

## Les camps de réfugiés

Des réfugiés il y en a partout et pour toute sorte de raisons. Dire qu'il y a des cons qui veulent les trier en fonctions de ces raisons et non pas de leur situation ! Selon les Nations unies il y aurait en 2018 plus de 65 millions de réfugiés dans le monde, moins les soixante que Macron a accepté de laisser entrer en France... Il y a les grands camps et les plus petits. Il semblerait à première vue que plus le camp est grand plus le pays accueillant est pauvre.

**Bengladesh** Le camp de Kutupalong accueille les Rohingas qui ont fui la Birmanie et sa purification ethnique et religieuse. Ils seraient près d'un million dans ce camp. Ce camp a gagné la médaille d'or de cette discipline. 887 000 h.

**Ouganda** Le camp a pour nom Bidi Bidi. C'est où ? Entre le Sud Soudan, le Kenya, la RPC (ex Zaïre), l'Éthiopie, et la Tanzanie. C'est un vrai carrefour. C'est un pays pauvre, un vrai fromage pour certains qui n'ont pas hésité à chasser 22 500 ougandais parmi les plus pauvres pour mettre en exploitation la forêt où ils vivaient. Donc dans ce camp y vivent un peu moins de 1 millions de personnes qui ont fui la guerre meurtrière qui oppose les gagnants de la guerre d'indépendance victorieuse contre le nord Soudan musulman.

**Kenya** Ici il y a quatre camps qui forment un complexe qui a pour nom Dabaab. Il a vu sa naissance en 1991 avec 235 000 habitants. La plupart des réfugiés de ce camp viennent de Somalie. Tout le monde se souviendra du sac de riz débarqué par Kouchner en 1992 ! Dans le même pays il a un autre

camp, Kakuma. 185 000 hab. Il rassemble des gens de toute l'Afrique, des Soudanais, des Somaliens, des Éthiopiens, des Ougandais, des Rwandais et bien d'autres dont on ne sait d'où ils viennent.

**Jordanie** 80 000 h. Le camp de Zaatar abrite essentiellement des gens qui ont fui la Syrie et Assad. Cinq millions de Syriens avaient fui lors après la révolution de 2011.

**Tanzanie.** Le camp de Katumba est probablement le plus ancien de tous. Vers 1972, des personnes venues du Burundi, fuyant le génocide anti Hutu se sont établies là de manière « sauvage ». Depuis un certain nombre a été intégré dans le pays.

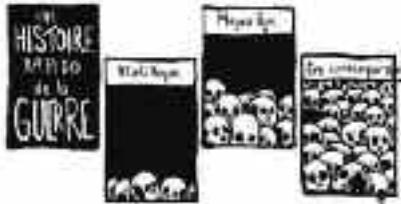
**Australie.** L'ONU a condamné l'Australie pour ses détentions illégales et arbitraires de migrants et de demandeurs d'asile. Pour tant il y a de la place là-bas !

Réfugiés ou migrants ? Une question de vocabulaire ? Non certainement pas. Il n'est pas possible de balayer d'un tour de main ou de langue des choses ou des événements qui ont profondément et depuis longtemps marqué notre vieille Europe. En utilisant le

terme de « migrants » on fait remonter à la surface les peurs, justifiées, lors des grandes migrations qui à partir de 350 de notre ère ont transformées profondément ce continent. A l'époque il s'agissait de peuples entiers qui avaient décidés que plus loin l'herbe était plus verte.

Aujourd'hui, il s'agit de réfugiés. Qu'ils soient climatiques, économiques ou politiques. Ils n'ont pas choisi. Nous avons vécu de leur misère. Nos activités industrielles ont détérioré leur environnement comme le nôtre. Ils sont les avant-gardes de ce qui nous attend, nous les réfugiés du futur.





<https://abastouteslesarmees.noblogs.org>

Salut,  
cette année fédérale est marquée par une campagne antimilitariste "actée" par la motion du congrès "maudite soit la guerre", nous avons donc ouvert un blog qui lui est destinée.  
Il contient pas mal de rubriques, on vous laisse découvrir :  
<https://abastouteslesarmees.noblogs.org/>  
Ce blog sera en perpétuelle évolution.

# Néolibéralisme et autorité : un pléonasma plutôt qu'un oxymore.

*Compte-rendu de Grégoire Chamayou, La Société ingouvernable, une généalogie du libéralisme autoritaire, Paris, La Fabrique, 2018, 326p.*

Voici un texte qui s'avère utile pour penser le monde contemporain. L'objet de l'analyse, à savoir le basculement des années 70 et l'inauguration d'un nouvel « art de gouverner » qui est encore actif aujourd'hui et dont il s'agit de saisir le mode de production multiple, à la fois dans les discours scientifiques, mais aussi stratégiques et patronaux, vise à nous aider à comprendre ce qui caractérise l'époque que nous vivons. Ces nouveaux discours qui apparaissent dans les années 1970, lors de la « contre-révolution néolibérale », en réponse à toute une série de critiques venues de la gauche sur le mode de production capitaliste, l'entreprise, l'écologie, le gouvernement etc. nous invite également à repenser nos propres catégories politiques. L'irruption de nouveaux objets politiques, les multinationales, les stratégies d'incitations fondées sur les sciences, le gouvernement par les marchés, nous invite ainsi à abandonner les vieilles catégories politiques qui sont les nôtres, et notamment l'idée d'une souveraineté qui serait limitée à l'État, dont nous héritons du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Bien que la thèse d'un (néo)libéralisme autoritaire ne soit pas neuve dans les textes portant sur les formes contemporaines – à partir des années 1970 – du libéralisme, qu'on a coutume, et l'ouvrage de Chamayou n'y tranche pas, d'appeler désormais « néo-

libéralisme », ce livre est précieux. En effet si cette thèse d'un libéralisme économique se fondant sur un État fort policièrement et politiquement, capable de réprimer les résistances et les révoltes et d'organiser, massivement ou plus stratégiquement, le démantèlement des entreprises publiques, apparaît déjà chez Harvey (Brève histoire du néolibéralisme) ou pour les francophones chez Dardot et Laval (La Nouvelle raison du monde), Chamayou se propose un traitement original de cette question. Il s'agit dans ce livre non pas d'une histoire intellectuelle du néolibéralisme, mais d'une histoire croisée des théories, des discours et des pratiques, en prenant le parti de mélanger des « Prix Nobels » d'économie et des patrons, des idéologues et des « scientifiques », des casseurs de syndicats et des intellectuels. Cette façon de raconter l'histoire, inspirée de l'historiographie foucauldienne, s'avère ici passionnante. On montre ainsi comment la réaction venue du milieu des affaires, Chamayou assume faire une histoire « d'en haut », à savoir du point de vue des dominants, aux critiques de la gauche sur le modèle économique capitaliste dans les années 1960 et 1970. En cela l'ouvrage tranche avec plusieurs écueils : la vision unitaire d'un néolibéralisme qui se serait imposé de façon implacable et cohérente, qui confine à une forme de complotisme, tout comme l'éclatement de plusieurs possibilités qui viennent dissoudre l'idée même de l'existence du néolibéralisme en une série de discours discordants. On voit ainsi comment la pensée néolibérale, réagissant

aux différentes critiques venues de plusieurs milieux de gauche, s'est composée de façon « bâtarde », principalement aux États-Unis, lieu principal d'élaboration de la nouvelle pensée libérale, mais possédant néanmoins une certaine unité visant à défendre des positions politiques par divers moyens.

L'ouvrage est ainsi extrêmement riche en développements et analyses historiques précises et sourcées, s'intéressant à des aspects différents de la réponse « néolibérale » aux nombreuses critiques portant sur le libéralisme et le capitalisme. Je donnerai ici uniquement quelques exemples du type d'analyse qu'on trouve dans l'ouvrage.

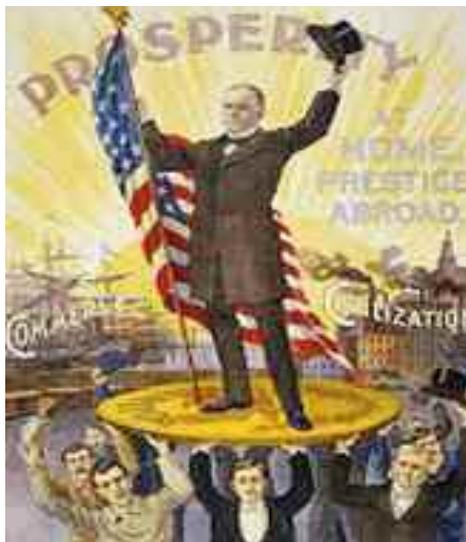
Ainsi la première partie du livre s'intéresse aux réponses du patronat, d'un point de vue stratégique, vis-à-vis des critiques portant sur le travail, notamment dans les usines américaines d'automobile. Ces critiques produisent des effets réels : absentéisme, désorganisation, tentation d'autonomie des travailleurs, etc. Dans ce cadre les syndicats sont également puissants et demandent des garanties toujours plus importantes au patronat. Il va s'agir pour les milieux patronaux américains de constituer une stratégie de réponse pour répondre aux syndicats. Grégoire Chamayou décrit ainsi avec précision les indications qu'on retrouve formulée à l'époque aux patrons et aux gestionnaires de ces entreprises pour discipliner les travailleurs et casser les syndicats. Il va s'agir par exemple de les cuisiner lors des entretiens d'embauches pour savoir s'ils ont des sympathies progressistes, leur tenir des

discours sur l'inutilité des syndicats (« La compagnie fonctionne sans syndicat, et ce depuis longtemps. Nous ne disons pas que les syndicats sont bons, ni d'ailleurs qu'ils sont mauvais, juste que nous n'éprouvons pas le besoin d'en avoir chez nous ; or il semble bien que personne n'a jamais éprouvé le besoin d'en avoir chez nous, puisqu'ici, il n'y a pas de syndicat. » p. 34), virer systématiquement les syndiqués ou ceux qui songent à le faire, établir des profils psychologiques des employés, mais aussi espionner les réunions pour voir les leaders et, si besoin, les harceler en faisant appel à des groupes spécialement constitués pour casser les leaders syndicaux. On conseille ainsi non seulement de jouer sur le tableau répressif mais aussi sur le tableau du discours corporate, de la responsabilisation individuelle (« réglez vos problèmes vous-mêmes, vous êtes libres » etc.).

Ces réponses pratiques et stratégiques au sein de l'entreprise vont s'articuler avec tout un discours scientifique que Chamayou déconstruit, et qui vise à gommer l'aspect disciplinaire et hiérarchique de l'entreprise. Ainsi il analyse la production scientifique économique de la firme, qu'on appelle « néo-institutionnaliste ». Il lit ainsi avec précision un article de 1976 de Jensen et Meckling, extrêmement cité dans la littérature, qui, sous couvert de défendre une théorie scientifique de la firme comme « fiction juridique », vise en fait à défendre un agenda politique en montrant que la firme, n'étant qu'une fiction produite par le droit, ne peut avoir de « responsabilité sociale ou écologique. La force de la démonstration de Chamayou est de montrer l'entremêlement indiscutable de productions scientifiques au sein de la discipline économique et de positionnements idéologiques réactionnaires visant de fait à défendre la grande entreprise en essayant de gommer l'exercice du pouvoir immanent à la situation hiérarchique du salariat. On produit ainsi tout un tas de théorie mystificatrice cherchant à nier l'inégalité des situations : la théorie des contrats qui indique que la firme n'est constituée que d'individus égaux contractant libre-

ment entre eux et pouvant symétriquement prendre congés l'un de l'autre (en faisant abstraction de la nécessité de travailler pour certains, puisqu'il est dit qu'un employé peut « licencier » son patron en ne travaillant plus pour lui!), ou encore la théorie du capital humain, développée par Gary Becker contre Marx et sa théorie de l'exploitation, stipulant que les individus possèdent tous du capital vu que leur éducation et leur formation sont le résultat d'un investissement, qu'ils mettent sur le marché comme des entrepreneurs.

La force du propos de Chamayou est ainsi de réussir à mettre en relation toute une série d'éléments qui apparaissent disparates. Ainsi il raccroche également au néolibéralisme l'invention de l'analyse coût/bénéfice,



comme une façon de révolutionner l'épistémologie de la preuve (il faut désormais prouver qu'une régulation étatique d'un danger écologique ou social apporte plus de bienfaits que de coût économique inhérents à la régulation), comme une façon pour le patronat de lutter systématiquement contre toute tentative de régulation, écologiques – le livre traite très bien de cette question écologique- sociales et politiques.

Tous ces éléments n'impliquent pas un État évanouissant pour Chamayou mais au contraire une reconfiguration du rôle de l'État comme garant des politiques néolibérales. Comme l'ultime chapitre le montre l'État néolibéral n'est pas absent, mais

extrêmement puissant dans son cadre, notamment pour appuyer les réformes néolibérales et pour garantir l'ordre public, en réprimant si besoin les manifestations et les résistances. L'auteur démontre ainsi comment les positions libérales de Hayek et de Friedman, les deux représentants les plus importants du néolibéralisme, s'accordent très bien avec la violence dictatoriale du Chili à partir de 1973 ou encore de l'Argentine à la même époque. La formule du néolibéralisme apparaît ainsi clairement formulée : une économie libre soutenue par un État fort.

Il ne faut pas ainsi se laisser tromper par les accents libertaires que chantent le management et la théorie néolibérale, annonçant l'ingouvernabilité radicale des individus et des sociétés. Le néolibéralisme apparaît comme radicalement autoritaire sur plusieurs plans : sa théorie du marché spontané ne peut exister que sous la contrainte politique permanente et l'organisation juridique de l'État ; d'autre part autoritaire il l'est également en ce qu'il consiste à défendre – tout en niant cette réalité, ce qui est le propre de l'idéologie ! - la discipline et l'exploitation au sein de l'entreprise. L'autorité se trouve ainsi être politique, sociale et économique.

Face à cela, et notamment au faux-dilemme d'une opposition systématique d'une intervention étatique paternaliste (illusoire étant donné que les cadres administratifs de l'État sont eux-mêmes convertis à l'idéologie néolibérale) à l'auto-organisation des marchés, Chamayou invite à repenser l'auto-gestion, chose, qui ne peut que plaire aux libertaires qui pensent et défendent l'autogestion, contre l'État et la firme autoritaire, depuis longtemps. Les développements de ce livre donnent ainsi des outils de compréhension critique importants pour souligner l'importance de la mise en avant du projet libertaire.

NCJ – Groupe Graine d'Anar  
(Lyon).

# Réhabi(li)ter la Terre

« *Quand tu plonges tes mains dans une terre tu ne les retires pas comme ça* »

*Une habitante de la ZAD de NDDL*

Dans *La cité à travers l'histoire* (Editions du Seuil 1961), Lewis Mumford, philosophe et historien libertaire, tout en rappelant que la cité fut originellement un lieu de rencontres où se tissaient des relations d'entraide, de coopération, montre qu'à travers un long processus de développement historique et culturel, s'est opéré le passage d'une économie villageoise autonome à l'organisation fortement hiérarchisée de la cité. Les caractéristiques de cette transformation vers la modernité s'accroîtront au cours des siècles : désir de repousser sans cesse les limites spatiales et temporelles, division du travail, spécialisation des tâches, concentration de la puissance, déploiement de la force, recours à la violence, ouvrages toujours plus colossaux, part croissante des activités destructrices et guerrières...

La loi du profit, loin de permettre une adaptation fonctionnelle de l'habitat à des besoins sociaux, ne développe que l'idéal de gigantisme dépourvu de sens, le parasitisme d'une bureaucratie tentaculaire, la froide monstruosité des grandes métropoles où les « masses » vivent par procuration, et dont l'expansion est devenue une fin en elle-même. Avec pour horizon la réalité urbaine explosive décrite par Mike Davis dans *Le pire des mondes possibles* (La Découverte 2006), celle des zones dangereuses, instables, polluées, des lieux de reproduction de la misère que sont les « mégabidonvilles » où (sur)vit désormais un milliard d'habitants ! Une urbanisation délirante qui a contribué à dissoudre le sens politique. Déjà, à propos de la « démocratie athénienne », L. Mumford écrivait : « L'accroissement

de la population et la complexité de la vie politique et économique de la cité allaient bientôt mettre en lumière les difficultés et les limites de la participation directe ». Faudrait-il continuer à se leurrer dans le contexte infiniment plus sclérosant des mégapoles actuelles ?

*Une folle accélération*

Évacuer, raser, extraire, exploiter, aplanir tout obstacle, naturel ou humain, combattre les éléments pour les plier à ses desseins : par le biais de cette « science militaire » qu'est l'aménagement du territoire, va se mener une guerre contre les lieux et les vivants eux-mêmes. La modernisation de l'agriculture a notamment consisté à reconvertir les chars en tracteurs, à recycler les explosifs en engrais et à remplacer les haies par des barbelés. Une folie s'est emparée des élites, sous l'impulsion des grands commis de l'État, des ingénieurs des Ponts et Chaussées, des Eaux et Forêts, de Polytechnique. Une réalité réduite à des standards. Une vision strictement technocratique : l'homogénéisation contre la singularité.

Dans le remarquable *Les métropoles barbares* (Le passager clandestin 2018) où l'auteur concilie un point de vue « académique » (Institut d'études politiques de Lyon) et une vision militante (ce qui est assez rare pour être signalé), Guillaume Faburel explique que, dans la continuité d'un processus de marchandisation des espaces amorcé dans les années 1980, « l'acte III de la réforme territoriale » crée, en 2014-2015, treize grandes régions et élabore un nouveau statut de « métropole » dont 22 villes sont devenues bénéficiaires

(ces nouvelles lauréates représentent 39 % de la population nationale, 43 % des emplois et 51 % du PIB). Transformées en véritables firmes entrepreneuriales, elles sont entraînées dans une impitoyable compétition urbaine planétaire, livrées aux compétences techniques des urbanistes/aménageurs (nécessairement neutres et omniscients !) et aux intérêts privés des opérateurs (notamment les consortiums du BTP : Vinci, Bouygues et Eiffage en ce qui concerne la France). Qu'on les qualifie de « solidaires », « inclusives », « résilientes » ou « durables », elles n'ont cessé d'étendre leur périmètre, d'augmenter leur masse critique, de favoriser, par une « spirale auto-alimentée », l'accélération des mouvements, des flux (touristes, informations, marchandises ou capitaux) et des rythmes de vie.

Or le phénomène de « métropolisation » consiste en la concentration des fonctions « nobles » de commandement (installation des sièges de grandes entreprises) et de communication (grands aéroports, trains à grande vitesse, interconnexions haut débit...) ainsi qu'en la polarisation des fonctions économiques (places boursières, organismes bancaires...). Lieu par excellence de l'accumulation du capital, ces structures énergivores, par le biais de politiques fiscales avantageuses, du transfert de compétences, de la chasse aux subventions et des stratégies de marketing, s'acharnent à étendre leur notoriété, leur « rayonnement » afin de conquérir et fidéliser les nouvelles classes dirigeantes, à attirer les professionnels « créatifs » (c'est-à-dire travaillant dans des secteurs à haute valeur ajoutée). Elles se disputent ainsi les populations les plus solvables et les activités les plus lucratives, et s'emploient à favoriser la circulation des « élites » hypermobiles. Les partenariats public-

privé notamment accentuent l'impuissance du citoyen, en même temps qu'ils font peser l'essentiel des risques financiers sur les collectivités. Dans *Un urbanisme en trompe-l'oeil*, E. Morozov prolonge l'analyse de L. Mumford : « les décisions n'émanent plus en fait de la délibération politique, mais sont déléguées aux gestionnaires, aux fonds de placement privés et aux banques d'investissement qui se jettent sur l'immobilier et les infrastructures en quête de profits stables et significatifs ». D'où le conformisme social, la dépolitisation de la pensée, le consumérisme aveugle qui demeurent l'apanage du plus grand nombre.

Bien entendu, alors qu'elle ne cesse de contribuer à la destruction des ressources et des écosystèmes, cette course sans fin à l'hyper-développement se pare de toutes les vertus dans la préservation de l'environnement. Accompagnés de discours hypocrites sur la nature, la santé ou le bien-être, on multiplie les « quartiers écologiques », l'aménagement des berges fluviales, les

grands parcs urbains, les terrasses végétalisées, les fermes urbaines, les architectures bioclimatiques, les techniques d'autosuffisance énergétique... tout en construisant des pistes de ski à 200m d'altitude !! Mais sans préciser que la privatisation de l'espace et la fièvre spéculative réserveront ces bienfaits aux seules classes aisées.

Évidemment aussi, le numérique occupe une place croissante dans la nouvelle gouvernance. Gestion optimale des ressources, économies substantielles d'énergie, flux de transports... autant de problèmes politiques que pourront traiter avec aisance algorithmes et automatismes... Sauf que dans la prétention des rapaces à coloniser l'espace, à concevoir des « villes intelligentes et durables », des smart cities, les dindons risquent fort d'être le « citoyen » et la « démocratie ».

#### *Un bilan calamiteux*

Les conséquences de ce phénomène de métropolisation sont lourdes. En

premier lieu, il accentue les processus de ségrégation, de marginalisation, d'exclusion. Par la « gentrification », c'est-à-dire l'installation des ménages appartenant aux couches moyennes et supérieures dans les vieux quartiers populaires situés en centre-ville et ayant bénéficié d'une réhabilitation, ces villes relèguent les classes populaires à la périphérie. Rejet donc du « périurbain subi », mais aussi des communes rurales, et même des petites et moyennes villes (ce que les commentateurs autorisés nomment joliment « fractures territoriales »). Cette évolution s'accompagne d'une logique de sécurisation : zones de résidences fermées à accès privilégié, grillages électrifiés, vidéosurveillance, signalétiques numériques, contrôle biométrique... Et d'un renforcement des injustices et des inégalités sociales : le développement des services pour jeunes cadres dynamiques s'effectue au détriment des structures indispensables aux populations (maisons de quartier, bibliothèques, terrains de sports en accès libre...), aux dépens aussi du logement



social, de l'hébergement des sans-abris ou de l'accueil des migrants. Par ailleurs, lorsque 12 % des cadres empruntent l'avion pour des raisons professionnelles, seul 1,1 % des employés y ont recours.

Concernant la santé et l'environnement, le bilan est aussi désastreux. Non seulement les grandes villes enfouissent des surfaces considérables de terres fertiles qui manqueront cruellement aux générations futures, non seulement l'imperméabilisation des sols due à l'urbanisation engendre un ruissellement important des eaux de pluie et une augmentation des risques d'inondations, mais la pollution atmosphérique urbaine est devenue la première cause de mort prématurée à travers le monde. Dans les grandes métropoles, les températures sont fréquemment supérieures de 3 à 5° à celles des campagnes environnantes. D'autre part, les villes consomment près des deux-tiers de l'énergie mondiale et produisent plus de 70 % des émissions de gaz à effet de serre (données extraites de *Les métropoles barbares*).

Si, selon G. Faburel, un nombre croissant de citoyens français (plus de 40 % des enquêtés, 50 % en Allemagne, 60 % en Italie et en Angleterre) éprouve le désir de quitter les grandes villes, c'est que la qualité de vie se dégrade rapidement : « la pollution (31%), l'insécurité (29%), le bruit (24%), les problèmes de stationnement (22%), les embouteillages (21%) et un coût de la vie plus élevé (20%) figurent en tête des griefs imputés à la vie en ville par les Français ». Il faudrait également y ajouter les « boulots de merde » qui vont avec, confirmant la corrélation entre densité urbaine et mal-être social. Sans surprise, les grands espaces urbains se révèlent être de plus en plus dans l'incapacité de constituer des « milieux de vie » favorables.

*Des résistances de plus en plus significatives*

Face à cette obsession de la croissance, à cette volonté d'expansion infinie, aux stimulations continues, à la

saturation de l'espace et du temps, on peut noter que le doute commence à s'installer dans certaines têtes scrupuleusement formatées à la dynamique capitaliste. Mais surtout des résistances se multiplient, largement ignorées ou disqualifiées aussi bien par les sciences sociales que par les organisations politiques traditionnelles. Les souffrances engendrées par le gigantisme, l'anonymat, le stress, l'épuisement des corps et du psychisme, ainsi qu'un sentiment d'impuissance multiplient les rejets du milieu urbain. Différentes études montrent que si l'on adopte comme critères les liens sociaux, l'éducation, l'environnement, l'engagement civique, la santé, le logement... ce sont les régions à dominante rurale qui occupent les premières places, devant les régions métropolitaines. Et désormais 50 % des jeunes en parcours d'installation en agriculture ne sont pas issus du monde agricole. G. Faburel évoque un « retournement des imaginaires de la grande ville ».

Décroissance urbaine en cours alimentant une tendance au repeuplement des campagnes (plus du quart des villes de plus de 100 000 habitants dans le monde voient leur population diminuer), multiples alternatives sociales, écologiques, économiques, mouvements d'autogestion, engouement respectueux des ressources locales (à repenser comme des « biens communs »), luttes contre les grands projets inutiles et imposés (« des terres, pas d'hypers ! »), et autres terrains d'expérimentation témoignent d'un profond désir de « faire ensemble autrement ». Que ce soient les loisirs partagés, les sociabilités de voisinage, investissements associatifs, ateliers d'auto-réparation, ressourceries, jardins collectifs, ou encore systèmes d'échanges locaux, il s'agit de se réapproprier les savoirs et savoir-faire « oubliés », voire les espaces et les modes de vie (réoccupation directe des milieux, dynamiques de relocalisation, chantiers collectifs ou participatifs), de « déconstruire » la ville pour la redimensionner. Et c'est précisément la pluralité des formes de luttes

qui confère à ces mobilisations leur force. Bref, un apprentissage de l'action politique : réfléchir et agir collectivement sur les conditions matérielles d'existence. Évidemment perçu par les aménageurs institutionnels comme autant de comportements archaïques, de « crispations rétrogrades ».

Face à la barbarie des métropoles, faut-il s'étonner du nombre loin d'être négligeable de celles et ceux qui, sans pour autant vouer un culte béat à la nature, ont choisi de se déconnecter du mode de vie consumériste – ce qui ne va pas sans difficultés – de vivre un rapport organique, viscéral, charnel au monde, de renouer avec la valeur d'usage des objets, sinon de s'« enraciner », au moins de s'« ancrer » (ce qui n'interdit pas une certaine mobilité). De ceux encore, qui refusent que la nourriture ne soit que le résultat de processus industriels, qui tentent d'inventer leur propre manière d'habiter et de défendre un lieu de vie, considérant qu'on ne peut pas séparer un territoire et ceux qui y vivent, estimant qu'une existence concrètement vécue et des vies partagées valent mieux qu'une immersion prolongée dans les « réseaux intelligents » d'une SmartPlanet !

C'est en grande partie l'inefficacité, l'échec des formes de luttes classiques (pétitions, communiqués de presse, manifestations pacifiques, recours devant les tribunaux administratifs...), le rejet de la « démocratie » représentative, participative, les limites de la « culture du dialogue » qui ont engendré le phénomène de la ZAD. Il ne s'agit pas de croire à un mouvement homogène : tout projet ne déclenche pas une ZAD, certaines d'entre elles sont qualifiées de « virtuelles », d'« embryonnaires », voire de « pseudo-ZAD » (lire Zones à défendre, de Philippe Subra – L'aube). Les parcours militants sont très divers, et ne dénoncent pas tous aussi ouvertement la marchandisation du monde, ne prônent pas tous l'anticapitalisme, le refus de l'État, l'aspiration à une autre société. Il reste que les ZAD se veulent plus qu'une critique théorique, la mise en place d'alternatives, avec de nou-

veaux rapports sociaux plus égalitaires, fondés sur l'entraide et la coopération, l'organisation dans la durée des conditions d'une vie collective minimale ; plus que la radicalisation de la contestation environnementale, le point de convergence entre luttes sociales et combats concrets pour l'écologie. Et même avec, parfois, la capacité de faire reculer le pouvoir (modification de tracés, retard dans les chantiers, voire abandon pur et simple).

*Habiter, coopérer, autogérer*

L'effondrement de la civilisation « thermo-industrielle, « extractiviste », devenant une perspective de plus en plus plausible, il serait parfaitement stérile de se limiter à remettre en cause la privatisation de l'espace, l'accaparement des terres, les « politiques « urbano-centrées », l'artificialisation des paysages et l'uniformisation esthétique, la gestion technique et managériale des territoires ou les logiques productivistes et consuméristes. L'enjeu est beaucoup plus vaste.

Globalement depuis la révolution industrielle, la « modernité occidentale » s'est peu à peu imposée – généralement par la force – à l'ensemble du monde. Celle-ci est essentiellement fondée sur la séparation entre nature et culture qui nous conduit à vivre dans un rapport d'« extériorité instrumentale » à ce qui nous entoure. Avec l'idéologie développementaliste qui la prolonge (construite sur l'alliance entre capital, science et technologie), elle s'appuie aussi sur l'individualisme, la compétition, la domination (culturelle, sociale, économique et politique). Extractiviste, productiviste, ce projet globalisateur néolibéral – construire un monde unique (civilisé, libre, rationnel) – a fini, non seulement par détruire la plupart des mondes existants, mais par mettre en danger les conditions d'habitabilité du monde et la reproduction de la vie.

Or de nombreuses études d'anthropologie (Pierre Clastres, Philippe Descola, Arturo Escobar...) montrent que le capitalisme industriel ne saurait ser-

vir d'étalon pour qualifier toute forme de société, mais qu'au contraire existent de multiples autres façons de « faire monde », d'autres expériences historiques, d'autres logiques culturelles. Qu'il s'agisse des mouvements indigènes, des peuples paysans, ou à un degré moindre, des ZAD et expériences similaires, la fonction essentielle est l'« habiter ». Habiter est « l'expression humaine la plus fondamentale de notre rapport au monde » (Pattaroni). Il s'agit bien d'un acte politique qui consiste souvent à résister aux processus de normalisation qui tendent à réduire les territoires à des fonctions économiques. Et qui se décline dans des formules percutantes : « Faire corps avec les lieux », « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend », « Il n'y a pas de forêt sans les gens qui la peuplent ». Évoquant, bien entendu, celle – sublime – d'Élysée Reclus : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même ».

L'objectif ne peut qu'être de préserver (ou restaurer) l'intégrité et la beauté de la biosphère ; entretenir, cultiver la terre nourricière. C'est-à-dire un « aménagement de la totalité organique du vivant » pour transmettre un monde habitable, et dans le but de concilier identité et autonomie ; le territoire représentant bien plus qu'un support à la vie et à sa reproduction. Ce que veulent les peuples indigènes et les Zadistes (ou du moins une proportion grandissante), c'est pouvoir décider librement de la manière dont ils souhaitent vivre. Utiliser éventuellement les avancées de la connaissance technique, mais en les subordonnant à leur propre logique. Il faut comprendre qu'aucune transformation d'envergure ne pourra s'effectuer si elle ne s'appuie pas sur une agriculture paysanne. Y aurait-il plus pertinent que le projet anarchiste pour en réaliser la mise en œuvre ?

L'humanité se situe à un carrefour, et il vaudrait mieux emprunter la bonne voie. Conscients de l'ingéniosité des savoirs écologiques et des techniques d'usage de l'environnement chez les

peuples souvent qualifiés de « primitifs », de leur compréhension profonde de la vie, il conviendrait, avec beaucoup d'humilité, d'ouvrir un large espace de débat et de réflexion propice à la remise en cause de la science comme seule forme de connaissance valide, du primat de la raison abstraite, de la certitude arrogante des savoirs experts... et de l'hyper-consumérisme qui va avec. Dans Être forêts (Zones), J.-B. Vidalou écrit : « Face à une nature considérée jusqu'alors sous les traits d'un être nourricier, la révolution scientifique a fait prévaloir une image de celle-ci comme un désordre qu'il fallait dominer et contrôler ». Face à l'échec lamentable de la mondialisation capitaliste, il urge d'approfondir les liens avec la nature, de « retrouver le sens de la vie », d'élaborer des modes de pensée, de production et de subsistance où l'usage de la nature n'entre pas en contradiction avec sa conservation. « Sentir-Penser avec la terre » (A. Escobar).

Tâche insurmontable ? Malgré l'énorme pouvoir de nuisance des élites et leur propagande à l'arme lourde pour propulser le mythe de la croissance, parmi les « utopies » les plus désirables pour l'avenir, celle de la « décroissance » se place en tête dans les quatre pays (France, Allemagne, Italie, Espagne) étudiés par l'Observatoire Société et Consommation en 2016 ! Il suffirait donc de « libérer les énergies »... celles des peuples, pas des entreprises ! Accepter la pluralité des mondes, c'est entendre l'avertissement de Boaventura de Sousa Santos : « Nous devons affronter des problèmes modernes dont les solutions ne viendront pas de la modernité » !

Jean-Pierre TERTRAIS

# Camp d'été 2018 de la Fédération Anarchiste – Saison I, premier épisode. De natura rerum - PART I.

La première saison du Camp d'été de la Fédération Anarchiste s'est tenue en août dernier à la Ferme Intention du village Breton de Callac. Ce joyeux rassemblement ayant été l'occasion de nombreux et passionnés débats regroupant fédérés, anarchistes, sympathisants et curieux, le Monde Libertaire vous propose une série d'articles synthétisant les échanges qui se sont tenus. Nous commençons par le commencement : « manger » ; une synthèse des deux temps de discussion sur les thèmes de l'agriculture et de la nourriture. Les questions et interventions ont été regroupées afin d'en faciliter la lecture, et l'on ne peut totalement exclure que quelques notes personnelles y aient trouvées leur chemin lors de la transcription puis de la mise en forme des interventions. Enfin, vu la densité et la richesse des échanges, nous vous proposons cette synthèse en deux temps : le premier épisode cette année, dans ce numéro, sera suivi d'un second l'année prochaine, en janvier.

## *Alternatives en actes : s'organiser !*

Depuis son émergence, le développement à grande échelle du projet de société imaginé par les anarchistes est contrarié par un rapport de forces défavorable. Toutefois, et contrairement par exemple au marxisme, notre projet est pragmatique plutôt qu'idéologique ; son histoire est donc jalonnée de nombre de réalisations très concrètes nées du désir de mettre en pratique des modes d'organisation considérés

comme supérieurs. Certes, ces réalisations ne sont « que » des solutions locales, temporaires parfois brouillonnes et inachevées, à de simples problèmes vécus au quotidien, à la nécessité de conquérir ou défendre des espaces de liberté, mais elles sont tout autant des exemples remarquables de l'anarchisme en train de se vivre, des « preuves par neuf » de la validité de nos hypothèses, modestes bougies ou phares puissants, qui en s'y installant éclairent notre chemin. Au-delà de leur intérêt pratique, ces réalisations participent à déconstruire la négativité des images qui enferment les anarchistes dans la double figure de l'anti-social ou de l'inadapté, de l'ultra-violent amateur de chaos ou du doux rêveur aveugle aux dures réalités des sociétés humaines. Deux figures dont la simple mise en pratique de nos principes organisationnels nous permettent de nous affranchir en démontrant à tous, quotidiennement, ce que nous savons depuis l'origine, que l'anarchie n'est simplement, au fond, que l'ordre moins le pouvoir.

Plusieurs expériences et projets ont ainsi été décrits ou évoqués lors des échanges ; certains opérés ou simplement initiés par des membres ou groupes de la Fédération Anarchistes, tels par exemple le groupe Poulaille de Saint Denis. Nul doute qu'une assemblée plus nombreuse aurait été l'occasion de dévoiler plus de projets.

- L'AMAP de Saint Denis (93), mise en place parce qu'il n'y avait pas de producteurs de légumes sur le marché, seulement des revendeurs. Cette AMAP a permis à un maraîcher de s'installer sur les terres de son père, producteur de jus de pommes.

- Toujours à Saint Denis, une coopérative de distribution alimentaire auto-organisée selon les principes libertaires fonctionne de longue date pour le plus grand profit des familles qui en sont tout à la fois les acteurs et les bénéficiaires. Une seconde à émergé du succès de la première, séparée, afin de rester à taille humaine et peut-être prévenir l'émergence d'une bureaucratie. Le groupe à l'origine de ces initiatives s'est attaché à mettre en place un mode d'organisation et de prise de décision conforme aux principes anarchistes, puis à laisser les habitants s'approprier le fonctionnement.

- Les Radis&co sont un projet de production de légumes, de produits laitiers et de pain, à fonctionnement collectif.

- Une initiative d'un syndicat du bâtiment (SUB) qui a conduit des travailleurs du bâtiment à retaper ensemble une ferme, sur laquelle l'un d'entre eux produit des légumes qu'ils transforment en produits prêts à manger sur les chantiers, à prix libre. Ces légumes peuvent être également fournis gratuitement pendant des grèves ou des luttes.

- L'association « Terres de liens », qui soutient l'achat collectif de terres.

Après-guerre, le général De Gaulle a pris la décision de réduire drastiquement le nombre d'agriculteurs afin de peupler les usines et forcer la mutation des paysans restants en « exploitants agricoles ». En conséquence, l'accès aux terres – le foncier – est devenu un problème majeur et récurrent. La mécanisation forcée et l'appétit des banques continuent de former une double incitation à la concentration de terres toujours plus vastes. Ce sujet fondamental a été repris plus tard lors des échanges.

- En Mayenne, on trouve nombre de projets liés à l'alimentation.

- Les écoles de la Via Campesina, l'organisation mondiale qui regroupe des syndicats paysans.

- Le livre « Paysan Résistant ! » de Benoît Biteau, paysan issu de paysans et agronome de formation, qui allie tradition et savoirs contemporains pour créer une agriculture durable, rentable et de qualité.

- Enfin, il nous faut citer le magnifique projet social, politique, agricole (et culinaire) de la « Ferme Intention » qui nous hébergeait !

### *Produire*

On constate une importante et croissante pression sociale sur les producteurs d'alimentation à qui l'on demande de plus en plus de produire 'proprement'. On compte en effet peu de professions auxquelles la « société civile » demande à ce point de rendre compte de ses activités. Comment faire alors pour que ces questions se posent et soient débattues ensemble, et non pas sous la forme d'un affrontement nécessairement stérile entre consommateurs et producteurs ? Dans le même esprit, comment traiter les questions économiques et sociales dès leur émergence, comment intégrer la société au débat sur la production afin de le soustraire aux seules perspectives capitalistes et corporatistes ? Réciproquement, comment impliquer les producteurs dans des réflexions et les pratiques de changement social ? L'état et les entreprises se sont appropriés les liens entre les travailleurs de la terre et ceux des autres secteurs de la production ou des services, créant une rupture factice entre des citadins hors-sol et des campagnes déconnectées. Il faut nous ressaisir de ces relations, les penser et



les retisser à nouveaux frais, sur de nouvelles bases. Des communautés conscientes d'elles-mêmes, maîtrisant localement leurs choix politiques et économiques, incorporeront naturellement à leurs décisions l'ensemble des contraintes économiques, sanitaires, éthiques et écologiques. En revanche, lorsque production et consommation sont déconnectées, lorsque les décisions sont prises séparément, loin des problèmes et des acteurs, les antagonismes ne peuvent qu'apparaître. Et il ne fait aucun doute qu'une bureaucratie étatique ou européenne ne percevant les réalités de terrain qu'au travers des lignes et des colonnes des tableurs Excel, sera bien en peine de les résoudre a-posteriori, si tant qu'elle qu'elle en aurait l'intention.

Il faut donc penser le type de société et les produits et services dont nous voulons : en France, seuls 2-3 % de la population active produisent la nourriture pour les 97 % restants, qui doivent produire à leur tour d'autres « choses » pour avoir les moyens de se nourrir.

C'est une des conséquences de la société capitaliste et de l'industrialisation de l'agriculture qui l'accompagne. Tout comme le processus des « enclosures » en Angleterre a contribué à fournir la main d'œuvre nécessaire à l'essor du premier capitalisme industriel, la mécanisation de l'agriculture a contribué après guerre à peupler les usines et rendre possible le capitalisme des services et sa cohorte de « boulots de merde ». La disparition des paysans fournit une force de travail disponible pour délivrer des services et créer quantités de produits peu utiles, inutiles, ou encore nuisibles. De surcroît, pour rendre désirables ces trompe-l'œil et les vendre à force de conditionnement, on observe une croissance apparemment sans limite de la publicité, entrée dans une spirale sans fin. Le coût prévu pour les dépenses de publicité et d'études de marché en France sera de 27 milliards de dollars pour l'année 2018, soit près du dixième – six semaines – des dépenses alimentaires. Au-delà de son coût, le parasite publicitaire marchandise, enlaidit et pollue progressivement



nos espaces physiques, sonores et virtuels, allant depuis quelques mois, jusqu'à être légalisé par décret sur les trottoirs de certaines villes.

A la lumière de ces constats, on peut donc envisager sans grande difficulté le bénéfice d'une réduction de la part inutile ou nuisible du travail, ainsi que la redéfinition des proportions de production primaire, secondaire et tertiaire. Des moyens simple à mobiliser et contribuant à remettre en question notre rapport à la production alimentaire et recouvrer une forme minimale, mais bien réelle, d'autonomie alimentaire à l'échelon local.

#### *Cultiver, vivre*

Dans moins de 10 ans, 50 % des agriculteurs atteindront l'âge de la retraite : comment prévenir l'absorption de leurs fermes par des exploitations toujours plus grosses ? Se pose alors la question de savoir qui, enfants de paysans ou néo-ruraux, seront celles et ceux prêts à reprendre ces activités et inverser la tendance à la concentration des terres. Entre transmission familiale, cursus scolaires, et diverses formes de « wwoofing », comment se fera la transmission des savoirs ? Faut-il envisager le travail agricole comme une activité que l'on pourrait ne pratiquer que pendant un certain temps, pour passer ensuite à autre chose, ou comme un métier très complexe nécessitant le temps long de l'apprentissage des connaissances, des compétences, puis de l'acquisition des savoir-faire spécifiques, engageant ainsi ou contraignant toute une vie. Vouloir le faire exercer à tout le monde reviendrait-il à le dévaloriser ? Et nombre de citoyens n'ont ni « la main verte » ni le goût de l'acquérir. Peut-on envisager des tâches tour-

nantes au sein d'une société, parmi lesquelles figureraient les activités agricoles, un « service agricole », un service public pour l'alimentation ? Quel peut-être le rôle de la permaculture ou celui d'une synthèse de la science et des traditions qui ne soit pas biaisée par les lobbies industriels ? Une perspective révolutionnaire intégrerait certainement, à la base, des agricultures locales où les décisions seraient prises en commun avec les producteurs organisés localement puis en fédérations, et grâce auxquelles chacun consommerait ce dont il a besoin, dans le cadre de ce qu'il y a. D'aucuns pensent également que pour formaliser un projet agro-politique qui réponde à nos besoins, il est utile de lire ou relire Kropotkine, mais sans toutefois – nous ne sommes pas les grands-prêtres auto-proclamés d'un néo-clergé voué à gloser sans fin nos textes sacrés – être hypnotisé par le texte et conserver à l'esprit que toute pensée est historique. Enfin, il nous faut garder à l'esprit qu'il y a un double rôle à jouer dans ces luttes : disposer à long terme des moyens de production pour répondre à nos besoins, tout en améliorant là où nous vivons, les conditions pratiques de notre alimentation.

D'autres questionnement bien sûr ont été abordés : faut-il réactualiser comme on l'entend souvent les Communs d'autrefois ? lesquels et pour quoi faire ? Qu'est-il nécessaire ou simplement possible de socialiser, sachant



que s'installer en agriculture, « en campagne », c'est aussi bien, au-delà de la mise en place de nouveaux modes et moyens de production, une forme de socialisation, l'occasion de nouer des relations dans un milieu vivant ; une façon tout simplement de vivre.

Il nous a donc rapidement paru que l'autonomie alimentaire, son intégration à la société, et sa nécessaire libération d'une pression purement économique, posent très rapidement les questions du mode de vie, de la vie, avec de ses nombreuses dimensions et échelles d'agrégation – du simple individu jusqu'à la multitude de la métropole – et de leurs relations aux territoires. On peut constater par exemple que la propriété individuelle engendre un « mitage » croissant de l'espace rural, inévitable lorsque chacun veut avoir une superficie vide autour de soi. Isolées les unes des autres, les maisons isolent leur propriétaires tout comme elles grignotent et perturbent les équilibres environnementaux. Certainement des sujets auxquels agronomes, sociologues et géographes anarchistes pourront très utilement contribuer lors de prochains échanges avec celles et ceux qui, la tête dans le ciel et les pieds dans la boue, expérimentent et se confrontent au quotidien à ces sujets vitaux.

De très nombreuses autres questions ont été évoquées, relatives au gaspillage ainsi qu'aux arts de la cuisine et de la table. Nous avons également traité de l'articulation entre le juste prix d'une alimentation saine et la juste rémunération des producteurs, de la pollution du Bio par les normes et la bureaucratie mortifère qui le parasitent. Enfin le sujet massif de la nourriture animale s'est vite imposé dans le débat, avec ses nombreuses dimensions, en particulier éthiques et écologiques. La suite l'année prochaine !

– Les débatteurs de Callac, saisis par Guillaume et réinterprétés par Nuage Fou.

# La Marmite

*« Un couteau pour couper le pain de l'amitié », moment de partage, partage de la préparation du repas, du repas. Des expériences de repas, de cantine autogérée, de réflexions communes pour des moments communs se multiplient. Un exemple de cantine autogérée présenté par Fredo, un compagnon de Chambéry... « Compagnon : qui partage le pain » ... Vous pouvez retrouver le groupe de Chambéry sur leur site [FA73.lautre.net](http://FA73.lautre.net)*

En 2003, la mobilisation contre le sommet du G8 d'Evian (74) s'est organisée autour de campements et en particulier autour du VAAAG (Village Alternatif, Anticapitaliste et Anti-Guerre) qui réunit plusieurs milliers d'activistes pendant une semaine. Le groupe de la FA de Chambéry et des libertaires de Savoie et Haute-Savoie décidèrent de mettre sur pied une des nombreuses cantines du rassemblement. Quelques temps plus tard, nous lançons à Chambéry La Marmite : « cantine bio, végétarienne, autogérée et à prix libre ».

Itinérante et ponctuelle, La Marmite s'installe plusieurs fois par an dans des lieux ou sur l'espace public, à l'occasion d'événements organisés par le groupe FA, lors de mouvements sociaux ou à l'invitation de divers collectifs. Ainsi, depuis ses débuts, la cantine occupe chaque 1er mai un parc de Chambéry et réunit de 100 à plus de 200 personnes venues se rassasier et partager un moment de convivialité. Notre festival annuel du film social et libertaire est également l'occasion de se retrouver autour d'un repas préparé collectivement dans la journée. Depuis 5 ans, La Marmite s'occupe également des repas pour les concerts d'un collectif antifasciste. Nous avons traîné nos gamelles sur le mouvement des retraites, lors de journées contre la ligne à grande vitesse Lyon-Turin et en

Suisse, aux rencontres libertaires de St Imier de 2012, etc.

En 2018, la cantine existe toujours. Portée par les militant-e-s qui ont rejoint et parfois quitté le groupe au fil des années, ses principes sont restés les mêmes.

Extrait du texte de présentation d'origine, portant sur l'alimentation :

« Dans un souci d'écologie et de qualité de notre alimentation, nous remettons en question tout le système de production (agro-industrie) et de distribution (supermarchés) des produits alimentaires. A La Marmite nous pri-

vilégions donc des produits sains (produits non-OGM, certifiés biologiques ou non, produits sans pesticides ni engrais de synthèse). Nous choisissons aussi, dans la mesure du possible, de faire appel à des producteurs locaux. Encourager ainsi les filières courtes, c'est aussi remettre en cause le transport des marchandises sur de longues distances, conséquence d'une production organisée pour maximiser les profits au détriment des travailleurs et de l'environnement. Quant à l'élevage industriel, il va sans dire que nous le dénonçons, à cause notamment des conditions d'élevage et d'abattage infligées aux animaux. La Marmite est donc végétarienne. De plus, nous permettons ainsi au plus grand nombre, végétarien.nes ou non, de partager un repas... Une alimentation de qualité est aujourd'hui réservée aux populations favorisées, conséquence de la généralisation des produits industriels, bas de gamme, et de l'augmentation générale des prix des produits alimentaires. Avec La Marmite, nous voulons permettre à tous et toutes de bénéficier d'un repas de qualité, sain et équilibré. »



Marmite 1er mai 2012



Circuit-court, agriculture bio, problème de l'agro-industrie... il y a bientôt 15 ans, ces thèmes et pratiques n'étaient pas nouveaux mais encore bien minoritaires dans la société. Aujourd'hui, « le bio » s'est largement démocratisé même s'il n'a pas remplacé la bouffe industrielle, loin de là.

L'agro-industrie est toujours toute puissante mais ses conséquences néfastes sur la santé et l'environnement sont maintenant connues en partie par le plus grand nombre. De la même manière, chacun peut voir l'évolution des mentalités et des pratiques ces toutes dernières années par rapport à l'alimentation carnée.

Bien sûr, il y a des effets de mode et la récupération par le capitalisme de ces thématiques qui tendent à leur enlever leur caractère subversif, comme d'habitude... Mais il semble tout de même qu'un mouvement de fond travaille la société sur ces questions.

#### *Cantine végétarienne ?*

La question de repas sans viande n'a pas fait débat au départ de l'initiative. Même si dans notre groupe, la majorité n'était pas et n'est pas végétarienne. Cela nous a semblé une évidence de réfléchir à ce qu'on mangeait, de tendre vers ce type d'alimentation et donc de

l'intégrer à une action militante. A vrai dire, l'essentiel des recettes sont végétaliennes et l'apport en protéine animale se retrouve uniquement dans le fromage (hors des plats principaux), produit animal dont nous ne saurions nous séparer...

La majorité des convives n'est pas non plus végétarienne, sinon La Marmite ne réunirait pas des centaines de personnes. Pourtant, à part quelques irréductibles « de la viande à tous les repas », chacun y trouve son compte, découvre de nouvelles saveurs, s'étonne parfois encore qu'on puisse faire de la bouffe « qui a du goût et qui tient au ventre » sans apport carné. Les végétariennes se régalaient sans devoir faire un demi-repas, les végans s'assurent « qu'il n'y en a pas »... Tout cela amène des discussions et débats forts intéressants.

Finalement, les grincements de dents sur cette question se sont fait entendre au plus proche de nous, par quelques militant-e-s qui avaient rejoint le groupe et aussi à l'occasion d'un congrès de la FA où le groupe accueillant nous avait invité pour organiser les repas...

#### *Autogestion ?*

La Marmite, à l'initiative de notre groupe, ne pouvait pas fonctionner autrement qu'autogérée, sans chef, en

prenant des décisions collectivement, en intégrant le maximum de personnes « extérieures » qui souhaitent s'y investir et tout en faisant participer les invités d'un jour afin qu'il n'y ait pas les cuistot-e-s et les client-e-s, même à prix libre. Reste que la logistique assez importante nécessaire à l'organisation de repas pour 100 à 300 personnes nécessite un noyau d'animation rodé à l'exercice. Il faut s'approvisionner en amont, connaître un minimum les recettes, acquérir quelques savoir-faire...

Mais sans la participation de nombreux copains et copines, de sympathisant-e-s, sans celles et ceux qui nous retrouvent tous les premiers mai et sans les coups de mains, même d'une fois, nous ne pourrions pas réaliser ces repas.

Alors, merci encore à toutes celles et ceux qui font vivre la Marmite!

Nos gamelles, brûleurs, assiettes et compagnie ont aussi largement circulé lors de diverses sollicitations militantes. Le matériel se prête et permet à son tour de soutenir d'autres initiatives, luttes et festivités. Une cantine, c'est vraiment un bon moyen de faire du lien entre les mouvances militantes et souvent de faire tomber encore quelques représentations négatives de l'anarchisme.

En conclusion, il n'y aura pas de révolution sans cantine ! D'autres projets se mitonnent. Et nous avons bon espoir que nos marmites et ce qu'elles permettent de créer en termes de rencontre, de lien et de convivialité trouvent leur place dans le projet naissant d'espace autogéré à Chambéry.

Fredo  
Groupe FA de Chambéry

# Concilier bonne alimentation et pauvreté

Beaucoup de français mangent bio, local et de saison. D'accord, c'est parce qu'ils se nourrissent dans les poubelles et que les seuls magasins à laisser leurs portes ouvertes, ce sont les supermarchés bios. Oui, parce-que puisque'il est interdit de javelliser les poubelles, les grandes surfaces ont décidé de les enfermer. On ne sait jamais, des fois qu'elles auraient envie de s'échapper pour vivre leur vie de poubelle...

Au vu du nombre de personnes en malnutrition, et au vu des millions de tonnes de nourriture gaspillée chaque année, la solution semble pourtant simple et logique ; la Terre a assez de ressources pour nourrir tout le monde. Nous ne sommes pas trop nombreux, nous sommes juste trop égoïstes. Mais dès qu'une tomate a une couille de travers, elle passe à la trappe. Chers messieurs-dames de l'industrie agro-alimentaire, quand on n'a rien mangé depuis 2 jours, une tomate un peu difforme, on s'en contente.

Épicure, charmant philosophe grec, préconisait une vie mesurée et tempérée (contrairement à la croyance populaire qui voudrait le faire passer pour un bouffe-tout et un alcoolique). Et il avait raison : si tout le monde, sur Terre, avait son petit jardin, avec ses petits choux et son petit arrosoir, pour nourrir sa petite famille, on pourrait tous manger à notre faim. Même dans

les déserts arides, on peut faire pousser. Difficilement, certes, mais ils ont réussi à s'en sortir sans nous autres, industries occidentales, pendant des centaines d'années, alors je pense que les agro-alimentaires qui utilisent 100 litres d'eau pour faire pousser 2 salades peuvent partir, ne vous inquiétez pas, les pauvres populations africaines qu'il faut aider en leur volant leurs terres se remettront de votre départ.

Revenons en France, sur nos terres encore un peu fertiles et nos pauvres encore un peu confiants. Outre les poubelles, il y a pour se nourrir les jardins partagés, les aides caritatives, les mouvements type Incroyables Comestibles. Mais tout le monde n'y a pas accès : toutes les villes ne font pas de potagers urbains et les aides caritatives demandent beaucoup de papiers. Alors, que se passe-t-il pour Jean-Eudes, migrant letton récemment arrivé en France accompagné de sa valise et sa poule ? Il ne peut pas s'inscrire au Secours Populaire, car il lui faut pour ça une pièce d'identité, des quittances de loyer, un justificatif CAF, Pôle emploi, CMU, et les factures téléphoniques de sa grand-mère paternelle sur 10 mois. Il ne peut pas non plus cultiver son petit jardin, car il vit dans la rue et la terre y est aussi sèche et rude que le cœur des pouvoirs publics. Pas de travail non plus sans adresse ni carte d'identité, aucun patron ne peut l'en-

gager ; et où domicilierait-il sa valise et sa poule ? Alors, comment il fait Jean-Eudes ? Eh bien il crève de faim.

Le 9 novembre dernier se tenaient les États Généraux de l'Alimentation, à Toulouse. J'y suis allée, et entre deux croquis caricaturaux, j'ai un peu écouté ce qu'il s'y disait. Aucune solution concrète pour manger bien et pas cher, mais de l'éducation des foules : éducation à la valeur nutritive, à la cuisine plutôt qu'aux plats préparés, aux associations d'aliments... Mais quand on est dans l'urgence, les objectifs ne peuvent pas être vus sur le long terme. Pour cela, il faut une sécurité et une confiance alimentaire ; il faut pouvoir nourrir correctement ses enfants avant de pouvoir les éduquer au goût du persil et des salsifis. L'alimentation, avec le logement, sont les besoins fondamentaux des êtres humains. Lorsque l'on a de quoi se nourrir et de quoi dormir, alors là oui, on peut s'intéresser aux valeurs nutritives, aux fermes locales et à l'éducation des papilles ; mais peut-être qu'avant d'éduquer le peuple faudrait-il lui garantir la sécurité alimentaire dont il a besoin.

Helena

# Vivre et laisser vivre

Chacun peut continuer à faire n'importe quoi, à vivre n'importe comment, sans se soucier de rien d'autre que de ses habitudes néfastes, extrémistes, et rejeter la responsabilité de l'état désastreux du monde dans lequel nous vivons... sur l'État. Et espérer qu'il légifère et, en légiférant, arrange les choses, ce qui ne saurait advenir, vu que la catastrophe est son fond de commerce.

On peut aussi, ensemble, être ou devenir responsables.

Ma chère et tendre et moi-même logeons depuis 2010 dans une chambre de service (9m<sup>2</sup> d'abord, puis 6), avec un mobilier réduit au strict nécessaire : un matelas posé à même le sol, une minuscule commode et un miroir. L'hiver, nous nous chauffons avec une couverture supplémentaire. Autant que nos réflexes nous le permettent, nous évitons les grandes surfaces, nous tendons vers le végétalisme (j'en suis pour ma part encore loin) et privilégions la nourriture fraîche, bio, locale et de sai-

son – sans plastique (contrairement à l'idée reçue, ce n'est pas beaucoup plus cher que la bouffe chimique, industrielle, car c'est meilleur et donc nous en consommons moins).

Ne travaillant plus qu'un minimum, et n'ayant donc plus que peu de pouvoir d'achat (sic), nous ne sommes plus tenté.e.s de suivre la mode ou la publicité. Nous ne possédons pas de véhicule à moteur, plus de téléviseur, plus de téléphone, plus de four à micro-ondes, plus de réfrigérateur, plus qu'une penderie de 40cm de long pour des habits de deuxième main que nous nettoyons à la main ou à la laverie automatique ; pour deux qu'une seule carte bancaire ; pour l'hygiène : des brosses à dents en bois, du dentifrice maison, un véritable savon de Marseille, une bouteille de vinaigre blanc.

Notre outil de travail est une tablette électronique, mais lorsque nous devons acheter quelque chose de neuf, comme des lunettes, par exemple, nous le cherchons parmi l'artisanat français, local

et responsable. Aussi, nous privilégions le train à l'avion, et avons souscrit un abonnement à un fournisseur d'électricité propre.

Le papier hygiénique est-il nécessaire ? Nous avons tranché.

Le matin nous nous reposons, la journée nous lisons et nous nous promenons, et, le soir, nous allons au cinéma et nous rencontrons nos proches, avec qui nous partageons du vin nature.

Le respect de soi, l'amour d'autrui et l'avenir de nos enfants exigent un changement de système. Ce changement est exigible sur les places, collectivement, oui ! Il l'est aussi et avant tout dans son coin, individuellement.

Vive l'anarchie !

Par Stéphane Polsky-Hichéri, Liaison William Morris de la Fédération anarchiste

## S'alimenter sans détruire le monde ?

Il ne s'agit pas ici de répondre en quelques lignes à cette question, mais bien de tenter de comprendre si elle est pertinente dans le contexte géopolitique actuel et de contribuer à la réflexion sur le sujet.

Prenons donc un peu de recul et commençons par le début en nous situant dans le contexte général.

Notre univers est un système thermodynamique fermé en expansion accélérée. Plus il s'expand, plus sa température se "dilue". C'est un système entropique, donc.

Mais...il y a notre étoile ; le soleil. Aberration locale, autour de laquelle s'est constitué notre petit monde. Cette bombe thermonucléaire à hydrogène

permet, paradoxalement, le développement de la vie sur notre planète. C'est le bombardement permanent des photons solaires à sa surface qui en a permis l'avènement et qui l'entretient. À condition cependant d'être régulé par une atmosphère en bonne santé.

Ce système serait âgé d'un peu moins de 14 milliards d'années. Tout comme

nous, en fait. À tout le moins, les atomes qui nous composent...

Ceci, seulement pour dire à quel point la vie est improbable et d'un équilibre fragile...

*« Dans nos démocraties occidentales, l'acte de manger n'est plus la simple satisfaction d'un besoin élémentaire. Il est devenu le centre d'un mode de vie ; un art. L'art de se suralimenter ; un plaisir obligatoire. »*

Définir ce qu'est un organisme "vivant" est chose complexe car dépendante du point de vue où l'on se place.

Ce qui nous intéresse ici, c'est l'aspect fonctionnel de cet organisme car il nous concerne directement : nous retiendrons qu'un organisme vivant cherche à diminuer son entropie interne, en se procurant dans son milieu les ressources dont il a besoin.

Ces ressources ne sont pas de la matière, car la matière n'existe pas. Seule existe l'énergie.

Ce que nous nommons commodément matière est un conglomerat temporairement stable d'atomes, c'est-à-dire de minuscules particules énergétiques.

Et personne aujourd'hui sur cette planète ne sait définir l'énergie. Nous ne pouvons qu'en constater les effets. Toujours est-il que d'un point de vue strictement fonctionnel, le schéma est très simple : nous sommes des êtres thermodynamiques qui dégradent de l'énergie que nous fournit le cosmos.

Et c'est pour obtenir cette énergie qu'un organisme se nourrit. Énergie qui le maintiendra en vie, qui lui permettra d'être en relation avec son milieu pour interagir avec lui et également de se reproduire.

Et encore de se nourrir ! Trivial, donc.

S'alimenter n'est donc au final qu'un transfert énergétique. En fait nous mangeons du soleil. Un organisme vivant prélève de l'énergie – sous forme

de "matière" – au sein du milieu (où il est probablement né) dans lequel il se développe et de laquelle il devra extraire glucides, protéines, lipides, minéraux, enzymes, vitamines, etc.

(Au passage : je me dois de démonter ici la légende du besoin en protéines : ce n'est pas de protéines dont nous avons besoin, mais des éléments qui la composent. Acides aminés entre autres. Des protéines – notamment étrangères – injectées directement dans le flux sanguin seraient un poison virulent.)

Le métabolisme d'un être vivant transforme cette énergie/matière en une énergie/matière profitable pour lui et rejette ce qui lui est inutile (nocif). Ce qu'il rejette est une énergie/matière dégradée, qui peut éventuellement être profitable à d'autres organismes. Etc. Pas de déchets, donc, mais une entropie croissante du milieu (déséquilibre de l'écosystème). Heureusement pour nous (organismes complexes s'il en est) compensée sur cette planète, par l'apport énergétique du soleil. Uniquement.

Mais, nous, homo-sapiens, en avons fait toute autre chose...

Dans nos démocraties occidentales, l'acte de manger n'est plus la simple satisfaction d'un besoin élémentaire. Il est devenu le centre d'un mode de vie ; un art. L'art de se suralimenter ; un plaisir obligatoire. Et honni soit celui qui ne se goinfrerait pas, à l'instar de ce "bon vivant", rougeaud, bedonnant et suffoquant, qui ne va pas tarder à décéder d'un infarctus du myocarde...

Le petit-déjeuner, premier des trois repas principaux, qu'il soit continental ou anglo-saxon, composé de 6 à 10 éléments différents, produit une bouillie acide, dans un organisme qui est déjà acide au matin. Ces éléments sont, d'un point de vue digestif, totalement incompatibles entre eux, car nécessitant des types de sucs gastriques différents aux effets contradictoires. Cette digestion complexe prendra quasiment la matinée. Il sera alors l'heure de se remettre à table pour un repas tout aussi extravagant (dit équilibré) après lequel le système digestif devra se remettre au

travail en attendant le tout proche repas du soir, probablement tout aussi aberrant.

Et encore, j'ai fait abstraction des "en-cas" de 10h00 et de 16h00 constitués de café-machine et de barres chocolatées !

Le système digestif est donc en fonctionnement quasi permanent de 7h00 à 22h00. Ce qui n'est pas sa nature !

Ce que je retiens de cette journée gargantuesque, c'est la quantité démesurée de matière engloutie par rapport au minuscule gain énergétique final.

Ceci expliquant au passage, un certain manque d'entrain, voire de somnolence, à la suite de ce type de repas et également la prolifération exponentielle de certaines maladies dites "de civilisation".

Ce que l'orthodoxie médicale prône et nomme repas équilibré est en fait une monstruosité que notre système digestif aura bien du mal à traiter, dépensant une quantité énorme d'énergie.

Ce qui est en réalité important, c'est la quantité de matière que l'organisme peut assimiler pour une moindre dépense énergétique.

Nous avons instauré depuis l'invention de l'agriculture, l'habitude de manger assez systématiquement des cadavres. Animaux ou végétaux.

Pourtant, nous sommes en mesure aujourd'hui de produire un classement qualitatif décroissant sûr de nos aliments : graines germées, fruits, légumes crus, légumes cuits, miel, sucre de canne, [...], viandes crues, viandes cuites, charcuterie, préparations industrielles.

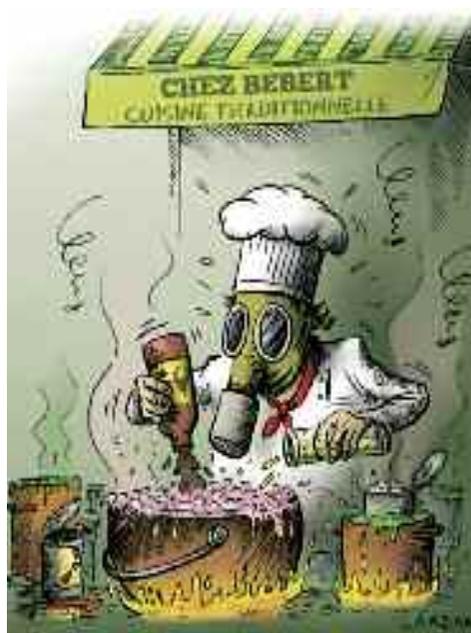
Les conserves, les pâtes, les fromages fermentés, les sucres blancs raffinés, l'alcool, le café, le thé, le chocolat, etc., ne sont pas des aliments.

Nous vivons une ère du paraître et non de l'être. Notre alimentation n'échappe pas à cette règle. Elle est esthétique plutôt que fonctionnelle. Des goûts et des couleurs, plutôt que des nutriments.

Et summum de l'imbécillité contemporaine, l'UNESCO a inscrit la "gastronomie française" au patrimoine mondial, alors que ces aliments ont été

épluchés, coupés, émincés, râpés, cuits, bouillis, rôtis, qu'ils contiennent des goudrons et des charbons, et quasiment plus aucun nutriment !

Il faut donc produire pour compenser en quantité ce que nous avons perdu en qualité. Cela n'est pas sans conséquences dévastatrices pour la biosphère.



Pour un organisme vivant, se procurer sa nourriture peut représenter une dépense d'énergie non négligeable. La métaboliser représente une dépense d'énergie également considérable.

On voit bien là que le bénéfice sera mince et fragile à l'instar de tout processus complexe en équilibre dynamique dans notre univers. (En dehors de la photosynthèse qui a un excellent rendement.)

Malgré ça, nous utilisons différents processus pour rendre ces aliments inopérants : sous l'effet de la cuisson, la montée en température provoque une agitation moléculaire croissante. Des chocs violents provoquent l'éclatement de certaines molécules dont des parties peuvent créer des liaisons inhabituelles avec d'autres molécules. Générant ainsi quelquefois des molécules non naturelles que notre organisme ne saura pas reconnaître, et dont il ne saura que faire ! Il les stockera peut-être quelquepart dans le corps...

*« Les rendements agricoles actuels sont négatifs. On dépense plus d'énergie qu'on en récolte. Et si l'on supprimait le pétrole de l'équation – gaz-oil, engrais, pesticides, fongicides, etc. – plus rien ne pousserait sur nos sols morts qui ne sont plus que des supports mécaniques pour l'enracinement. »*

À l'aube du néolithique, il y a environ 12 000 ans, semble-t-il, des groupes humains se seraient sédentarisés entre autres en Mésopotamie (Irak actuel), pour donner naissance à l'agriculture.

Domestiquant essentiellement des ancêtres du blé. Céréales, donc, mais pas seulement.

Domestiquant également certains herbivores.

Inventant par là même, la spécialisation individuelle et donc rapidement, la société de classes dont on peut subir (et mesurer) aujourd'hui l'étendue de la malfaisance.

La descendance de cette agriculture – monoculture intensive – nous fait entrer de plain-pied dans la sixième extinction des espèces par la destruction des écosystèmes, assortie d'un dérèglement climatique dont nous ne savons quantifier les conséquences.

Il apparaît clairement que le choix d'une communauté quant à la forme de son alimentation, détermine la forme de sa société.

Le choix alimentaire occidental nécessite l'exploitation pléthorique de prairies, de surfaces fourragères, d'eau, de pétrole sous toutes ses formes, de chimie industrielle, d'engins agricoles en tous genres, d'infrastructures de stockage, de réfrigération et de chauffage, de trains, de bateaux, d'avions, d'usines de toutes sortes, mais également de polices, d'armement, d'armées et de prisons. Car enfin, il faut bien défendre les bénéfiques des actionnaires de l'agroalimentaire ! "Encadrer" la destruction des forêts

primaires et éliminer les quelques indigènes ou activistes qui voudraient s'interposer à l'anéantissement du monde produit par les industries de la viande, de la pêche et des produits laitiers.

Pour ce qui est de la France, la FNSEA, l'INRA et la PAC promeuvent et entretiennent une production artificialisée, centralisée, standardisée et hégémonique, pilotée par des profits monétaires à courte vue, pour une consommation éclatée de pétrolégumes. Ça n'est pas le schéma optimum promis par les "experts" et censé permettre de régler le "problème" de la faim dans le monde.

C'est un désastre depuis longtemps mondialisé.

Les rendements agricoles actuels sont négatifs. On dépense plus d'énergie qu'on en récolte. Et si l'on supprimait le pétrole de l'équation – gaz-oil, engrais, pesticides, fongicides, etc. – plus rien ne pousserait sur nos sols morts qui ne sont plus que des supports mécaniques pour l'enracinement.

La production de viande génère 20% de la pollution mondiale, quand le transport routier et l'automobile en génèrent 13%. Le bétail occupe 30% des terres émergées de la planète. L'élevage produit 65% du protoxyde d'azote dû aux activités humaines. Etc.

Du fait de ce monstrueux gaspillage, notre consommation dépasse les capacités de notre territoire. Il nous faut donc piller les ressources des pays du Sud. Ce à quoi nous nous employons efficacement avec la complicité du Crédit Agricole, de la Banque mondiale, du FMI et de l'OMC, entre autres.

Ce néocolonialisme détruit l'agriculture vernaculaire pour une production dirigée par et pour l'occident. Les pays du Sud s'endettent à des taux prohibitifs et entrent dans un cercle vicieux qui les assujettit totalement à nos démocraties. Les paysans qui détenaient un savoir agricole ancestral sont désormais contraints d'acheter des produits d'importations à la place des leurs.

C'est le début de la misère.

Un milliard de personnes dans le monde sont sous-alimentées à cause de nos choix alimentaires.

Six millions d'enfants meurent de faim chaque année à cause de nos choix alimentaires.

Chaque organisme vivant a un régime alimentaire qui lui est propre. Ce régime alimentaire est celui de l'espèce à laquelle il appartient et lui est dicté par sa physiologie et son environnement. S'il veut vivre en bonne santé, il n'a d'autre choix que de manger ce que son système digestif peut traiter, et ce, parmi ce que son anatomie lui permet de collecter. S'il veut manger cette gazelle, il doit courir plus vite qu'elle, s'il veut manger cette pomme, il doit pouvoir aller la décrocher.

L'humain n'échappe pas à cette règle.

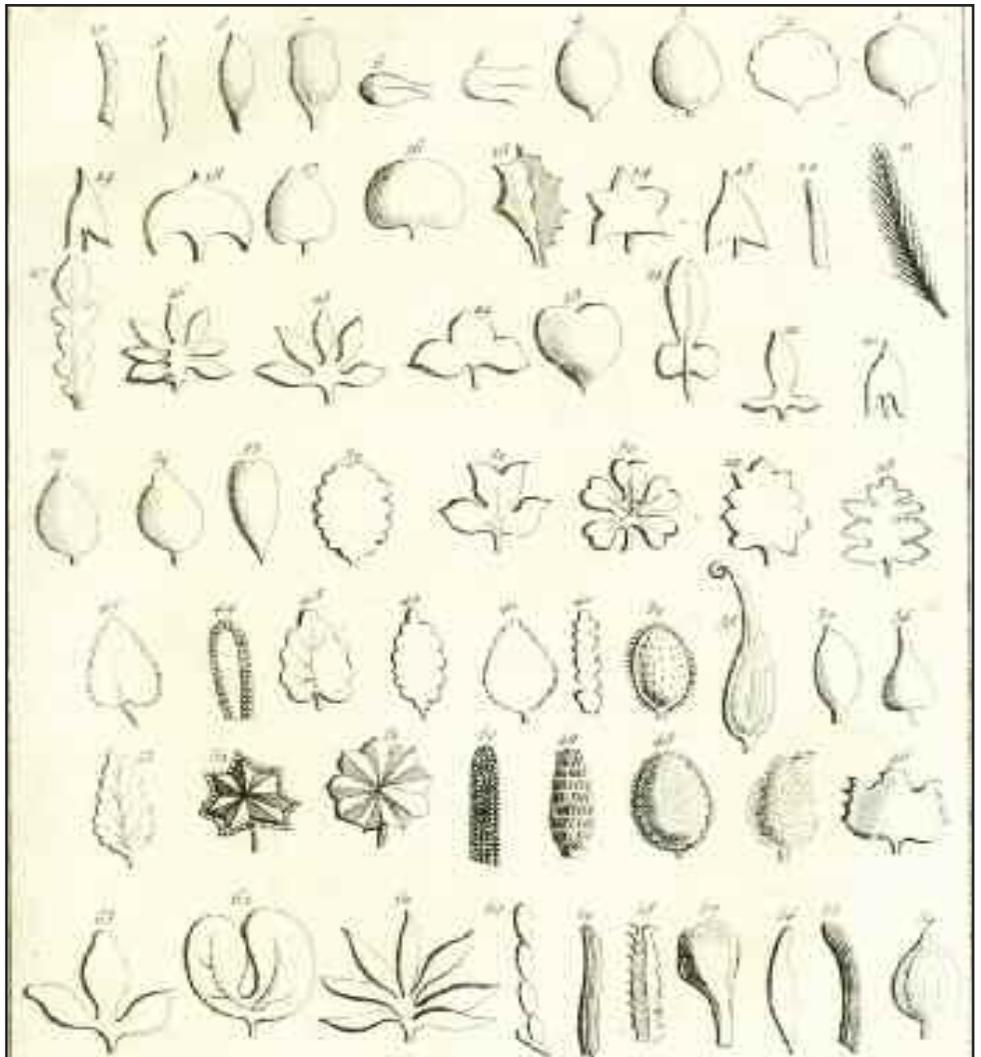
L'anatomie comparée nous permet de voir à quelle classe alimentaire nous appartenons. Le régime alimentaire correspondant à notre physiologie est proche de celui de l'orang-outan avec qui nous partageons 90% de notre génome (fructo-végétalien et insectivore, donc).

Mais, s'alimenter aujourd'hui de manière naturelle semble une gageure dans ce monde quasi artificiel. Dans un contexte naturel, notre régime idéal serait végétarien.

L'archéologie récente nous dit qu'à certaines époques difficiles de leur histoire (notamment ères glacières), des humains ont vraisemblablement dû se trouver obligés de consommer des animaux. D'abord trouvés morts, puis produits de la chasse et récemment de l'élevage.

Mais, aujourd'hui, rien ne nous y oblige plus ; qu'une vieille habitude culturelle délétère. Notre organisme a des besoins précis que ne remplit pas la consommation de cadavres. Même crus.

J'avoue en toute humilité ne pas comprendre pourquoi notre espèce s'évertue à absorber des aliments qui ne lui sont pas destinés, qui la rendent malade et qui détruisent à coup sûr son habitat et les espèces voisines. Bref, qui saccage la biosphère.



Une substance est un aliment, seulement si le corps peut la transformer à son avantage.

Sinon, c'est un poison.

*Allez.*

Passons des étoiles au trivial.

Si nous avons un régime alimentaire correspondant strictement à notre physiologie, tout se passerait normalement pour nous, comme l'avait prévu la nature, de l'ingestion à l'excrétion. Je suis persuadé que nous n'aurions alors plus besoin de papier Q. Ce qui représente quand même, au niveau mondial, l'abattage annuel de 10 millions d'arbres !

« *La gratuité alimentaire est le minimum que doit pouvoir assurer une société digne de ce nom !* »

La nature, dans son immense générosité, est sobre. Elle ne gaspille pas. Elle ne produit aucun déchet. Et c'est à ce prix qu'elle perdure depuis cinq milliards d'années. Nous, qui vivons dans un monde factice, avons à retrouver cette part perdue de notre animalité.

*Notre humilité.*

Contrairement à la monoculture intensive, qui travaille contre la nature, nous devons développer des méthodes agricoles qui travaillent en synergie avec elle. En d'autres termes, tuer cette agriculture centralisée et la remplacer par des agricultures locales. Tuer l'opacité frauduleuse du système actuel. Nous devons nous organiser en communautés productives restreintes, rigoureusement en adéquation avec leurs milieux proches.

En biorégions, donc.

Cette déspecialisation pourrait permettre une dé-hiérarchisation et une reprise de contact avec la réalité du monde. Elle permettrait de revenir après un détour de 12 000 ans vers une société égalitaire à travers une organisation réellement démocratique. Entre humains, bien sûr, mais également entre pays. Ces biorégions, fondées sur une économie de la demande (et non plus de l'offre) et sur des réalités géologiques, hydrologiques, écologiques et géopolitiques pourraient mener vers une gratuité de l'alimentation.

La gratuité alimentaire est le minimum que doit pouvoir assurer une société digne de ce nom !

La multiplication de ces biorégions fournirait une sécurité alimentaire inouïe que les monocultures condamnent. Nous ne cultivons qu'une vingtaine d'espèces (sur les 20 000 comestibles) transportées continuellement à travers toute la planète. Cette situation nous met à la merci d'une éventuelle pandémie en mesure de provoquer une famine mondiale.

Le choix de son alimentation n'est pas un choix de confort personnel et anecdotique. C'est au contraire un choix éminemment politique. Et c'est ce choix qui définira les bases sur les-

quelles nous construirons le prochain monde.

Aurons-nous (occidentaux) un jour la sagesse et le courage de revenir vers notre alimentation ? Celle que la nature a prévu pour nous ? Celle dont la production et la consommation produisent une société égalitaire, qui ne détruisent pas le monde et permettraient à tous les humains de la Terre de manger à leur faim.

Je ne doute pas, que quelques peuplades encore, même si nous remplaçons leur forêt-monde par des palmiers à huile ou des pieds de soja OGM, même si certains de leurs membres arborent des t-shirts Mac Donald, Yamaha ou Total, même si elles respirent l'air que nous avons empoisonné, même si elles boivent l'eau que nous avons pervertie, sachent encore s'alimenter sainement sans détruire le monde.

Nous nous sommes perdus, et ce sont ces peuples "primitifs" qui peuvent nous montrer le chemin vers l'alimentation propre à notre espèce.

Suivons-les.

Jean Lannou  
du groupe le Ferment

## Bibliographie

Je ne suis pas toujours politiquement d'accord avec ces auteurs, néanmoins, ces textes représentent une source d'informations considérables auxquelles nous n'avons pas habituellement accès.

- Confortablement ignorant de Richard A. Oppenlander chez le muscardier.
- Bidoche de Fabrice Nicolino chez Les liens qui libèrent.
- Élever et tuer des animaux de Sébastien Mouret chez PUF.
- Lait, mensonge et propagande de Thierry Souccar chez Thierry Souccar Éditions.
- Amazonie, une mort programmée ? de Hubert Prolongeau chez Arthaud.
- L'alimentation supérieure de Herbert M. Shelton chez Aquarius.
- Ville affamée de Carolyn Steel chez Rue de l'échiquier.
- Que fait l'armée française en Afrique ? de Raphaël Grandvaud chez Agone.
- L'humanité carnivore de Florence Burgat chez Seuil.
- Gluten ; comment le blé moderne nous intoxique de Julien Venesson chez Thierry Souccar Éditions.
- La Terre est un être vivant de James Lovelock chez Flammarion.



# Des colibris & des fables

Une fois n'est pas coutume, je me permettrai dans cette introduction de rappeler quelques éléments de contexte essentiels à la bonne compréhension de l'article qui va suivre. L'objectif du travail critique ci-dessous est de proposer une grille de lecture issue des perspectives de luttes collectives devant les injustices, la casse sociale et le péril sanitaire et environnemental qui rongent nos modes de vie. Ainsi je soutiens toute celles et ceux qui font ou feront dans un futur proche les efforts nécessaires au boycott, total ou partiel, des chaînes de supermarché, qui prônent une agriculture respectant les principes de l'agroécologie, qui prennent leur vélo pour aller au travail ou qui s'engagent d'une manière ou d'une autre pour défendre leurs convictions écologiques. Toutefois être en accord avec ces actes ne signifie pas que nous, les anarchistes, n'avons pas quelques réflexions à apporter sur les lacunes, en terme de potentiel de transformation de la société, de ces démarches si elles s'arrêtent là. Et sur les problématiques politiques posées si les bonnes résolutions environnementales s'accompagnent, in fine, de pratiques politiquement productives ou d'idéologies dangereuses.

Celles et ceux qui me connaissent auront du mal à me confondre avec un colibri, toutefois, comme l'oiseau de la fable, j'ai souhaité apporter une contribution toute individuelle à la société en m'installant en tant que maraîcher bio en 2018 dans le Cotentin. Issu du milieu de l'ingénierie du bâtiment, je débarquais dans un domaine alors inconnu sur le plan professionnel, avec deux associés dans le même cas.

En tant que néophytes des milieux professionnels agricoles, ce monde a vite révélé quelques aspects surprenants dont nous pourrions faire un sujet à part entière. Mais ce qui constitue le

déclencheur de ce papier est l'inquiétante porosité idéologique, aux thèses ésotériques, occultistes, réactionnaires ou individualistes, des acteurs institutionnels, des agriculteurs en "bio", des structures de formation et des "écologues" adeptes des "nouveaux" modes de production et de consommation. Quand bien même cela découlerait d'une bonne volonté initiale, ce phénomène alerte le jeune néopaysan anarchiste que je suis.

## *Bio & Dynamie*

La première expression de cette porosité me fut révélé à l'occasion d'une formation, subventionnée par les agriculteurs au travers du fond VIVEA(1), lorsqu'une intervenante extérieure missionnée par l'Association Bio Normandie(2), organisme financé par les membres de l'association et les deniers publics, et chargé de missions en lien avec l'Agriculture Biologique dans la région susnommée, affirmait que les effets bénéfiques de la biodynamie sur les cultures sont prouvés scientifiquement. Cela sans que la formatrice de l'association ne vienne contredire ou émettre les réserves utiles à ce type de propos.

Mais pourquoi émettre une réserve vis-à-vis de la biodynamie?

Nous-même, avec mes associés, avons cité la biodynamie dans nos pratiques sur un document de communication de notre jeune ferme, sans réellement la pratiquer. Mais le terme est tellement à la mode qu'il s'impose de lui-même et donne une image alternative et positive, sans que nous ayons, à l'époque, réfléchi plus que ça à la portée de cette précision. Il est vrai que le terme passe bien et a bonne presse, il est composé de "bio" et de "dynamie", ce qui peut faire penser qu'il s'agit d'une Agricul-

ture Biologique(3) certifiée, ce qui est vrai. En effet, un produit certifié Demeter(4), le label de la biodynamie, doit avant tout être certifié en Agriculture Biologique. Mais du côté "dynamique", il ne s'agit pas uniquement de respecter les rythmes naturels des saisons par exemple, mais aussi ceux des astres et des constellations. Ici le vocabulaire peut être trompeur.

Ainsi la prudence vis-à-vis de la biodynamie doit être de mise car devant les difficultés économiques du monde paysan, la recherche de nouveaux modèles économiques permettant de se réapproprier la valeur ajoutée de leur production, la masse et la rudesse du travail notamment en maraîchage bio, nous pouvons penser que la pratique de la biodynamie peut être contreproductive. Car la confection fastidieuse, chronophage et pour le moins folklorique, voire inefficace sur le plan agronomique, de préparations biodynamiques n'est pas forcément pertinent dans ce contexte. Ainsi, sans en faire la promotion claire, l'association n'aide pas les participants à se faire un avis sur l'utilité de ces pratiques et à éclaircir l'esprit des agriculteurs, souvent jeunes, et de plus en plus issus de milieux non agricoles.

Pour celles et ceux qui ont pleine connaissance de ce qu'est la biodynamie et d'où elle vient, libre à eux-elles de préparer des potions et de les touiller en formant des "vortex énergétiques". Mais, au-delà de la décision personnelle, cette image du biodynamiste touillant méthodiquement ou frénétiquement ses potions dans un "récipient de dynamisation", ou enterrant des cornes de vaches aux quatre coins de son terrain, participe à rendre l'univers de l'agriculture alternative imperméable aux agriculteurs conventionnels, qui, en plus, font généralement peu d'efforts. Ceux-ci utilisent ce genre de dé-



rives pour discréditer le travail sérieux de nombreux-euses porteur-euses de projets paysans et militants, et cela ralentit la transition vers une agriculture plus saine. La biodynamie si elle est saine, peut avoir des conséquences mentales individuelles ou collectives importantes.

Car il faut rappeler d'où vient cette pseudo-science qu'est la biodynamie. Elle fut développée au début du XXème siècle par Rudolf Steiner, le créateur de l'anthroposophie, mouvement occultiste pouvant être assimilé à une secte. Ses méthodes agricoles sont retranscrites dans son "Cours aux agriculteurs", dont un ouvrage a d'ailleurs été mis à disposition lors de notre seconde séance de formation avec l'association. L'ouvrage en question, édité par Novalis(5), plus grand éditeur religieux du Canada, reprend des inquiétudes légitimes quant aux risques qui pèsent sur l'agriculture moderne mais développe des techniques ésotériques dont l'efficacité agronomique n'a jamais été scientifiquement caractérisée.

On notera tout de même les études de Eugen et Lily Kolisko, a priori publiées en 1947 dans "l'agriculture du futur", ouvrage qui démontrerait scientifiquement l'efficacité des préconisations que Steiner avait précédemment tiré intuitivement de son travail de "perception de l'espace spirituel". Mais Eugen faisait lui-même parti de la société anthroposophique, on peut légitimement douter de la rigueur de la dé-

marche. Et si dans le milieu agricole les conséquences sont déjà significatives, lorsque les anthroposophes s'attaquent à la santé, et qu'il s'agit de soigner des cancers grâce aux biens faits de l'homéopathie dans une clinique anthroposophique, les conséquences peuvent être fatales...

In fine le problème est la place prépondérante que prennent ces dogmes dans la conscience populaire, sans que le contenu de ceux-ci soit réellement connu. Pour découvrir plus amplement la biodynamie, je vous propose alors de suivre sur le net une conférence de Pierre Masson(6), dont le "guide pratique pour une agriculture biodynamique" fut également mis à disposition lors de notre formation. Pour les moins scientifiques vous pourriez être vite perdu par les élucubrations pseudo rationnelles du personnage, pour les plus à l'aise avec les sciences, vous pourrez bien vous marrer, pour celles et ceux qui veulent y croire coûte que coûte, vous en aurez aussi pour votre argent comme on dit.

Finalement, ces croyances, infiltrent les inconscients populaires mais ne sont pas si inoffensifs que l'on veut bien le faire croire. A l'image de l'impact de certaines "fakenews" ou théories du complot, elles traduisent une volonté caractérisée de tromper, mais aussi une défiance inquiétante envers les démarches scientifiques et le matérialisme ouvrant la voie à des raisonnements simplistes, voire totalement erronés. (à suivre)

Jean-Sébastien

Groupe de Cherbourg de la FA

1/ Vivea est un fonds d'assurance formation qui a été créé en 2001 entre les syndicats agricoles (Confédération paysanne,

Coordination Rurale, FNSEA et Jeunes Agriculteurs) et des organisations agricoles (Chambre d'agriculture et CNMCCA) - Source Wikipédia. Ce fond organise et finance des formations pour les agriculteurs. Des formations spécifiques sur la biodynamie sont proposées par ce fond.

2/ L'Association Bio Normandie travaille à promouvoir l'agriculture biologique auprès du monde agricole, des prescripteurs et du grand public. Cette

association n'affiche pas clairement de partenariat avec des acteurs de la biodynamie. Au contraire du MABD : Mouvement pour l'Agriculture BioDynamique qui affiche sur son site Internet des partenariats avec un organisme public comme l'ITAB (Institut Technique de l'Agriculture Biologique), le fond VIVEA, ou le réseau sortir du nucléaire, mais aussi, et de manière moins surprenante la NEF ou la fondation Paul Coroze.

3/ Le label Agriculture Biologique est la propriété exclusive du Ministère de l'agriculture, de l'agroalimentaire et de la forêt qui en définit les règles d'usage. Il valorise les productions agricoles (ou produits transformés) respectant un cahier des charges spécifiques excluant généralement l'usage de produits phytosanitaires de synthèse ou d'OGM. Toutefois, il existe des dérogations pour certains usages et de nombreux produits phytosanitaires restent utilisables en bio s'ils sont issus de "ressources naturelles". Ainsi des pesticides, engrais, fongicides restent utilisables en Agriculture Biologique, comme la bouillie bordelaise, fongicide utilisée pour sa teneur en cuivre. D'autres labels vont plus loin et respectent un cahier des charges plus drastiques : nature et progrès ou bio cohérence par exemple.

4/ Demeter est un label visant à attester de l'application des principes de la biodynamie, il est porté par l'association Demeter France. Ce label est souvent perçue comme une alternative au label Agriculture Biologique, pourtant il vient s'ajouter au label du ministère de l'agriculture.

5/ Novalis est le plus important éditeur religieux du Canada. La maison, fondée à Ottawa en 1936 par la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, publie des revues et des livres principalement à caractère religieux et spirituel, et ce, en français et en anglais. Depuis le 1er octobre 2008, Novalis est une marque de Bayard Canada, propriété des Augustins de l'Assomption. Cette congrégation internationale est propriétaire du groupe de presse Bayard, basé en France mais aussi présent à l'international dont les titres les plus anciens sont le quotidien La Croix et l'hebdomadaire Pèlerin. Source Wikipédia

6/ Voir l'intervention de Pierre Masson lors de la Conférence annuelle internationale du mouvement biodynamique 7 au 10 Février 2018 au Goetheanum, Dornach, notamment disponible sur Youtube.

# Alimentation : enjeux éthiques, écologiques et sociaux.

On sait que la manière de se nourrir ne peut être extraite totalement de la société capitaliste, elle est donc politique. Ce n'est pas une simple question de goût : issue de produits chimiques ou bios, locale ou exotique, animale ou végétale, la production de nos aliments a un impact non négligeable pour les autres êtres humains et pour la planète. Le fait de proposer des plats à prix libres ou fixés a aussi un sens politique.

La production de chair destinée à être mangée, depuis la nourriture de l'animal, la construction et l'entretien du lieu qui l'enferme, jusqu'à son transport en tant qu'être vivant vers un lieu d'abattage, puis en tant que viande (avec la chaîne du froid), implique une organisation sociale particulière, très complexe... surtout s'il faut en fournir beaucoup.

Les capitalistes se sont emparés du secteur de la viande car il était possible de maximiser les profits en multipliant les acteurs qui y participent : chimie, médicaments, machines, transport, transformation...

Beaucoup d'écologistes, de gens de gauche et de libertaires s'accordent pour constater qu'"il y a des raisons politiques pour ne pas manger de viande, en précisant « industrielle »."

Or l'élevage extensif (bio ou non) occupant plus de surfaces, donc de terres que l'élevage intensif, n'est pas adapté à la consommation actuelle en Europe par exemple. Au-delà de la production, il importe donc d'interroger également la consommation.

On cesse de manger les animaux comme on cesse de croire en Dieu. Ce qui paraissait impossible avant le devient. On n'est privé de rien pour autant. Manque-t-il intimement quelque chose au bonheur et à la sérénité des athées, hormis de voir tant d'individus croire encore en une force surnaturelle omnisciente qui les enchaîne à des manipulateurs et qui les font parfois se massacrer ? Manque-t-il quelque chose au bonheur et à la sérénité des vegans... hormis de participer au massacre quotidien industrialisé ? De fait, s'y être mis « en-dehors » n'entrave pas la joie de vivre. On se sent même libéré d'une croyance et d'une pratique fondées sur l'exploitation et la mise à mort d'êtres sensibles que nous appellerons autrui... qui ne sont nullement nécessaires. Et on prend un plaisir immense à concocter et partager des plats végétaux. L'individu s'élève en s'affranchissant de cette croyance en la viande. Combien croient encore qu'il est nécessaire, "naturel" de se nourrir de chair animale et des sous-produits animaux ? Alors que c'est culturel et qu'un questionnement éthique sur cette pratique ne devrait pas être rejeté... Surtout lorsqu'on prétend remettre en cause la domination et l'exploitation. Questionnement éthique qui n'a pas échappé à Elisée Reclus par exemple et à sa mise en pratique correspondante.

Refuser d'user d'un pouvoir, celui de tuer ou de commander la mort d'un être plus faible, n'y a-t-il pas de quoi interroger positivement les anarchistes ?

*« On sait que la manière de se nourrir ne peut être extraite totalement de la société capitaliste, elle est donc politique »*

En effet, si on suit la logique végane, il ne peut être cohérent de vouloir défendre des rapports de domination, de discrimination et d'exploitation parmi les humains. Cela existe sûrement, comme il existe des syndicalistes lutte de classe qui demeurent xénophobes et sexistes... Leurs paradoxes, leurs erreurs, fruits d'une réflexion inachevée, n'invalide pas pour autant la lutte des classes, non ? Refuser l'exploitation jusqu'à celle des animaux tels sont le véganisme anarchiste et l'antispécisme. Dit d'une autre manière, on peut déduire que militer pour la libération animale implique le combat pour l'émancipation humaine par extension, car les humains sont des animaux avec des centres d'intérêts particuliers. Pour les vegans anarchistes, il n'y a pas de séparation radicale. Ce qui les place du côté du continuisme de Darwin – puis de Kropotkine - et de la théorie de l'évolution, contre la vision du monde selon la Genèse ou Aristote. Ce dernier « déclarait que les animaux se plaçaient loin en dessous des humains dans la scala naturæ, à cause de leur prétendue irrationalité, et parce qu'ils n'auraient pas d'intérêt propre [...] c'est la position d'Aristote - selon laquelle les humains et les non-humains vivaient dans des règnes moraux différents parce que les uns étaient doués de raison et non les autres - qui persista largement



jusqu'aux contestations de certains philosophes dans les années 1970. » (Source : Article "Aristote", Wikipedia) C'est cette conception qui est à la base de notre justification de la façon de traiter les animaux en Occident, à laquelle on peut ajouter la Bible : au cinquième jour de la Création (avant même de créer la femme !), « Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. ».

Nous savons que pour des groupes humains, vu leur territoire, il n'est pas possible spontanément de se passer de produits carnés. Mais s'ils souhaitent faire leur révolution, nous les soutiendrons... Tout comme nous soutenons les femmes en lutte contre l'excision, nous ne nous substituons pas à leur lutte, ce qui serait une forme de néo-colonialisme. Et dans les pays où nous vivons, si nous luttons contre l'enfermement et la mise à mort des animaux (ou leur traque), nous nous réjouissons de chaque avancée : consommation de viande bio (d'ailleurs impossible à satisfaire au rythme de la consommation actuelle : seul l'élevage industriel est adapté à un tel niveau), interdiction de la corrida... comme un ou une syndi-

caliste libertaire se réjouit quand, par la lutte, des salariés gagnent une augmentation de salaires, une réduction du temps de travail et une amélioration des conditions de celui-ci. Pour autant, c'est bien l'affranchissement réel que nous visons : en finir avec le travail contraint, place à l'autogestion ! En finir avec la mise à mort des animaux et surtout avec toutes les horreurs qui la précèdent (et elles sont nombreuses...) : libération !

Des détracteurs de la libération animale, voulant coller à une vision des luttes anarchistes, avancent qu'il devrait appartenir aux animaux eux-mêmes de se libérer. D'une, prétendre qu'ils ne résistent jamais quand on les chasse, quand on les bat ou quand on les envoie à la mort, est faux. Nombre d'exemples invalident le propos. Par la lutte physique, par la ruse aussi, ils essaient d'échapper à notre joug. C'est leur infériorité militaire, si je puis dire, qui les contraint à la soumission la plupart du temps.

De deux, même si cela reste relatif, même la société bourgeoise protège ceux qu'elle nomme juridiquement « incapables » : nourrissons, enfants en bas-âge, handicapés mentaux profonds... Faudrait-il leur refuser cette protection, n'aurions-nous aucun de-

voir à leur égard, au motif que leur émancipation ne serait pas leur œuvre directe ?

*« c'est bien l'affranchissement réel que nous visons : en finir avec le travail contraint, place à l'autogestion ! En finir avec la mise à mort des animaux et surtout avec toutes les horreurs qui la précèdent (et elles sont nombreuses...) : libération ! »*

Que d'autres animaux se mangent entre eux est une chose (pas tous d'ailleurs, il y a des animaux végétaliens comme le gorille ou l'oie par exemple... et bien d'autres), mais cela doit-il guider notre comportement ? Ne serait-ce pas le "naturaliser", un moyen de fuir nos responsabilités, nous enfermer dans un déterminisme, une négation de notre capacité à réfléchir, à faire des choix et à nous... affranchir ?

Le rapport que les humains entretiennent avec les autres animaux est le plus souvent un rapport de force, un asservissement et parfois même une réification... Exactement ce que la classe dominante, les capitalistes font des humains qu'ils exploitent. D'ailleurs, cette classe fait-elle une distinction entre les humains et les animaux ? Peu importe le sort qui nous (nous = prolétaires et/ou animaux) est fait, c'est un dégât collatéral pour les puissants, la motivation restant la maximisation du profit et du pouvoir. Tolstoï a pu justement déclarer "Tant qu'il y aura des abattoirs, il y aura des champs de bataille." Aussi refuser ce rapport de force avec les animaux n'est-ce pas un biais, un levier pour casser cette dynamique, pour l'invalider sur le fond philosophique... donc social ? Éthiquement, ce combat ne renforce-t-il pas tous les arguments contre l'exploitation, l'appropriation, la domination... et donc n'appuie-t-il pas notre auto-libération ? D'aucuns craignent qu'accorder des "droits" aux animaux relativiserait, amoindrirait même

ceux des humains. Mais ne peut-on concevoir le contraire : comment accepter des brutalités entre les humains, les rapports d'exploitation si on les refuse envers les animaux ? La lutte pour la libération animale peut donc être vue comme un appui théorique pour les combats intra humains (sans compter que, de fait, le végétalisme libère un surplus de nourriture végétale qui permet de concevoir une production 100 % biologique satisfaisant tous les besoins de la population mondiale... Sans effets à retardement : favorisation de certaines maladies, résidus de pesticides et d'antibiotiques). Pour paraphraser Carlo Cafiero qui démontrait, dans un magnifique texte de 1880, qu' "anarchie et communisme hurleraient de ne pas se trouver ensemble" : anarchie et véganisme ne hurleraient-ils pas non plus à l'identique ? En ce sens, libération animale et émancipation humaine ne font qu'un.

Si l'on veut comparer la consommation de viande aux relations sexuelles (et à leurs plaisirs respectifs), n'est-ce pas plutôt à une relation non consentante avec mise à mort du partenaire qu'il faut le faire ? Ce n'est pas complètement anodin ni non politique, n'est-ce pas ? Ce dont on est sûr, c'est que manger de la viande n'est pas bon pour la santé de celui qui est mangé...

*« Outre que nous ne nous connaissons pas les moyens de nous en passer, constatons que les végétariens et végétaliens consomment beaucoup moins de plantes au final que les amateurs de viande ne le font indirectement via les animaux qui s'en sont nourris. »*

Les vegans ne négligent pas la sensation du goût, d'ailleurs l'usage des épices et de variétés considérables de fruits, graines et légumes particulièrement savoureux, aux couleurs multiples, cuisinés de telle ou telle manière, attestent que satisfaire et flatter ce sens

est important. Ce n'est pas pour rien que les cantines veganes ont eu du succès au-delà du "cercle" végétarien. Cependant, ils et elles estiment que vis-à-vis de ce qui est fait à l'animal, la saveur qu'on en retire est dérisoire et pèse moins dans la balance.

Il est vrai qu'on touche à la question du plaisir et ce n'est pas à écarter.

(Ceci dit, il y a des tordus qui peuvent justifier le viol d'un autre être humain - femme ou homme ou enfant - ou d'un autre animal d'ailleurs... au nom du plaisir... Il en va du plaisir comme de la liberté : ces deux concepts sont à manier avec précaution... Les libéraux sont là pour nous le rappeler...).

Les vegans anarchistes analysent le rapport que l'animal humain entretient avec les animaux destinés à la boucherie, à l'expérimentation etc. comme étant un rapport d'exploitation.

Abstraction faite de la question animale, consommer chaque jour ou même deux fois par semaine un plat carné et ovo-lacté est-ce supportable écologiquement et socialement ? A partir de quand commence une forte consommation (et donc production pour la satisfaire) ?

Les écologistes nous proposent de "limiter la consommation de poisson de manière à renouveler les stocks".

Quelques extraits d'un très bon article du Monde diplomatique de novembre 2012 intitulé "ravages de la pêche industrielle en Afrique" affaiblissent ce point de vue : "Contrairement aux

idées reçues, il ne suffit pas de s'arrêter de pêcher pour que les poissons reviennent". "La surpêche" (perturbe) « l'ensemble du réseau trophique, c'est-à-dire toutes les chaînes alimentaires existant entre les organismes, parfois de manière irréversible".

Certains pays, dont les ressources végétales ne peuvent couvrir l'intégralité de leurs besoins, ont besoin de cet apport alimentaire. Or, sans même se préoccuper du sort des poissons, si on se positionne simplement du point de vue des humains, le Monde diplo n'hésite pas à citer "Ce sont ceux qui n'ont pas besoin de poisson, les habitants des pays riches, qui consomment 80 % des prises".

Ainsi, dans nos contrées, à la nourriture végétale variée et abondante, ne faudrait-il pas (tendre à) s'abstenir de consommer totalement de poissons tout simplement pour laisser vivre les populations qui n'ont pas ce choix ? "En France, la consommation annuelle de poisson par habitant était de 18 kg en 1961 contre 35,2 kg en 2005. Pour une population passée de 45,4 millions à 62,7 millions..."

D'autant que l'humanité s'accroît... Ce qui implique de réduire de plus en plus la consommation par habitant... Pour les vegans, une autre dimension est retenue pour évaluer cette activité : "Les mers, lacs et cours d'eau sont hérissés de pièges humains qui conduisent à la mort des dizaines (centaines) de milliards d'animaux chaque année : des animaux, c.à.d. des êtres sentants, qui peuvent éprouver la souffrance et qui possèdent des capacités cognitives.



(...) Comme le reste des vertébrés, les poissons présentent un riche éventail de comportements complexes, (...) l'apprentissage joue un rôle central dans le développement de leur comportement. [...] Les poissons ont en réalité une mémoire à long terme impressionnante, comparable à celle de la plupart des autres vertébrés. Leur système nerveux comporte à la fois des composantes analogues et des composantes homologues à celles des mammifères, et il est capable d'à peu près la même puissance de traitement". "Les poissons présentent des comportements d'évitement des situations repérées comme douloureuses." "Parmi les invertébrés, les céphalopodes (pieuvres, poulpes) présentent des capacités de mémorisation et d'apprentissage remarquables, dont l'apprentissage par observation d'un congénère". "Artisanales ou industrielles, durables ou pas, la pêche impose une agonie longue et douloureuse à la plupart de ses victimes : les animaux tirés vivants de l'eau peuvent suffoquer longtemps avant de mourir. Pris à l'hameçon, harponnés, coincés dans des filets, ou traînés dans des chaluts où ils frottent les uns contre les autres parmi des débris divers, le calvaire commence pour eux bien avant la sortie de l'eau. Lorsque la remontée forcée du chalut a lieu à partir d'une certaine profondeur, la décompression devient insoutenable ; il arrive alors que la vessie natale éclate, que les yeux sortent des orbites ou que l'œsophage et l'estomac sortent par la bouche". (Extrait du site [www.viande-info.fr](http://www.viande-info.fr))

Voilà pourquoi, partout où c'est possible, les vegans s'opposent au cycle pêche ou élevage-consommation de poissons et voilà pourquoi ils et elles militent pour rendre le plus possibles les conditions pour s'en passer.

Il nous est parfois opposé le sort réservé aux plantes. Outre que nous ne nous connaissons pas les moyens de nous en passer, constatons que les végétariens et végétaliens consomment beaucoup moins de plantes au final que les amateurs de viande ne le font

indirectement via les animaux qui s'en sont nourris.

Le véganisme est parfois attaqué comme étant une recherche de pureté et une peur mystique de la mort. Pour le premier point le risque peut être un repli sur la sphère individuelle, oubliant la transformation sociale.

Pourquoi refuser le cuir ? Toutes les raisons de s'opposer à l'élevage industriel sont réunies.

Si on peut faire autrement, la peau d'un animal, comme sa fourrure, sont plus à leur place sur l'animal, qui ne possède que ça, que sur nous. Le cuir n'est pas un « produit dérivé » de la mise à mort d'un animal pour sa viande, mais joue un rôle dans la rentabilisation de l'élevage. Pourtant, sur un plan théorique, un vegan peut manger un animal mort accidentellement ou naturellement (à la suite d'un arrêt cardiaque par exemple). En soi, ce n'est pas la mort qui pose problème mais l'acte de tuer... et ce qui précède : enfermement et transport ou traque... lesquels impliquent souffrances diverses. Je peux ainsi ramasser une plume dans un bois ou même m'emparer d'un os dont je pourrais avoir tel ou tel usage. Je pourrais même (sur le plan théorique) me vêtir d'une peau d'un animal que j'aurais trouvée. Sur la côte, j'ai déjà ramassé des "os de seiche" par exemple. Ce n'est donc pas un refus de la mort mais effectivement un refus de tuer. Et il y a un problème ?

Pourquoi refuser les laitages ? Tout simplement parce que le petit de l'animal est généralement éliminé (et souvent maltraité avant), sauf s'il est utilisé pour renouveler le troupeau. Exemple : pour la production de lait de chèvre (700 000 chevreaux + 140 000 chèvres de réforme sont concernés en France chaque année). C'est du même tonneau pour les veaux.

"La chèvre met bas, sa portée lui est retirée dans les 24 heures ; 8 à 15 jours après la naissance, les chevrettes et chevreaux sont écornés et castrés à vif (pour les mâles).

Les chevrettes vivent en lieu clos de 0,5 à 1 m<sup>2</sup> par animal (moins de 5%

des élevages sont en pâturage), elles sont sevrées en 2 mois puis alimentées jusqu'à 7 mois pour être mise en reproduction "naturelle" (15 jours avant la saillie : pose d'éponge vaginale, rupture artificielle de l'hymen, injections afin d'optimiser la fécondation) puis lorsqu'elle devient chèvre l'insémination artificielle sera pratiquée. (Source : revue "Réussir la chèvre")

La chèvre peut produire jusqu'à 5 litres de lait par jour.

Les chevreaux élevés pour leur chair sont abattus entre 4 et 8 mois d'âge ».

Les chèvres/vaches laitières sont envoyées à l'abattoir quand elles n'ont plus la force d'enfanter, qu'elles sont malades (exemple : boiterie à cause des mamelles trop lourdes, complications liées aux accouchements) ou qu'elles sont moins rentables, à peine arrivées à la moitié de leur vie et ce y compris dans les petits élevages traditionnels ou bio. On parle alors de vaches ou chèvres « de réforme ».

Quoiqu'il en soit, avec la croissance démographique en cours, une plus grande végétalisation de notre alimentation est inévitable pour ne priver personne. Évidemment, elle sera insuffisante avec le régime capitaliste car celui-ci stockera des céréales pour faire monter les prix et jouer la spéculation... et il réservera la consommation de viande à la minorité dirigeante.

... Bref, il me semble que le véganisme anarchiste devrait être regardé comme une nouvelle réflexion et pratique radicales : celles qui s'attaquent au problème de la domination à sa racine. L'anarchisme n'aurait-il pas à gagner à labourer le débat sur le sujet plutôt qu'à le rejeter et à se faire la défense de l'ordre spéciste existant ?

*« Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve les tortures infligées aux bêtes » Louise Michel*

Et si la bonne Louise n'avait pas eu ce déclic ?

Flage Olet (groupe René Lochu, Vannes)

# Grenouilles façon Élysée Reclus : plat de de « résistance » pour les végétarien.ne.s

Depuis six siècles et plus, nos ami.e.s d'outre-Manche aiment à nous appeler Frogs, Froggies, ou in-extenso « Frog eaters » – les horribles « Mangeurs de grenouilles ». Il est vrai que c'est bien en France que ce plat est le plus consommé avec plus de 3000 tonnes par an, et à tel point que tel le Dodo de l'île Maurice, nos amis batraciens ont disparus de Martinique et de la Guadeloupe. C'est peut-être ce qui a motivé Élysée Reclus (1839-1905), grand activiste et théoricien de l'anarchisme du 19<sup>ième</sup> siècle à mobiliser de concert ses convictions de légumiste et un certain respect de notre tradition culinaire pour imaginer puis diffuser, non sans humour, la recette végétarienne des grenouilles aux épinards.

On doit cette trouvaille au journaliste Adolphe Brisson (1860-1925) qui fait le récit de sa découverte, dans un petit livre de préparations culinaires pour végétariens qui « traîne » sur le bureau du poète Maurice Victor Bouchor (1855-1929).

La recette des « Grenouilles Élysée Reclus aux épinards » décrit la préparation de petites farces composées de pain, persil, cerfeuil, œufs et beurre, et qui n'ont bien sûr de la grenouille que la taille. Si l'on ne doute pas dans ces pages de l'inexistence de Dieu, on ne peut être hélas tout aussi certain de l'inexistence de son compère le Diable

qui aime à se cacher dans les détails. C'est pourquoi le Monde Libertaire vous offre le protocole très précis qui vous permettra de réussir à coup sûr ce met tout autant délicieux que révolutionnaire et respectueux de nos amies les bêtes.

#### Ingrédients :

- Deux petits pain à un sou,
- Deux cuillères à soupe de persil haché et autant de cerfeuil,
- Cinq œufs,
- Vingt grammes de beurre frais,
- Une bonne assiette d'épinards.

#### Procédé :

1. Les feuilles d'épinards doivent être échaudées et placées sur un tamis.
2. Coupez les petits pains en tranches fines et trempez les dans du lait ; exprimez-en ensuite le lait qui est de trop
3. Ajoutez le persil dans le cerfeuil, qu'on aura fait d'abord mijoter dans un peu de beurre.
4. Prenez trois œufs, faites-en des œufs brouillés, et ajoutez-les à la masse ainsi que les autres œufs et le beurre frais, en prenant soin de bien remuer.
5. La farce ainsi obtenue est enveloppée dans chaque feuille d'épinard. On replie les feuilles avec soin, de façon que la farce ne puisse pas passer pendant la cuisson.
6. Prenez une casserole. Beurrez-la ; ajoutez-y un peu d'eau ; mettez-y vos

grenouilles, que vous laissez ici pendant une demi-heure.

Servez chaud avec une sauce blanche bien relevée – mort aux vaches et longue vie aux grenouilles !

Nuage Fou



# Tu ne mangeras point le sang de ta mère

Jean-Anthelme Brillat-Savarin, seigneur de Pugeu, avocat, et un temps premier violon au théâtre de New-York, a écrit : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ». Il résumait ainsi une très vieille croyance, fondée sur une encore plus ancienne réalité. La réalité : la vie mange la vie. La croyance : manger un autre être vivant ne va pas sans problèmes, dont trois principaux : l'être que l'on absorbe se vengera-t-il ? Est-il pur (propre) ou impur (sale) ? A-t-on le droit de tuer la vie pour sauver la vie ? En gros depuis l'invention des villes, on craint moins la vengeance des proies. Et c'est dans les villes que l'on a commencé à se poser la question de la légitimité, ou non, de la consommation de viande. En revanche, pureté ou impureté, nous restons en plein dedans ! Nous n'examinerons pas ici si le moderne désir, rationnel et louable, de ne pas manger de produits dangereux n'est pas... alimenté par un très archaïque désir de pureté. Non, mais nous allons examiner l'une des conséquences les plus inattendues du fait que nous mangeons la vie d'autres êtres vivants, et que ce vol nous inquiète, et que nous ne sommes pas très sûrs de ne pas devenir impurs à notre tour, si nous consommons la chair d'animaux impurs.

Manger du cochon ? Oïnk !

Ce qui suit n'est pas un digression, c'est le point de départ. Les femmes font peur aux hommes. Parce qu'elles saignent, mais ne meurent pas. Sorcières !!!! Comble de puissance, de mystère et de danger, elles perdent le liquide-qui-fait-mourir-si-on-le-perd par l'orifice même où elles donnent la vie. Sorcières !!!! Qui est en plus l'orifice où l'érection masculine et le tonus

masculin s'écroulent. Sorcières !!!! Ces sorcières qui ne meurent pas quand elles le devraient, qui donnent la vie par là où part à l'extérieur un fluide qui doit rester strictement intérieur et qui abattent les donjons mâles sont en plus celles qui nous nourrissent. Car on ne connaît aucune société humaine où les femmes n'accomplissent pas l'écrasante majorité des tâches culinaires.

Cette insensée maîtrise de tous ces aspects de la vie a rendu bien des hommes jaloux. On lit dans « The island of menstruating men : religion in Wogeo, New Guinea » que dans plusieurs tribus papoues les hommes envient tant la menstruation des femmes que plusieurs fois par an, ces messieurs se saisissent des pinces d'un gros crabe, entrent dans la mer à mi-corps, se masturbent un peu afin d'avoir plus de sang dans leur pénis, puis se le déchirent avec les pinces du crabe. Joie, ils perdent alors du sang sans mourir, comme les femmes ! Ne croyez pas que ceci soit limité à la Nouvelle-Guinée. Des rituels similaires ont été décrits un peu partout sur la planète. Une fois que l'on a lu cela, on se souvient n'avoir jamais été bien convaincu par les explications traditionnelles d'un rituel bizarre, la circoncision. Et l'on se met à soupçonner que la circoncision est peut-être, entre autres, une preuve à usage unique de saignement génital non mortel, bref de capacité à la menstruation.

Non, toujours pas de digression. Sang menstruel, circoncision, nous voilà transportés en plein judaïsme et en plein islam. On peut ressentir de la jalousie devant le sang menstruel. On peut aussi ressentir de la terreur. Alors, il faut éloigner la sorcière. On sait que

toute synagogue qui se respecte organise un « mikvé », un bain rituel où se rendent les femmes dont les règles s'arrêtent, afin d'en ressortir pures et fréquentables. Car une femme impure (qui a ses règles) rend impur tout ce qu'elle touche. Les ultra-orthodoxes de Jérusalem se sentent donc le droit de réclamer des bus pour hommes et des bus pour femmes. (Oui, pour femmes aussi, il faut bien qu'elles aillent travailler et faire les courses...).

En d'autres termes, les femmes, telles que vues par le judaïsme (et dans une large mesure, par le christianisme : les règles ne font-elles pas tourner la si chrétienne mayonnaise ?) sont un dangereux réservoir d'une substance non seulement peu ragoûtante, mais surtout dangereuse.

On objectera que le judaïsme interdit de verser le sang humain, substance sacrée. Oui « sacer », c'est-à-dire, en bon latin, à la fois auguste et dangereuse. Et les femmes, en particulier les femmes non enceintes (quelle coïncidence, les femmes enceintes n'ont pas de règles !), y sont nettement plus dangereuses qu'augustes.

Et quand on abat un animal, voilà la sale bête qui se met à avoir des règles elle aussi, la voilà qui pisse le sang. D'où la véritable raison de l'interdiction de consommer le sang des bêtes abattues, en judaïsme et en islam. « Ne pas usurper le privilège de Dieu, qui seul donne et reprend la vie » ? « On n'est pas des bêtes » au musée rouge du sang de leurs proies ? Justifications postérieures et qui sentent leur théologien à cent pas.

Non – Manger du sang ? Mais c'est risquer de devenir une femme !

Nestor Potkine

# Prédateur Social

Dans son monstrueux 4X4 citadin, Monsieur Gaétan de la Conchy tapote fébrilement le volant cuir pleine peau. Douze minutes de retard, l'homme qui doit le rejoindre profite de l'ascendant qu'il a sur notre presque quadragénaire de choc.

Monsieur Gaétan de la Conchy, né avec une cuillère en argent dans la bouche, enfance privilégiée, études sans embuche. ENA de Strasbourg promotion Léopold Sédar Senghor avec un certain Emmanuel Macron. Promotion au classement annulé par le Conseil d'Etat au motif que l'école n'avait pas organisé le concours dans des conditions respectant l'égalité entre les élèves...

Monsieur Gaétan de la Conchy n'est pas pour l'égalité entre les individus. Comprenez... la pyramide sociale, c'est une réalité. Ainsi notre homme comprend tout à fait qu'une toute petite poignée d'ultra-privilegiés possède autant que l'ensemble du troupeau... Faut savoir ce que l'on veut et où l'on se situe. Y a ceux qui ont « tout » et ceux qui sont « rien ». Y a les winners et les autres. Les autres... malheur aux vaincus !

*« Je vois une bouche qui s'ouvre / Comme un trou noir / Et qui n'a pas la force d'exhaler un cri. / Je crois voir un vieillard / Au visage ridé. / On me dit c'est un enfant, je n'en crois rien. [...] »*

Une voiture ralentit, va se garer dans le plus noir de l'obscurité. Le smartphone à la pomme de Gaétan vibre.

« J'ai ce que vous recherchez alors si vous avez de quoi vous l'offrir... »

Gaétan de la Conchy prend l'attaché-case posé à la place du mort. Un simple attaché-case banal, sans aucune valeur, tout à fait inapproprié dans l'histoire de

notre homme. Pour l'instant...

Lorsqu'il est en mode « gestion des ressources », Gaétan de la Conchy arbore un bagage Niloticus, habillé de cuir précieux de crocodile, l'incarnation même de l'élégance masculine. 38 000 euros... Soit 2 ans et 8 mois de SMIC...

Son Niloticus « Louis Vuitton », lui a été offert comme cadeau de bienvenue lorsqu'il a pris ses fonctions de Directeur des Ressources en Humains chez LVMH.

Elevé et Moche... Son PDG, Bernard Arnault, a vu sa fortune augmenter de 24,4 milliards d'euros en 2015 soit 2,8 millions d'euro par heure... Soit nettement plus que le montant (14,04 milliards d'euros) que va déboursier Emirates pour la commande de 36 Airbus A380. C'est surtout l'équivalent de 1 373 874 années de smic brut (montant de 2017), 8 750 années de travail pour les 157 ouvrières de l'usine ECCE (sous-traitante LVMH) de Poix-du-Nord. Si l'usine n'avait pas été délocalisée en Pologne en 2007 afin de réduire les coûts de production...

« Trop coûteuses les ouvrières ! »

Gaétan de la Conchy parle de ces femmes laissées sur le carreau comme il aurait pu parler d'un troupeau. En bon éleveur, prêt à échanger des salers, vaches magnifiques, contre des prim'Holsteins, véritables machines à lait sans saveur. Gaétan de la Conchy, se considère comme un honnête éleveur d'humains. D'ailleurs, ne vient-il pas d'entendre sur France Info qu'un footballeur allait être vendu par son club alors qu'un autre allait être prêté...

Gaétan de la Conchy connaît l'homme là-bas, dans le noir. Le scintillement de la braise de la cigarette

dans le rétro indique que l'homme l'observe. Gaétan vient s'approvisionner...

Gaétan de la Conchy est le dernier rejeton d'une longue lignée de « sangs bleus » qui trompaient leur ennui à grands coups de parties de chasse.

« Pandi panda, petit ourson de Chine... » Gaétan de la Conchy est d'humeur joyeuse. Lui, le prédateur, le chasseur de gibier exceptionnel. Forcément, digne de lui... Lui, donc, ne pouvait s'empêcher de rire en pensant à tous ces écolos, tous ces enfants, tout ce troupeau marqué au fer du WWF et de son panda...

WWF : World Wide Fund (Fonds mondial pour la nature) initialement le World Wildlife Fund (Fonds mondial pour la vie sauvage). Créé en 1961 par un quarteron de passionnés de safaris, le WWF avait pour but premier la restauration des écosystèmes pour les transformer en champ de tir pour chasseurs sportifs avides de trophées.

Gaétan de la Conchy, le casseur d'humains, le prédateur si bien placé dans la pyramide socialo-alimentaire, a un vice caché que seul connaît l'homme dans la voiture... S'offrir ce que la loi interdit... parce que la loi, les lois ne sont faites que pour asservir le troupeau des exploités.

« Les cons ! »

François Mitterrand ne s'embarassait pas avec la loi... Ni Alain Juppé d'ailleurs... Leur plat préféré : un petit oiseau au nom de bruant ortolan. Comme chaque année à la fin de l'été, 30 à 50 000 de ces malchanceux volatiles migrateurs sont capturés dans les Landes.

Ils sont ensuite tués après avoir été engraisés 3 ou 4 semaines dans le

noir et noyés dans l'Armagnac. Leur dépouille cuisinée est ensuite réduite dans la bouche et avalée d'un seul trait, dans une bouillie de chair, d'os, et de viscères.

Sous couvert de tradition, cette chasse est surtout très lucrative pour les braconniers, puisque la vente d'un seul oiseau sur le marché noir rapporte jusqu'à 150 euros...

Gaétan de la Conchy est là, suite à une petite annonce :

« Viande pour l'élite. Appeler aux heures des repas au... » Suivait un numéro de portable.

Alors il avait appelé, lui de l'élite... et on lui avait expliqué... Viande d'animaux hautement protégés...

« [...] Demain quatre milliards de créve-la-faim / Auront-ils seulement la force de rêver ? [...] »

L'échange est vite fait. Un sac isotherme contre le contenu de l'attaché-case basique soit la modique somme de 2 500 euros le kilo de viande rare et prohibée.

Vite rentré, go fast, attitude de conspirateur et puis la préparation du morceau de viande interdite...

« [...] De rêver qu'ils mangent un riche bien gras. / Un riche bien gras, bien rose, / Jusqu'à en crever. / Lui casser le crâne, percer la dure-mère, / Boire jusqu'à la lie la bonne matière grise. / Intelligence d'où n'est pas sorti / Le désir, la simple idée de partager. [...] »

Demain, le DRH repu continuera à gérer son troupeau d'esclaves puisque c'est ainsi qu'il parle des femmes et des hommes travaillant sous son contrôle. Ces hommes et ces femmes qu'un

gouvernement défenseur de « l'écosystème social » façon WWF livre encore un peu plus aux hordes de prédateurs. Emmanuel Macron, Muriel Pénicaud, le MEDEF... à qui le tour.

Mais demain ne viendra que demain... Pour l'instant, Gaétan de la Conchy vient - à l'insu de son plein gré - de convier à sa table un morceau de l'homme d'affaires dont on était sans nouvelles depuis une dizaine de jours...

Biscotte.

Les extraits sont tirés de la chanson « Dure-mère » de François Béranger. Album éponyme.



# « Les territoires du vivant » de Mathias Rollot

Cet ouvrage est clairement ce qui est annoncé : un manifeste biorégionaliste.

Mathias Rollot nous livre ici un essai concis d'une grande pertinence. Le propos est dense mais éclairé. Il y brosse la trame d'un futur plausible désirable.

Exister au sein d'un milieu produit dans celui-ci une boucle à rétroaction : l'humain façonne le monde qui à son tour le façonnera, dit l'auteur, et il opère un état des lieux affligeant de notre manière d'habiter celui-ci par une architecture dangereusement servile, strictement anthropocentrée et qui nous a arrachés d'une réalité complète, pourtant habitée par d'autres. Animaux non-humains, végétaux, champignons, bactéries, océans, sols, climat, etc.

S'il entre dans son analyse par la porte de l'architecture (l'habitation est un "repaire repère") c'est qu'il est architecte bien-sûr, mais aussi et surtout c'est qu'elle est la clé de voûte de l'artificialisation du monde.

Il démontre que le bâti moderne, car on ne peut plus parler d'architecture, participe efficacement à la macdonaldisation contemporaine du monde et des êtres. À la désertification intérieure de l'être, à sa transformation en automate fabricant et/ou achetant des biens inutiles à sa subsistance. À son éviction du monde. À sa désincarnation.

Dans notre habitat, l'intérieur est infesté par l'extérieur qui s'y glisse grâce aux technologies actuelles et en particulier à nos écrans.

L'organisation du monde en biorégions permettrait une réappropriation politique démocratique et sensée, non destructive du vivant. "Parce que ceux et celles qui résident en un lieu connaissent ce dernier mieux que qui-

conque (dans ses contenus, fonctionnements, secrets et fragilités), il importe de leur déléguer les moyens de la préservation de celui-ci."

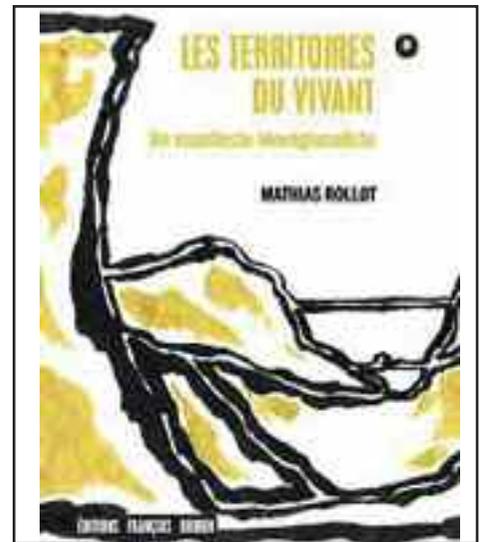
Même si "La catastrophe écologique a déjà eu lieu" et que nous vivons d'ores et déjà dans un monde post-apocalyptique, la disparition de l'humanité n'est pas pour autant certaine. Il faut donc se préoccuper de ce qu'il advient "ici et maintenant" avant cette contingente échéance.

L'auteur développe finement ce qu'habiter signifie pour l'habitant : satisfaire ses "besoins existentiels et insistentiels" par une relation étroite et non destructive avec la biosphère dont l'humain n'est qu'un composant.

Sa pensée se déploie en cinq axes de réflexion : "l'antispécisme, l'anti-déterminisme, l'antinationalisme, l'antiracisme et l'anticapitalisme", nous offrant une perspective de la biorégionalisation comme outil révolutionnaire.

Au passage, il met également en garde contre une éventuelle et dangereuse récupération que pourrait – bien qu'antinomique ! – en faire l'extrême-droite.

Définir une biorégion est délicat et complexe. Ses limites ne seraient pas obligatoirement cartographiques, linguistiques ou paysagères. Elles seraient poreuses et mouvantes, à l'instar du monde naturel. On parle bien ici de changer radicalement de mode de penser. Une biorégion se fonderait à partir "des synergies écosystémiques particulières" locales, entre humain et non-humain, serait autonome et en relation avec d'autres biorégions. Elle est, selon l'auteur, l'unité basique de construction d'un monde réincarné et solidaire.



"C'est en sauvant les parties que l'on sauvera l'ensemble."

Cet essai est pointu. Bien qu'écrit dans un langage accessible, ce n'est pas une promenade de santé, c'est un livre-outil solide qui peut amener le lecteur à réfléchir à la constitution de la société égalitaire biorégionalisée du prochain monde.

Enfin, je me réjouis que ce livre ne soit pas traduit de l'américain ! Et ce ne sont pas là des propos xénophobes : ce texte n'est pas un produit d'importation que nous aurions à adapter à nos cultures, mais bien un texte "vernaculaire". C'est justement ce qui lui donne cette puissance et qui nous oblige.

L'auteur insiste : Ça se passe "ici et maintenant."

Et pour le dire avec lui : "Il ne reste que peu de temps."

Jean Lannou du groupe Le Ferment

Les territoires du vivant Un manifeste biorégionaliste Mathias Rollot Éditions François Bourin 250 pages ; 20€

# « Bullshit jobs » David GRAEBER

Au travers de son ouvrage « Bullshit jobs », David GRAEBER, suite à son article paru en 2013 sur le sujet, nous entraîne dans les méandres de ce type de boulot vides de sens, qu'il définit de la manière suivante : « Un job à la con est une forme d'emploi rémunéré qui est si totalement inutile que même le salarié ne parvient pas à justifier son existence, bien qu'il se sente obligé pour honorer les termes de son contrat , de faire croire qu'il n'en est rien.>>

Les travailleurs qui les exercent se répartissent en 5 catégories :

Les larbins qui permettent à d'autres de développer un égo surdimensionné : Les cireurs de chaussures, les liftiers, une majorité d'employés de bureau ...

Les porte- flingue destinés à effectuer le travail qui comportent un zeste d'agressivité : les milices nationales civiles, ou militaires, les lobbyistes, les avocats d'affaires ... En fait, toute activité impliquant des effets délétères sur la société.

Les rafistoleurs dont le job consiste à régler des problèmes qui ne devraient pas exister, souffrant pour un certain nombre d'entre eux de ce que Freud a nommé « la névrose de la ménagère », douleur morale qui fait suite à l'impératif de réparer les dégâts causés par « une hiérarchie incompétente et négligente. »

Les cocheurs de case, remplissant à longueur de journée des fichiers, permettant à une organisation de justifier d'une activité qu'elle n'exerce pas, par le biais de statistiques, d'audits ...

Les petits chefs qui se divisent en deux sous catégories : Ceux qui se limitent à distribuer le travail, et ceux qui créent des activités dénuées de sens qu'ils confient à leurs subalternes et dont ils surveillent activement la mise en œuvre. David GRAEBER les nomme « bullshiteurs » ...

Selon l'auteur, dans cette grande va-

cuté professionnelle, si 37 % sont des jobs à la con, et si 37 % des 63 % restants s'exercent en soutien à des jobs à la con, alors un peu plus de 50 % (50,3%) du travail relève des jobs à la con au sens le plus large.

David GRAEBER s'interroge avec brio et avec une grande rigueur scientifique sur ce phénomène et son développement exponentiel.

Il démontre, par exemple, les effets délétères de cette vacuité subie par les travailleurs, tel que « le traumatisme de l'échec à influencer », source de dissonance cognitive, engendrant des comportements pathologiques de type schizophréniques, narcissiques, phobiques.

Il pointe aussi l'exacerbation des relations sadomasochistes entre les différents protagonistes coexistants dans ce vide professionnel intersidéral : « Le dominé implore un signe de reconnaissance au dominant, qui, lui, s'empresse de le dépersonnifier en le soumettant à sa volonté arrogante. »

Il déroule ainsi sous nos yeux , un argumentaire nous démontrant , de façon tout à fait probante , que le développement de ce genre de boulots ,notamment en milieu F.I.R.E. ( finance , immobilier , assurance ), mais pas que , s'imbrique parfaitement avec , le patriarcat ambiant , le sexisme , la survenue du capitalisme financier mondialisé ,et une certaine approche , plutôt brune , de la société humaine , où l'individu se doit et consent à son insu , d'être occupé à n'importe quel prix pour ne pas penser .

L'auteur invite à dessein et tout à fait à propos, dans ce travail très fouillé de recherche, l'histoire, la sociologie, la

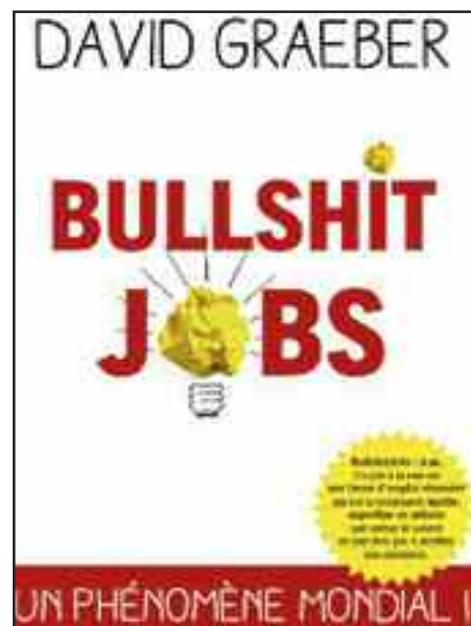
psychologie, l'anthropologie, la symbolique et la politique.

En conclusion, il propose, en autres moyens, pour nous déconnecter du monde du travail et pour nous réapproprier notre réflexion, l'instauration d'un Revenu Universel de Base, non néolibéral, à savoir non coercitif et libérateur des contraintes financières, favorisant ainsi l'apparition de communautés humaines créatives, égalitaires, et valorisantes pour tous.tes.

Laureldi

<<Bullshit jobs>> de David GRAEBER, 405 pages, Septembre 2018, Edition Les Liens Qui Libèrent.

David GRAEBER est docteur en anthropologie, économiste et professeur à la London School of Economics, C'est un des intellectuels anarchistes le plus en vue actuellement et auteur de : « Dette :5000 d'histoire. »



# "Sécurité Maximale / Le miroir déformant" de Paul Malo

Paul Malo est décidément un bel écrivain. Lorsque nous ouvrons son livre – Sécurité Maximale – impossible de le refermer. Nous sommes tellement pris par le côté haletant de son récit que nous voulons poursuivre. Nous nous immergeons dans une aventure passionnante aux rebondissements multiples. L'auteur vivait au Canada. Arrêté pour meurtre, il est embarqué dans un parcours qui va durer treize ans et demi au sein de nombreux pénitenciers québécois. Cette histoire correspond aux deux premières années dans les quartiers de Haute Sécurité où fut incarcéré Paul Malo.

L'arrestation provoque un état de choc, et l'incarcération parachève l'anéantissement. Privé de liberté, Paul sombre dans un désespoir auquel s'ajoute une profonde culpabilité. Il a ôté la vie...

Mais la réalité de la prison ne lui laisse pas le temps de s'abîmer dans des états d'âme. La taule est un univers impitoyable. Paul comprend vite que, s'il veut survivre, il ne doit pas montrer le moindre signe de faiblesse. Il découvre comment, ceux qui sont faibles ou ne respectent pas les règles particulières des prisonniers se font massacrer.

Il constate aussi à quel point les surveillants – que les détenus canadiens appellent les screws – sont injustes et violents. Ils tabassent les détenus à tour de bras et de poings. Il apprend sans tarder à se faire respecter. Il évite tous les pièges, se présente comme un

homme droit, réglo, sans peur et extrêmement réactif. Il intervient calmement, évite des bagarres, protège ses camarades des screws et ne provoque pas le moins du monde les gardiens.

Trois détenus sont prêts à s'entre-tuer ? Il confisque les armes et va les jeter sous le nez des surveillants. Il évite ainsi le pire à ses camarades qui lui en gardent une reconnaissance à vie.

Il nous faut aussi évoquer son histoire avec une marmotte. Issue d'une fratrie dont elle est la plus faible, il arrive à la nourrir à part, afin de lui donner des forces. Elle vient le rejoindre sous le grillage qui entoure la prison et finit par manger dans sa main au pied de sa cellule. Il est, hélas, un certain temps absent à cause de son procès. Ses voisins de cellule lui raconteront à son retour que le « marmotton » est venu l'attendre pendant des heures devant sa cellule...

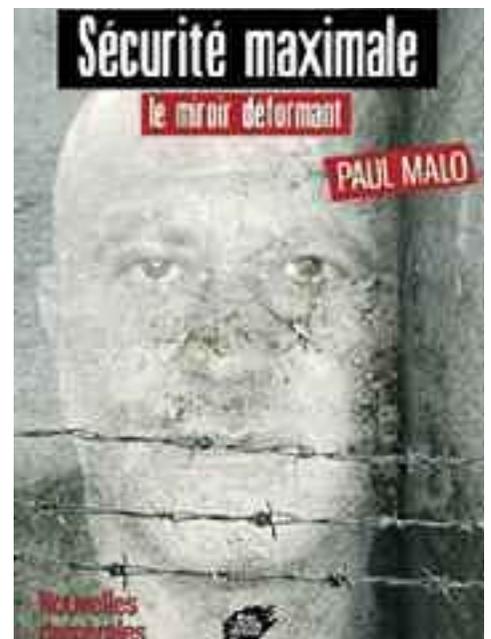
Paul Malo est un homme extrêmement sensible et généreux. Il montre une grande solidarité envers ses codétenus et refuse, de ce fait, de participer aux bagarres qui se répètent sans cesse. Il écrit : « Il y avait tellement de violence autour de moi que je pensais devenir fou, je ne le supportais plus ». Certains potes lui disaient : « Tu es très gentil Jipi (son surnom), trop gentil, tu es trop sensible ». À la longue, il devient une référence dans les prisons. Il est surnommé le Français.

Dans son livre, Paul Malo nous

brosse, avec un immense talent, le portrait de prisonniers hauts en couleur. Les jurons québécois sont savoureux et cocasses. Paul est aujourd'hui scénariste avec le réalisateur Alain-Michel Blanc et co-animateur de l'émission Ras-les Murs, sur Radio Libertaire.

Jacques Lesage de La Haye  
Émission Ras-les-Murs / Groupe Berneri

Après avoir présenté son livre à la Librairie Publico (75011), et à la librairie La Gryffe (69007), Paul Malo présentera Sécurité Maximale à la Librairie Quilombo le jeudi 24 janvier 2019 à 19h (75011).



# À ta santé, Gaston Couté !

Une fois n'est pas coutume à cette époque de publicité, d'éléments de langage, de langue de bois et langue de pute, Qu'a pataugé dans la bêtise, / La bassesse et la crapulerie / Coumm' des vrais cochons qui pataugent, usons des mots même galvaudés : Les œuvres complètes de Gaston Couté qui paraissent aux Éditions Libertaires sont un événement éditorial, une aventure qu'à bien tournée, et ce à plus d'un titre.

Mon verre est vide. Une autre absinthe !

Une quarantaine d'années déjà que Vent du ch'min publiait la seule édition complète en cinq volumes depuis longtemps épuisés du poète et chansonnier né à Meung-sur-Loire en 1880 et mort à 31 ans de misère comme on dit pudiquement. C'est un pauvre bougre que l'on emmène / Pour l'enterrer dans l'champ d'naviots ! Injuste destin quand on sait que pas moins de 180 interprètes de 1903 à nos jours ont chanté ou dit du Couté en français, en argot, en beauceron, de la même Piaf à Lavilliers en passant par Gérard Pieron ou Bernard Meulien.

Mon verre est vide... Une autre absinthe !

Il fallait un grain de folie pour relever le défi, il revient aux Éditions Libertaires et en premier lieu à Philippe Camus d'avoir œuvré sans compter pour établir un ensemble en deux tomes admirablement illustrés. Pas moins de mille pages réunissant chansons et poèmes, chansons d'actualités, dessins, discographie, iconographie, témoignages, index et j'en passe. À la tienne Gaston.

Le second volume s'articule autour d'une longue biographie inédite, écrite par Alain (Georges) Leduc, pour l'occasion. L'ensemble présenté en coffret ou séparément propose l'enregistrement d'un spectacle Couté datant de 2011 interprété par la Compagnie des Crieurs, textes et chansons présentés dans un élégant livret. On comprendra

que cette édition enrichie de nombre de documents inédits, qui comblera les admirateurs de Couté et les autres, est d'ores et déjà une référence incontournable.

Mon verre est vide. Une autre absinthe.

Cette photo de 1910, où le poète, la tête légèrement inclinée, la moustache fournie mais le regard tellement fatigué, semble prendre congé de nous, cette photo qui orne la couverture des deux volumes et qui m'obsède par ce qu'elle préfigure d'un destin tragique, ne rend pas justice à la force de révolte et de subversion toujours moderne qui déborde des chansons et poèmes, des cabarets à la guerre sociale dans un même mouvement. N'en déplaise à la préfecture de police qui quelques jours avant sa mort en donne ce triste portrait : « Gaston Couté, pitoyable chansonnier, se montre très satisfait des poursuites dont il est l'objet, cela lui fait une réclame énorme dans les cabarets et remplace un talent qui ne fut jamais très grand. » Il avait conquis le bas peuple des bistrots, on venait l'écouter et l'acclamer, on s'arrachait ses chansons.

Holà ! garçon ! Mon verre est vide... Une autre absinthe !

À la tienne Gaston, te voilà reparti Sur la grand'route quoi que tu ne l'aies jamais quittée semble-t-il,

Nous sommes nés on ne sait où / Dans le fossé, un peu partout, / Nous n'avons ni père, ni mère, / Notre seul frère est le chagrin / Notre maîtresse est la misère / Qui, jalouse jusqu'à la fin, / Nous suit, nous guette et nous écoute / Sur la grand'route.

Le magnifique écrin que publient Les Éditions Libertaires contribueront à te faire encore plus connaître et reconnaître. Une œuvre de salut public.

Thierry Guilabert  
Groupe « Nous autres ».

Les Éditions libertaires rééditent les œuvres complètes de Gaston Couté avec de nombreux inédits et de nouvelles annexes.

TOME 1 : CORPUS : Poèmes et chansons, chansons sociales et autres textes (récits, théâtre, manuscrits et courriers...).

NOTES, GLOSSAIRE et DISCOGRAPHIE.

608 pages, 15,5 x 22,5 cm, 295 illustrations, cahier couleur de 16 pages. Prix 35 euros.

TOME 2 : BIOGRAPHIE : Une vie bellement légendée d'Alain (Georges) Leduc

ANNEXES : La Guerre sociale, rapports de police, témoignages et articles (Pierre Mac Orlan, Maurice Héliot, Clovis, Fernand Desprès, Jehan Rictus, Bernard Dimey...), Le Vent du Ch'min, Le musée de Meung, discographie...

424 pages, 15,5 x 22,5 cm, 530 illustrations, cahier couleur de 16 pages. Prix 20 euros.

CD Autour de Gaston Couté par les Crieurs (Michel di Nocera et Nicole Fourcade)

Livret 15,5 x 22,5 cm, 32 pages. Prix 15 euros.

En coffret comprenant les deux volumes et le cd : 50 euros.

Disponible en librairie ou sur le site des Éditions Libertaires.



# Une bombe de celluloid

Qui parmi nous connaît le tout premier film de Jean Vigo, *À propos de Nice* (1930, muet, un moyen-métrage – 23 minutes à peine –, réalisé avec Boris Kaufman), l'auteur de *Zéro de conduite* (1933), parlant – 42 min, film « essentiel et nécessaire », d'abord censuré et invisible, ressorti par les communistes après-guerre, puis adulé par les tenants de la Nouvelle Vague, qui engagea une violente critique de la société et des autorités à partir de la mise en scène d'une pension d'enfants décrite comme carcérale, et de *L'Atalante* (1934, parlant – 1h25), mais aussi de *La natation* par Jean Taris (1931, parlant – 9 min).

« Anarchiste conséquent », telle fut au seuil des années soixante la juste définition attribuée à ce jeune cinéaste libertaire mort prématurément par le critique Glauco Viazzi.

Thierry Guilabert, depuis sa position subséquemment revendiquée de « cinéphile » et de « non-spécialiste » du cinéma, raconte l'œuvre en s'appuyant sur son découpage.

Jean Vigo, cinéaste libertaire d'à peine 25 ans, allait féroce ment révéler la vraie nature de la « cité des anges ». Une Nice, station huppée, miroir de l'élégance et de la richesse, Nice-la-belle, cachant obscènement, dans ses murs, la misère et la lèpre, cette ville-décor qui, derrière les façades des palaces, camouflait ses quartiers ouvriers, ses ruelles étriquées, aujourd'hui « boboisés ».

Le film est volontairement structuré pour opposer deux mondes : celui des nantis et celui des prolétaires, des univers s'ignorant, et que le Carnaval, métaphore de la solution révolutionnaire, allait télescoper.

Et Thierry Guilabert de ramasser tout cela : « On tourne donc avec un culot énorme, on surprend les bourgeois dans

leur sommeil, et la parade des nantis sur la Promenade. On arrête la caméra dès qu'on se sent observé, piégé. Comme à cache-cache, on veut rester caché, mais on veut aussi être découvert, pour le plaisir, l'étonnement, l'instant précis où le regard de l'autre comprend qu'il est filmé. L'instant qui tombe à pic, la bonne occasion, ce que les Grecs anciens appelaient le *kaïros*. »

## Itinéraire d'un ciné-fils

L'assistant/partenaire de Jean Vigo, Boris Kaufman, était le jeune frère du réalisateur Dziga Vertov qui, en Union soviétique, révolutionna le cinéma par ses théories du *kino-pravda* (cinéma-vérité). Les théories de Vertov, dont le film-manifeste *L'homme à la caméra*, fut projeté à Paris au Studio 28 en juillet 1929, eurent une immense influence sur *À propos de Nice*.

« Vertov, dans ses livres et ses films, oppose le nouvel opium du peuple, le ciné-drame, la fiction, à la vérité documentaire : *À bas les scénarios-histoires de la bourgeoisie. Vive la vie en elle-même !* », écrit Thierry Guilabert. « Il se propose de traquer la vérité, celle du travail de l'ouvrier, celle du réveil d'une ville, à travers un œil plus parfait que l'œil humain : la caméra, sans intertitres, sans acteurs, sans décors ni studios, seulement l'intention, le point de vue du cameraman. »

Inscrit à la Sorbonne, en sociologie et psychologie, Jean Vigo allait rapidement se désintéresser de ses études, pour réhabiliter son père, l'anarchiste Miguel Almeréyda, père aimé, admiré, encombrant aussi, tant le poids du passé pourrit l'existence du jeune homme, ce père certainement « suicidé » (strangulé) en prison, en 1917, un crime d'État maquillé.

Histoire tragique, également, que celle de son fils, Jean. Et Thierry Guila-

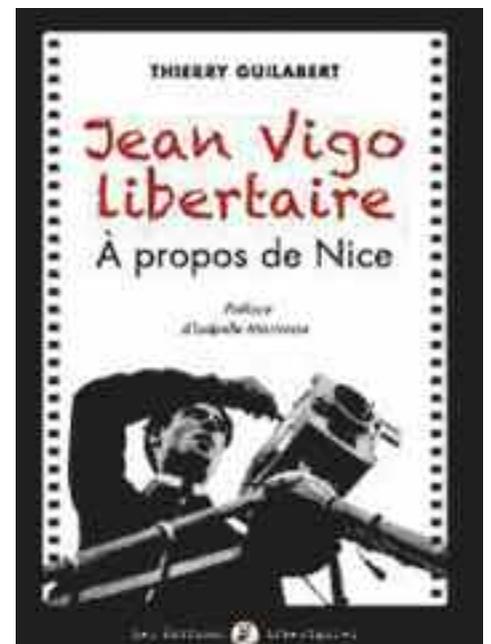
bert de n'omettre ni les séjours en clinique, les rechutes, dont une qui allait va durer 18 mois, et de s'attarder sur un diagnostic de la maladie sans appel : tuberculose ganglionnaire avec adénite cervicale.

Bien structuré, fourni, détaillé sans être lassant ni érudit, son ouvrage a tout pour plaire. À l'aide de judicieux encadrés, il ne néglige ni le financement du film ; les notes préparatoires et la méticuleuse documentation ; la caméra et les accessoires utilisés pour le tournage ; le montage ; son exploitation commerciale, enfin.

Un film qui demeure, pour peu qu'on y prenne gare, ce que certains ont appelé une bombe en celluloid.

Jacques Arinthod.

Thierry Guilabert, *Jean Vigo libertaire, À propos de Nice*. Chaucre, Les Éditions libertaires, 2018. Préface d'Isabelle Marinone. ISBN : 978-2-900886-00-7 – 15 €



# « Aux armes détectives » ! La vengeance des femmes dans le polar

*Lorsque Caroline Granier m'a parlé de son projet de livre « A armes égales » sur les héroïnes de polars, comment me douter que sa réflexion ouvrirait un tel champ de réflexion, qu'elle soulèverait autant de questions pour les lecteurs et lectrices ? L'auteure dépasse les contours entendus de la déconstruction des genres. Aujourd'hui son livre est paru aux éditions Ressouvenances. Je l'ai dévoré. C'est avec impatience que j'ai rencontré Caroline Granier.*

- Monde libertaire : Comment t'est venue l'idée de ce livre ?

- A une époque je lisais beaucoup de romans policiers et comme ma conscience féministe s'éveillait j'étais parfois choquée par le sexisme de certains auteurs que pourtant j'aimais bien. J'aurais aimé trouver plus de personnages féminins qui aient un rôle important dans l'intrigue. Des ami.es m'ont conseillé de me tourner vers certaines auteures et c'est là que j'ai découvert tout un domaine qui m'a ensuite tellement plu que j'ai eu envie de le faire connaître.

- Pourquoi les polars d'auteures ou mettant en avant une héroïne féminine sont-ils si rares en devanture des librairies ?

- C'est exactement pareil pour la littérature blanche. Les femmes sont aussi nombreuses que les hommes à écrire mais sont moins publiées et reçoivent moins de prix. Ce n'est pas une volonté consciente de la part des libraires, mais plutôt le résultat d'un conditionnement qui de fait exclut les femmes d'une certaine culture.

- Pourquoi ton livre aborde essentiellement des auteures femmes ?

- Je n'ai pas voulu exclure les auteurs hommes ni me consacrer à ce qu'on appelle le « polar féminin » mais il est vrai que cela m'a fait plaisir d'être un

peu partielle. La plupart du temps les études sur le polar excluent les femmes et j'ai voulu ré-équilibrer.

- Que penses-tu du terme « polar féminin » né dans les années 90 ?

- Pour moi c'est un terme dangereux car cela tendrait à prouver que les femmes écrivent d'une manière différente des hommes. Je pense la même chose de la prétendue « écriture féminine ». Certaines auteures écrivent de manière crue, créent un univers extrêmement violent, voire écrivent de la pornographie. Chacune a son propre style et l'on ne peut pas les regrouper dans une catégorie unique.

- Qu'est-ce qui change fondamentalement lorsque l'enquêtrice est une femme ?

- Pour moi c'est une évidence que les femmes ne sont pas essentiellement différentes des hommes, mais ils et elles n'ont pas la même place dans la société. Une femme qui enquête dans l'espace public se heurtera forcément à des obstacles spécifiques. Si elle se met en couple ou a des enfants, sa situation va encore se compliquer.

- L'arrivée de la première femme dans la police à un haut poste dans les années 70 a-t-elle bousculé un peu les choses ?

- C'est évidemment à partir des années 70 que l'on trouve de plus en plus

de femmes dans les fictions policières. Cependant, malgré le fait que les femmes ont aujourd'hui accès à pratiquement tous les métiers, elles restent encore très minoritaires dans les représentations culturelles (films ou livres). Je trouve que la fiction reste parfois très réactionnaire alors que les mœurs évoluent.

- Qu'est-ce qui change pour une femme quand elle accède de par son métier à la "violence légale" ?

- C'est justement le point de départ de ma réflexion. J'ai été très influencée par les études de l'anthropologue italienne Paola Tabet qui montre comment, dans l'histoire, les femmes ont été privées des armes et des outils les plus performants. D'autres études récentes tendent à prouver que la faiblesse supposée des femmes est une construction sociale. La question des armes me fascine. Je suis fondamentalement non-violente mais j'observe que les femmes sont souvent désarmées et impuissantes dans les conflits. D'où le titre de mon livre « A armes égales » : quand on donne aux femmes les moyens de se défendre, alors elles peuvent prétendre à l'égalité.

- Pourquoi une héroïne violente choque-t-elle plus qu'un héros violent ?

- Je pense qu'inconsciemment beaucoup de lecteurs et lectrices considèrent que les femmes sont plus douces, maternelles, inoffensives que les hommes. Du coup une femme tortionnaire ou sadique choque davantage. Et même certaines féministes affirment que les femmes seraient meilleures que les hommes et se battraient davantage pour la paix, par exemple. Or pour moi c'est un propos essentialiste qui nie la singularité de chaque individu.

- Penses-tu qu'une héroïne de polar venant à bout d'un prédateur sexuel peut avoir un effet rassurant sur les lectrices ?

- C'est très difficile de savoir quelle est l'influence d'un livre sur les lecteurs et lectrices mais la plupart des critiques s'accordent à dire que les représentations ont un effet sur notre imaginaire. Pour ma part, je suis persuadée qu'on a toutes et tous besoin de modèles identificatoires. Les héroïnes puissantes et combattives peuvent encourager les femmes à s'affirmer et renforcer leur confiance en elles. C'est ce que les féministes américaines appellent « l'empowerment ».

- Pour nous présenter plus d'une centaine d'auteur.es et leurs héroïnes, tu as choisi trois grands chapitres. D'après quels critères ?

- Je me suis mise dans la peau d'une sociologue qui étudierait un panel et j'ai essayé de trouver des constantes. Il m'est apparu que certaines héroïnes, que j'ai appelées les dures-à-cuire, correspondent au modèle du détective privé « hard-boiled », né dans l'Amérique des années 30. Elles font tout comme les hommes. Elles se bagarrent, elles jurent, elles boivent, elles baisent. Mais du coup elles sont toujours célibataires et sans enfants. C'est pour moi la limite du modèle. Les femmes devraient-elles renoncer à l'égalité si elles veulent avoir des enfants ? Je me suis alors penchée sur une deuxième catégorie d'héroïnes qui sont en couple, voire enceintes ou ont des enfants. Et pour elles, alors, tout se complique. Parce ce qu'on va bien souvent s'attendre à ce qu'elles prennent en charge la vie de famille au détriment de leur métier. J'ai voulu montrer comment elles se battent pour ne rien lâcher. Et je me suis retrouvée avec une dernière catégorie qui recoupait aussi bien des « losers » et des super-héroïnes. Deux personnages assez peu réalistes dans l'univers du polar. Mais qu'elles soient fauchées, alcooliques, névrosées ou gravement handicapées, ces femmes sont résilientes et s'en sortent toujours. En ceci, elles rejoignent les super-héroïnes invincibles. Par là j'ai voulu montrer des héroïnes qui s'en sortent pour porter un message optimiste sur la force des femmes.

- Tout au long de l'ouvrage tu t'ap-

puies sur un grand nombre de théoriciennes féministes.

- J'avais envie de faire connaître certains ouvrages féministes qui me semblent très importants parce qu'ils mettent l'accent sur l'autonomie des femmes. C'est d'ailleurs le propos du dernier livre de Mona Chollet, Sorcières. La puissance invaincue des femmes. L'indépendance des femmes fait peur, et c'est pour cela que l'idéologie patriarcale cherche à les persuader qu'elles sont faibles et vulnérables. Incapables de se défendre elles-mêmes. D'où l'importance de l'autodéfense féministe. Un sujet que traite également Virginie Despentes dans ses derniers livres que j'apprécie particulièrement.

- Enfin, en tant que libertaire, regrettes-tu qu'il n'y ait pas beaucoup d'auteurs anars de polar ?

- Mais si, il y en a ! Je cite par exemple Sylvie Picard ou Laurence Biberfeld, ainsi qu'Evane Hanska qui a créé une héroïne anticapitaliste ou encore, l'Italienne Nicoletta Vallorani et sa superbe héroïne éboueuse anarchiste. Ça change un peu ! Toutes les enquêtrices que je cite ne sont pas dans la police...

- Et justement ça ne t'a pas gênée de faire l'apologie des femmes flics ?

- Tout d'abord, n'oublions pas qu'il s'agit de fictions et donc de fantasmes. On peut apprécier par exemple des films violents sans par ailleurs cautionner la violence, il s'agit parfois d'un exutoire. Ceci dit, si je condamne évidemment la police en tant qu'institution, j'ai envie de me battre politiquement pour que les femmes aient accès autant que les hommes à la violence légale, parce que c'est à cette condition qu'elles pourront alors la refuser. Il faut que la non-violence soit pour les femmes choisie et non subie, sinon il ne s'agit que d'impuissance.

- Et toi cela ne t'a jamais dérangé d'écrire un polar ?

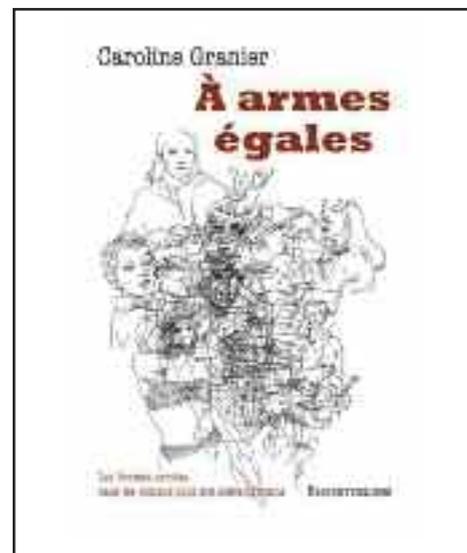
- J'aurais adoré mais je crois que j'aime trop lire trop ceux des autres... En revanche j'ai une prochaine idée de livre sur les enquêtrices révolutionnaires : anars, féministes, écolos, etc.

Caroline Granier présentera son livre à la Librairie Publico, 145 rue Amelot 75011 Paris, le samedi 11 janvier 2019 à 19h30.

Nous ne doutons pas qu'elle sera invitée pour une tournée dans les toutes

les bonnes librairies de France (et d'ailleurs) ... C'est en tous cas tout le mal que nous souhaitons à notre camarade Claaaasheuse des premières heures...

Interview réalisée par Patrick Schindler du groupe Botul de la Fédération anarchiste



*En raison du copieux dossier sur l'alimentation qui a été fort alimenté, par manque de place, vous ne retrouverez pas ce mois-ci la rubrique « Le ML a reçu, le ML a aimé ». Etant contre le gaspillage, nous mettons dès à présent l'article de Patrick Schindler en réserve. Dès janvier, vous le retrouverez frais, savoureux, garanti sans conservateurs ni conservatisme. Le pronom « le » s'appliquant aussi bien à l'auteur qu'à son article.*



Les **Éditions du Monde Libertaire**, œuvre de la Fédération Anarchiste, participent à la diffusion des idées et des projets libertaires au plus grand nombre.

Les **Éditions du Monde Libertaire** sont un secrétariat qui fonctionne de manière autonome. Le (la) secrétaire, mandaté(e) en congrès, est seul(e) responsable devant le Congrès de la Fédération anarchiste. Son rôle est d'organiser l'édition de textes importants pour l'anarchisme, en assurer la promotion et la diffusion.

Les bénéfices des ventes sont intégralement investis dans la réalisation de futures publications.

Les EdML veulent contribuer à fournir des outils pour l'action dans la lutte sociale.

**CARLOS TAIBO SERA À LA LIBRAIRIE PUBLICO**  
**LE 14 DÉCEMBRE 2018 de 19h30 à 22h30**  
**pour présenter et dédicacer son ouvrage :**

**Anarchistes d'outre-mer** (Anarchisme, indigénisme, décolonisation)  
 208 pages - 14 €



Carlos Taibo, professeur de Sciences Politiques à l'Université Autonoma de Madrid, s'interroge sur le lien entre l'anarchisme européen et les anarchistes dans les "pays du sud" selon trois grands axes : la condition des anarchistes ayant quitté l'Europe pour l'outre-mer, la nature des pratiques libertaires de nombreuses communautés indigènes en Amérique, en Afrique, en Asie et en Océanie et, enfin, la nécessité de décoloniser définitivement le discours anarchiste lui-même, tributaire à des degrés divers de la modernité européenne et occidentale. Il invite à débattre sur l'anarcho (-a-ou-@)- indigénisme et à ouvrir de nouveaux horizons pour l'anarchisme.

145 rue Amelot, Paris XI<sup>e</sup> Métro République  
[editions@federation-anarchiste.org](mailto:editions@federation-anarchiste.org)

<https://www.facebook.com/events/354259201787095/>

Monica Jornet

# Thiaroye

## - Point de non retour -

### d'Alexandra Badea

Nous avons tous entendu parler des secrets de famille et du poids qu'ils représentent pour la descendance. Dans la pièce THIAROYE, premier volet de la trilogie « Point de non-retour » d'Alexandra BADEA, il est bien question de secret de famille qui court sur plusieurs générations mais celui-ci est d'autant plus difficile à appréhender qu'il se double d'un secret d'état, le massacre de Thiaroye.

Existe-t-il encore des témoins de cette tuerie, survenue le 1er Décembre 1944 ? Les victimes, 70 tirailleurs sénégalais fraîchement démobilisés, qui réclamaient en vain le paiement de leurs soldes, furent fusillés par des gendarmes, renforcés de soldats.

Cela signifie que des soldats français ont tué leurs propres frères de combat qu'ils n'ont pas reconnus comme tels parce qu'ils étaient indigènes et assimilés à des traîtres à l'armée alors qu'ils n'entendaient que faire valoir leurs droits.

Dans les années 40, les administrateurs de la France coloniale appelaient les habitants de leurs colonies des indigènes. Nombre de documents d'archives administratives sont révélateurs du mépris et du manque total de considération vis-à-vis des administrés indigènes. Clamer la supériorité du colon qui civilise l'indigène, un être inférieur, allait de soi.

Cette réalité qui ne fait pas honneur à la France, il faut en tenir compte pour essayer de comprendre comment ce massacre de Thiaroye si longtemps voilé a pu se produire. Rappelons que celui-ci n'a été officiellement reconnu en France qu'en 2012.

La pièce débute par l'histoire d'amour entre Amar en quête de son père, un tirailleur sénégalais disparu sans laisser de traces et Nina une émigrée Roumaine. Leur idylle ne résiste pas au caractère obsessionnel de la quête d'Amar. Leur fils Biram héritera de l'angoisse générée par l'absence de ce grand père « un corps oublié dans un charnier ». Un autre personnage Nora, journaliste, raconte ses difficultés à effectuer son reportage radiophonique sur cette petite page d'histoire. Elle rencontre Biram et Régis petit-fils du soldat français assassin malgré lui de tirailleurs sénégalais – il obéissait aux ordres et ignorait que les rebelles qu'on lui désignait avaient combattu pour la France -.

Tous les personnages ont en commun ce propos « J'ai mal à mon histoire ». C'est cette intimité de la douleur si difficile à exorciser qui pèse sur chacun des personnages en raison de tous les non-dits qui forment barrage autour de ce drame qu'explore Alexandre BADEA.

Cependant, les personnages ne se posent pas en victimes, ils veulent au contraire prendre en charge un événement passé sous silence, occulté par la grande histoire, sinon par devoir filial et moral mais surtout pour se comprendre eux-mêmes, acter leur origine, en tirer les conséquences au présent et au futur pour briser la chaîne fataliste.

Sur le fond la pièce d'Alexandra BADEA est passionnante. Sur la forme, nous ne pouvons que constater l'absence de personnage antagoniste.

Il y manque les effets de rupture qui



Photo Simon Gosselin

aussi artificiels puissent-ils paraître, objectivent théâtralement, les déclarations existentielles des protagonistes.

Alexandra BADEA a pris le parti de l'intime qui passe difficilement au théâtre. Cela dit, nous avons été émus, touchés par les interprétations des comédiens pour la plupart binationaux, « venus de différents pays à l'image de la France d'aujourd'hui » qui permettent de faire résonner sensiblement, ces cris du cœur et de raison seuls capables de fissurer la chape de béton

d'indifférence et d'oubli qui nous concerne tous.

Paris, le 18 Octobre 2018  
Evelyne Trân

N.B : Nous invitons les personnes intéressées à consulter le site internet de l'AHTIS – ASSOCIATION POUR L'HISTOIRE DES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS – <http://ahtis-association.blogspot.com/>

Et un livre « Noblesse d'Afrique » d'Hélène de Gobineau. Selon l'Association AHTIS « Un des grands intérêts de ce livre est qu'il est riche en informations sur la vie des tirailleurs dits « sénégalais » durant la période de la guerre puis durant leur captivité. »

# Carmen et Lola : Femmes, gitanes et lesbiennes

Genre : drame. Espagne, 2018

Durée : 103 minutes

Sortie en salles : le 14 novembre 2018

Ce long métrage de fiction d'Arantxa Echevarria a été sélectionné lors de la dernière Quinzaine des réalisateurs de Cannes et vient de recevoir en ce mois d'octobre la Violette d'or et le prix du public lors du dernier festival de cinéma espagnol de Toulouse.

« Le coquelicot est si beau, il n'a ni père ni mère, il grandit seul à la campagne », chante Carmen, une adolescente gitane originaire de Vallecas, dans la banlieue madrilène. Elle a 17 ans et se prépare au mariage. Elle ne va pas au collège. « Pour quoi faire puisque je vais me marier ». C'est la tradition gitane qui l'exige. Cela a toujours été ainsi, Carmen n'a pour horizon que le mariage et le marché où elle vend des antiquités avec son père.

Dans ce même marché, sur un stand de fruits et légumes, nous retrouvons Lola, une adolescente madrilène originaire d'Hortaleza. Gitane et étudiante, elle veut devenir professeur. C'est une féministe sans appartenance, « je déteste être une femme », crie-t-elle, « parce qu'en étant une femme je ne peux avoir que des enfants, avoir un mari, avoir une maison à nettoyer », « nous les gitanes nous n'avons rien, nous n'avons même pas de rêves ».

C'est sur ce même marché qu'elles vont se rencontrer. « Carmen et Lola » parlent de la liberté. Ou plutôt du manque de liberté. Les protagonistes du premier long métrage de fiction de la réalisatrice basque Arantxa Echevarria n'ont d'autre choix que de se rebeller, même si cela signifie une rupture totale avec le monde gitan.

La réalisatrice, Arantxa Echevarria travaille caméra au poing et en mouvement continu, elle trace d'abord un portrait de

la féminité à travers les coutumes gitanes, avec les moyens d'un documentaire, pour ensuite progressivement se concentrer sur la fiction et l'intimité de deux adolescentes solaires : Rosy Rodriguez (Carmen) et Zaira Morales (Lola). Deux filles sans expérience préalable d'actrices comme la plupart des acteurs du film. Avec leur fraîcheur, leur sensualité et leur capacité à nous émouvoir, elles campent les personnages de deux jeunes gitanes qui refusent d'accepter le rôle exigé par les traditions, malgré leur peur elles osent l'insubordination pour suivre ce qui dicte leur corps et leur cœur.

Sous le prétexte d'une fête et de la demande en mariage de Carmen, la réalisatrice nous fait découvrir de nombreux rites de la tradition gitane avec un regard presque anthropologique : la vie au sein de l'association de quartier, où les femmes se rencontrent et se libèrent de leur rôle de mère, de femme au foyer et d'épouse, et la cérémonie du culte évangéliste montrant l'importance des pasteurs dans la communauté. Le film parle du poids de la famille et du sang ; il montre la joie de se retrouver entre gitans lors des fêtes et lors des danses.

La géographie aride de la banlieue de Madrid faite de parcelles poussiéreuses, de passages à niveau, de friches industrielles, de bâtiments abandonnés sert de toile de fond au film. C'est un film à l'atmosphère parfois insoutenable, il capte le rythme du paysage urbain, il décrit un univers dans lequel le chauvinisme masculin règne avec un naturel incroyable, où il est difficile de rêver, où il est impossible de changer les normes tribales et où la femme gitane doit briser un double plafond de cristal.

« Carmen y Lola » reformule l'histoire classique de l'amour interdit à travers une critique sociale réaliste, en même temps que le film aiguise le discours, il ne perd pas son lyrisme : le fond d'une



piscine abandonnée devient un refuge pour les amoureuses furtives, un paquet de tabac et un serment de vie commune partagés par les héroïnes.

Le cinéma avec lequel Arantxa Echevarria communique est né pour remuer les entrailles et les consciences. Le regard fasciné et distancié de la réalisatrice entraîne le spectateur sur des chemins rarement empruntés et inévitablement empreints de préjugés. Il est difficile de se débarrasser de ce que l'on a appris. Lors du Festival du film espagnol de Toulouse, Arantxa Echevarria a dit : « être une femme lesbienne dans la communauté gitane est synonyme de non-existence, grâce au Festival, elles sont vues, entendues et comprises ».

À la fin du film, Carmen et Lola s'enfuient pour s'extirper de ce monde où la femme gitane est piétinée par les gitans et les non-gitans, elles courent vers la mer, la perspective d'un horizon ample et sans impossibles.

Daniel Pinós

# Louis Arti sur « l'Individu dans l'anarchie ou l'inverse »

*Le retour de Floug sous un orage de mots indociles. Bernard crml*

2.  
Où Floug cassa son passé comme un œuf sur le rebord du monde pour vivre dans la rue, dans le métro, chez des hébergeurs occasionnels... Les mythes avançaient vers lui sans cesse, mais jamais sous la même apparence, quand ceux des chrétiens serviles s'éloignaient ceux de l'art l'attiraient sous une sorte de chapiteau de cirque pour un ours tourneur, sa silhouette de bâtfeur d'espoirs pivota avec habileté devant un public lourdingue lui telle une fourchette pirouettant dans une cuillère se changeant en un boulet de spaghettis rouges comme ceux qu'il engloutissait dans son cratère avide du temps de sa vie d'ouvrier sous l'œil admiratif d'amis excités, la faim avec sa magie nue s'était elle aussi entortillée autour de ce jeune corps comme pour l'attacher au mas du cirque dont l'ombre rappelait celle du bateau où le peintre Turner, ligoté-là une centaine d'années avant, observa la tempête...

Voilà qu'il apprenait à peindre dans une sorte de grotte froide des formes de vies à peine compréhensibles mais pourvues de débris révolutionnaires ou d'idées sauvages le libérant momentanément de la faim par des fulgurantes phrases, des étoiles de pensées qui le traversaient, pour le revigorer la dégaine du Grand conseiller apparaissait parfois dans cette caverne noire rayée par d'obsessionnels tourments. Les artistes chantaient dans les cafés, les restaurants, avec fortes voix aux paroles de poètes fa-

çonnées par leur souffle de forgerons tresseurs de phrases fondues aussi éblouissantes parfois que la braise vive sur une barre, la forge se rassemblait ici et là en bûches de silhouettes tenues par la passion des mots dans un silence que seuls les garçons ou les serveurs gênés par un tel attroupement insolite semblaient en servant ou encaissant s'excuser d'être là.

Floug observait comme au temps où il épiait les grands gardiens de but derrière leur cage pour apprendre à voler, traversant l'immense place sans horizon où émergeaient de jour en jour des statues, des tableaux, des grands orchestres, des petites formations, des graveurs au lino, des faiseurs de craies sur le trottoir immergé de couleurs, des manchards à la guitare américaine, des joueurs d'accordéon accordés sur la rive du fleuve impassible passager ancestral pourfendeur de montagnes se prélassant dès lors aux abords des avenues.

Floug s'enfonçait dans lui-même, la ligne d'horizon disparut ne laissant trace ni repère du sol à l'air des copeaux de vie voltigeaient tels des papillons aux ailes de lumière dans un nuage éloquent de pensées ou fragments de vitraux vibrant comme des djinns de verre hurlaient selon l'intensité que la lumière projetait dans le chapiteau de la ville aux mille yeux aux mille bouches aux mille souffles, aux mille moteurs, aux mille klaxons... Floug venait de perdre la vue tant sa concentration sur toute cette masse

d'art l'empêchait de soulever ses paupières, la descente dans l'inouïe l'enfouissait, contrairement à la cage du mineur, dans une noirceur colorée de chansons jusqu'à l'extinction d'une note au loin colportant sur sa modeste ballade l'aube par la ville endormie.



La patience. Louis Arti

# Annuaire des groupes et liaisons de la fédération anarchiste

## ANNUAIRE DES GROUPES ET LIAISONS DE LA FEDERATION ANARCHISTE

### 02 AISNE

Groupe Kropotkine. 8, rue Fouquerolles 02000 MERLIEUX ou kropotkine02@riseup.net

### 04 ALPES DE HAUTE PROVENCE

Liaison Metchnikoff.  
metchnikoff@federation-anarchiste.org

### 07 ARDECHE

Groupe d'Aubenas. fa-groupe-daubenas@federation-anarchiste.org

### 09 ARIEGE

Liaison Ariège. ariege@federation-anarchiste.org

### 12 AVEYRON

Liaison Ségala Aveyron. segala-aveyron@federation-anarchiste.org  
Liaison Sud Aveyron. sud-aveyron@federation-anarchiste.org  
Liaison Millau. jrav@riseup.net

### 13 BOUCHES DU RHONE

Groupe Germinal. groupe-germinal@riseup.net  
Liaison La Ciotat. la-ciotat@federation-anarchiste.org

### 14 CALVADOS

Groupe Sanguin de Caen. groupesanguinfa14@laposte.net

### 16 CHARENTE

Liaison Charente. charente@federation-anarchiste.org

### 17 CHARENTE MARITIME

Groupe « Nous Autres ». 35 Allée de l'angle ; Chaucre 17190 St Georges d'Oléron ou nous-autres@federation-anarchiste.org

### 20 CORSE

Liaison Corsica. corsica@federation-anarchiste.org

### 21 COTE D'OR

Groupe La Mistoufle. Maison des Associations Les Voix sans Maître Boîte BB8 2, rue des Corroyeurs, 21 068

DIJON Cedex ou lamistoufle@federation-anarchiste.org

### 22 COTES D'ARMOR

Liaison Jean Souvenance. souvenance@no-log.org

### 23 CREUSE

Liaison Granite. liaison-granite@federation-anarchiste.org

### 24 DORDOGNE

Groupe Emma Goldman – Périgueux. perigueux@federation-anarchiste.org

### 25 DOUBS

Groupe Proudhon. c/o CESL BP 121 25014 Besançon Cedex ou groupe-proudhon@federation-anarchiste.org  
Groupe anarchiste solidaire. c/o CESL BP 121 25014 Besançon Cedex ou groupe-anarchiste-solidaire@federation-anarchiste.org  
Liaison Nord-Doubs. liaison-nord-doubs@federation-anarchiste.org

### 26 DROME

Groupe la rue râle. la-rue-rale@federation-anarchiste.org

### 28 EURE ET LOIR

Groupe Le Raffût.  
fa.chartres@gmail.com

### 29 FINISTÈRE

Groupe Le Ferment. leferment@federation-anarchiste.org  
Groupe de Brest. brest@federation-anarchiste.org

### 30 GARD

Groupe Gard-Vaucluse. c/o AGDIR BP 25 018 30903 NIMES Cedex 2 ou groupe-du-gard@federation-anarchiste.org

### 31 HAUTE GARONNE

Groupe de Toulouse. toulouse@federation-anarchiste.org

### 32 GERS

Liaison Anartiste 32. anartiste32@federation-anarchiste.org

### 33 GIRONDE

Cercle Barrué. cercle-jean-barrue@federation-anarchiste.org

Groupe Nathalie Le Mel. nathalie-le-mel@federation-anarchiste.org

### 34 HERAULT

Groupe Montpellier-Hérault. montpellier@federation-anarchiste.org

### 35 ILLE ET VILAINE

Groupe La Sociale. c/o local la commune, 17 rue de châteaudun 35000 rennes ou contact@falasociale.org  
Liaison Vie A. liaison-viea@federation-anarchiste.org  
Liaison Redon. redon@federation-anarchiste.org

### 37 INDRE ET LOIRE

Liaison Libertalia. libertalia@federation-anarchiste.org

### 38 ISERE

Groupe de Grenoble. fagrenoble@riseup.net

### 40 LANDES

Groupe Euskal Herria – Bayonne. euskal-herria@federation-anarchiste.org

### 42 LOIRE

Groupe Makhno. Bourse du Travail Salle 15 bis Cours Victor Hugo 42028 Saint Etienne cedex 1 ou groupe.makhno42@gmail.com

### 44 LOIRE ATLANTIQUE

Liaison de Saint-Nazaire. saint-nazaire@federation-anarchiste.org  
Groupe Déjacque. groupe-dejacque@federation-anarchiste.org

### 45 LOIRET

Groupe Gaston Couté. groupegaston-coute@gmail.com

### 46 LOT

Liaison Lot-Aveyron. liaison-lot-aveyron@federation-anarchiste.org  
Actif dans la région de Figeac (Lot)/Villeanfranche de Rouergue (Aveyron)/Decazeville (Aveyron)/Mauris (Cantal)

### 49 MAINE ET LOIRE

Liaison Francisco Ferrer. angers@federation-anarchiste.org

50 MANCHE  
Groupe de Cherbourg.  
cherbourg@federation-anarchiste.org  
ou fa.cherbourg@gmail.com

53 MAYENNE  
Liaison Mohamed Saïl. mohamed-  
saïl@federation-anarchiste.org

56 MORBIHAN  
Groupe Lochu Ferrer. c/o Maison des  
associations 31, rue Guillaume Le Bartz  
56000 VANNES ou groupe.lochu@ri-  
seup.net

57 MOSELLE  
Groupe de Metz. c/o Association Cul-  
turelle Libertaire BP 16 57645 Noisse-  
ville ou  
groupedemetz@federation-  
anarchiste.org

Groupe Jacques Turbin – Thionville.  
jacques-turbin@federation-  
anarchiste.org  
Liaison Sarrebourg. stirner-sarre-  
bourg@federation-anarchiste.org

59 NORD  
Liaison Dunkerque. dunkerque@fe-  
deration-anarchiste.org

60 OISE  
Liaison Beauvais. scalp60@free.fr

62 PAS DE CALAIS  
Groupe Lucy Parsons in the Sky. be-  
thune-arras@federation-anarchiste.org

63 PUY DE DÔME  
Groupe Spartacus. spartacus@federa-  
tion-anarchiste.org  
Groupe Mauvaise Graine. mauvaise-  
graine@federation-anarchiste.org

64 PYRENEES ATLANTIQUES  
Comité Canon Fraternité 64. comite-  
canonfraternite64@federation-anar-  
chiste.org

66 PYRENEES ORIENTALES  
Groupe John Cage. john-cage@federa-  
tion-anarchiste.org  
Liaison Pierre-Ruff. pierre.ruff-  
fa66@laposte.net

67 BAS RHIN  
Liaison Bas-Rhin. liaison-bas-  
rhin@federation-anarchiste.org  
Groupe de Strasbourg. groupe-stras-  
bourg@federation-anarchiste.org  
<http://fastrasbg.lautre.net/>

68 HAUT RHIN  
Groupe du Haut Rhin. groupe-haut-  
rhin@federation-anarchiste.org  
Liaison Colmar - Maria Nikiforova.  
colmar@federation-anarchiste.org  
(Entre Colmar et Mulhouse)

69 RHONE  
Groupe Graine d'anar.  
grainedanar@federation-anarchiste.org  
Liaison Juste une étincelle noire. le-  
tincelle-noire@riseup.net

70 HAUTE SAÔNE  
Liaison Haute-Saône. haute-  
saone@federation-anarchiste.org

71 SAONE ET LOIRE  
Liaison LA VACHE NOIRE. vache-  
noire@federation-anarchiste.org

73 SAVOIE  
Groupe de Chambéry. fa73@no-  
log.org

74 HAUTE SAVOIE  
Liaison Haute Savoie. haute-  
savoye@federation-anarchiste.org

75 PARIS  
Liaison William Morris. william-mor-  
ris@federation-anarchiste.org  
Groupe Anartiste. anartiste@sfr.fr  
Groupe Berneri. jacques.de-la-  
haye@wanadoo.fr

Groupe Salvador Segui. groupesalva-  
dorsegui@gmail.com  
Groupe Botul. botul@federation-  
anarchiste.org

Groupe Orange.  
groupe.orange@gmail.com  
Groupe Commune de Paris. com-  
mune-de-paris@federation-  
anarchiste.org

Groupe Louise Michel. groupe-  
louise-michel@federation-  
anarchiste.org  
Groupe La Révolte. la-revolte@federa-  
tion-anarchiste.org

Groupe no name. no-name@federa-  
tion-anarchiste.org  
Groupe Pierre Besnard. groupe-  
pierre-besnard@federation-  
anarchiste.org ou  
pierrebesnard@laposte.net

76 SEINE MARITIME  
Groupe de Rouen. c/o Librairie l'In-  
soumise 128 rue St Hilaire 76000  
Rouen ou rouen@federation-anar-  
chiste.org

78 YVELINES  
Groupe Gaston Leval. gaston-  
leval@federation-anarchiste.org

79 DEUX SEVRES  
Liaison Bakounine.  
plexdor@gmail.com

80 SOMME  
Groupe Alexandre Marius Jacob.  
amiens@federation-anarchiste.org

81 TARN  
Groupe les ELAF. elaf@federation-  
anarchiste.org

84 VAUCLUSE  
Groupe Gard-Vaucluse.  
fa.30.84@gmail.com

85 VENDEE  
Groupe Henri Laborit. henri-labo-  
rit@federation-anarchiste.org

86 VIENNE  
Liaison Poitiers. poitiers@federation-  
anarchiste.org

87 HAUTE VIENNE  
Groupe Armand Beure. armand-  
beure@federation-anarchiste.org

92 HAUTS DE SEINE  
Groupe Fresnes-Antony. Fresnes-an-  
tony@federation-anarchiste.org

93 SEINE SAINT DENIS  
Groupe Henri Poulaille. c/o La Dio-  
nyversité 4 Place Paul Langevin 93200 -  
SAINT-DENIS ou  
groupe-henry-poulaille@wanadoo.fr

94 VAL DE MARNE  
Groupe Elisée Reclus. faivry@no-  
log.org

97 GUADELOUPE  
Liaison Guadeloupe Caraïbes. liaison-  
guadeloupe-caraïbes@federation-anar-  
chiste.org

98 NOUVELLE CALEDONIE  
Liaison Nouvelle-Calédonie. nou-  
velle-caledonie@federation-  
anarchiste.org

BELGIQUE  
Groupe Ici et Maintenant. groupe-ici-  
et-maintenant@federation-  
anarchiste.org

SUISSE  
Fédération Libertaire des Montagnes  
(FLM). flm@federation-anarchiste.org

ANGLETERRE  
Liaison Coventry. liaison-  
coventry@federation-anarchiste.org

Une mine d'informations sur ces  
groupes, sur leurs blogs, leurs sites,  
leurs librairies, leurs activités : Le  
site de La Fédération anarchiste à la  
page suivante  
[https://www.federation-anar-  
chiste.org/?g=FA\\_Groupes](https://www.federation-anarchiste.org/?g=FA_Groupes)

## Carlos Taibo

### Anarchistes d'outre-mer

Les idées d'autogestion, de démocratie directe et d'entraide ont été déformées aussi bien par l'anarchisme qui a vu le jour en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle que par de nombreux peuples indigènes qui l'ont spontanément mis en pratique depuis la nuit des temps. Cet ouvrage a pour objet le rapport entre ces deux mondes et entreprend cette étude avec la volonté d'encourager parallèlement une décolonisation définitive de la pensée anarchiste elle-même. Il est également une introduction à l'idée de la révolte, généralement oubliée, des anarchismes qui acquiescent au droit de cité en Amérique, en Afrique, en Asie et en Océanie. Carlos Taibo est professeur de Sciences Politiques à l'Université Autonoma de Madrid.



ISBN 9782916514971

14 €



CARLOS TAIBO - ANARCHISMES D'OUTRE-MER



# Carlos Taibo

# Anarchistes d'outre-mer

**M** EDITIONS  
DU MONDE  
LIBERTAIRE